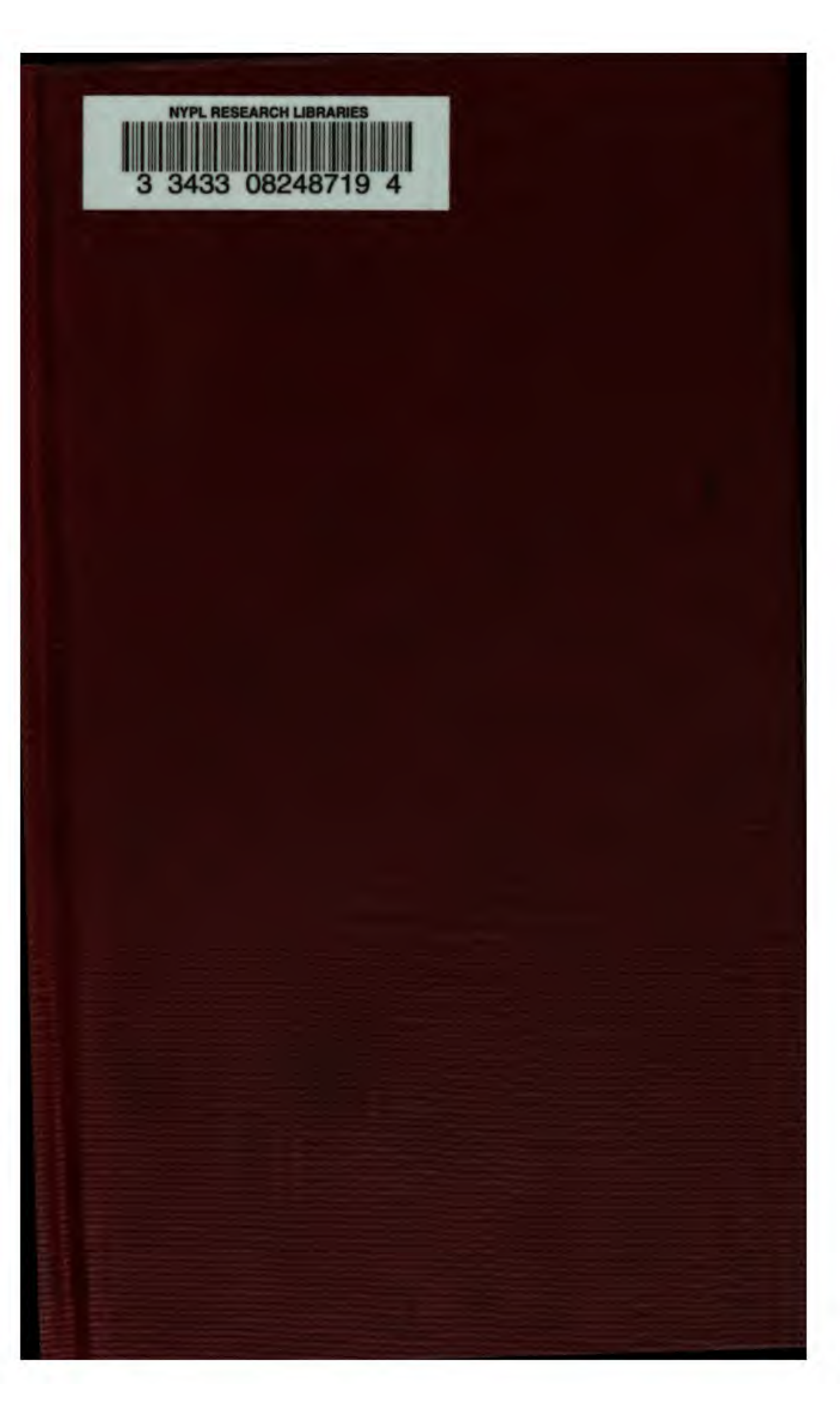

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08248719 4


ΕΙΣ ΦΑΟΣ

TOPOGRAPHIE

D'ATHÈNES.

Paris. — Typographie de Henri Plon, imprimeur de l'Empereur,
8, rue Garancière.

ÉDIFICES ANTIQUES

1 Parthénon.
2 Érechthéion.
3 Propylées.
4 Temple de la Victoire Aptère.
5 Théâtre de Bacchus.
6 Théâtre d'Hérode Atticus.
7 Grotte de Pan.
8 Temple de Thésée.
9 Gymnase de Ptolémée.
10 Portique de l'Agora.
11 Portique d'Hadrien.
12 Tour des Vents.
13 Prytanée.
14 Monument de Lysicrate.
15 Arc d'Hadrien.
16 Temple de Jupiter Olympien.
17 Porte Dipyle.

ÉDIFICES MODERNES

A Palais du Roi.
B Place de la Constitution.
C Cathédrale.
D Démarchie (Mairie).
E Caserne.
F Bazar.
GH Sénat et Chambre des députés.
I Église catholique.
J Université.
K Hôpital civil.
L Id.
M Arsakion (pensionnat de de-



TOPOGRAPHIE
D'ATHÈNES

D'APRÈS LE COLONEL LEAKE

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS

ET MIS AU COURANT DES DÉCOUVERTES LES PLUS RÉCENTES

PAR PHOCION ROQUE

CHARGÉ D'AFFAIRES DE GRÈCE A PARIS

PRÉCÉDÉ D'UNE LETTRE A L'ÉDITEUR

PAR C. WESCHER.



PARIS

HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

10, RUE GARANCIÈRE

1869



LETTRE A L'ÉDITEUR.

Vous m'avez consulté, Monsieur, sur l'opportunité qu'il y aurait à publier un guide pour les touristes qui veulent visiter Athènes, et sur le choix qu'il conviendrait de faire parmi les travaux, anciens ou récents, qui concernent l'histoire et les monuments de cette illustre cité.

Et d'abord, laissez-moi vous dire que j'approuve grandement votre dessein. Nous vivons en un temps où les voyages, même les plus lointains, sont devenus aussi communs qu'ils étaient rares autrefois. Les antiques barrières s'écroulent; les frontières disparaissent; les nations se donnent la main par-dessus les obstacles créés par la nature ou inventés par la politique. Un tour dans le Levant n'est plus, comme au temps de Spon et de Tournefort, ni même comme à l'époque moins ancienne de Choiseul-Gouffier ou de Chateaubriand, une entreprise longue et périlleuse : c'est une excursion facile

et agréable autant qu'instructive. Grâce à la vapeur qui abrége les distances et à l'électricité qui les supprime, on peut voyager vite et loin sans devenir étranger à son propre pays. Je me souviens, à ce propos, qu'un jour dans la haute Égypte, au milieu des ruelles étroites et tortueuses du bazar arabe de *Siout*, près de l'ancienne *Lycopolis*, je rencontrai un Grec en costume de Palikare : — « D'où es-tu? » lui demandai-je en sa langue. — « De Janina, en Épire, » me répondit-il. — « Pourquoi et comment te trouves-tu ici? » — « Parce que maintenant on a ouvert le monde[1]. » — Cette réflexion, dans la bouche d'un simple artisan, me frappa. C'était le mot de la Bible : *aperire terram gentibus*. Si je raconte ici cette anecdote, c'est pour vous rassurer d'avance, Monsieur, sur le sort de votre publication. Il y a cent ans, elle eût intéressé deux ou trois personnes; aujourd'hui, elle s'adresse à des centaines de lecteurs.

La réponse à votre seconde question est un peu moins facile. Cependant je n'hésite pas à vous recommander, pour Athènes en particulier, l'excellent ouvrage du colonel Leake sur la topographie de cette ville. Nos voisins d'outre-

[1] En grec moderne : Τώρα ἄνοιξαν τὸν κόσμο (τὸν κόσμον).

Manche, il faut le reconnaître, possèdent le secret de ces publications ayant un caractère tout ensemble littéraire et pratique, où une érudition sobre s'unit à une abondance de renseignements positifs qui peut paraître minutieuse et ennuyeuse à un lecteur sédentaire, mais dont le voyageur en route sait estimer le prix. Hamilton, Fellows, Pashley, Wilkinson surtout, ont donné en ce genre d'heureux exemples. Dans leurs descriptions de l'Archipel, de l'Asie Mineure, de la Crète, de l'Égypte, ils ont fait preuve d'un zèle et d'un soin que, pour ma part, j'ai constatés avec reconnaissance. Mais on peut dire que Leake les a surpassés tous et par la précision et par la richesse des détails. Il avait parcouru dans tous les sens et à diverses reprises les contrées qu'il s'est chargé de décrire. L'Attique, la Grèce du Nord, le Péloponnèse, n'avaient plus de secrets pour lui. Ses descriptions topographiques et monumentales sont d'une exactitude rigoureuse, et la science consommée de l'archéologue s'y unit heureusement aux observations et aux calculs de l'officier d'état-major.

. . . . .

Malgré ces mérites, je prévois de votre part une double objection. L'ouvrage de Leake est trop considérable, me dites-vous, pour le dessein

que vous vous proposez. La seconde édition surtout, publiée en 1841, se compose de deux forts volumes, dont l'un est consacré exclusivement à la topographie d'Athènes, et l'autre à celle des dèmes ruraux de l'Attique. Les additions nombreuses dont l'auteur a enrichi son premier travail en font l'œuvre d'un savant plus encore que d'un voyageur. D'ailleurs, l'ouvrage est écrit en anglais, et c'est là, pour un grand nombre de lecteurs, un obstacle insurmontable.

Vous pourrez aisément, je crois, trouver la solution de ces deux difficultés. Il existe une traduction française de l'ouvrage de Leake, non point de l'ouvrage entier, mais d'une série d'extraits choisis avec intelligence et disposés avec goût. Cette traduction, faite il y a vingt ans, est l'œuvre d'un diplomate athénien, M. Phocion Roque, dont le nom révèle l'origine à la fois grecque et française. L'auteur n'est point un étranger parmi nous : depuis longtemps fixé à Paris, il s'y est concilié, par son caractère sympathique, les plus honorables amitiés. Son livre a été imprimé à Malte, en 1848, du vivant et avec l'autorisation de feu le colonel Leake; et cette première édition est aujourd'hui épuisée. En la purgeant des fautes nombreuses que l'inexpé-

rience des typographes maltais y a introduites, en la revisant avec soin sur l'original anglais, en y ajoutant quelques notes relatives aux recherches récentes et aux découvertes que Leake n'a pas connues, on pourrait faire de ce livre un volume qui, selon le précepte de Boileau, serait à la fois *plaisant* et *utile*.

Je viens de le relire. Le traducteur s'est efforcé de reproduire, autant qu'il était possible, le tour de la phrase anglaise et la physionomie originale de la diction de l'auteur. Je ne saurais l'en blâmer; toutefois, je désirerais quelques légères modifications dans les détails du style. Les phrases du colonel sont un peu longues : il conviendrait de les couper quelquefois. Il a multiplié outre mesure les parenthèses et les digressions : on en pourrait diminuer le nombre. Leake, comme Pausanias, a beaucoup vu; comme Pausanias aussi, il voudrait tout dire, et accumule les faits avec la précipitation d'un homme qui craint de manquer de mémoire : de là, dans plusieurs parties de la rédaction, une allure incertaine et embarrassée qui nuit parfois à l'intérêt de l'ensemble. Les Anglais d'ailleurs, comme les Allemands, sont peut-être un peu trop dédaigneux de cet art charmant et puissant qu'en France on

nomme l'*art d'écrire,* et leurs savants semblent oublier parfois qu'autre chose est de posséder la science, autre chose de la transmettre.

A cette observation purement littéraire s'ajoute, pour moi, un scrupule philologique. Une des principales difficultés d'un travail de ce genre réside dans la transcription des noms propres grecs, géographiques ou historiques, qui s'y rencontrent nécessairement en assez grande quantité. Leake, imbu de la forte culture classique des écoles anglaises, incline volontiers vers les transcriptions latines, conformes aux habitudes scolaires de l'Occident, mais contraires au génie hellénique. Il me semble qu'à cet égard il y aurait quelque chose à tenter. On pourrait essayer de se rapprocher davantage des formes et des sons usités dans cet idiome hellénique qu'un poëte français par le cœur, mais grec par l'imagination, appela jadis :

> Ce langage sonore, aux douceurs souveraines,
> Le plus beau qui soit né sur des lèvres humaines [1].

Toutefois, c'est là une question très-délicate, que les plus habiles hellénistes n'ont point tranchée encore. Parmi les diverses méthodes qui

[1] Vers d'André Chénier.

sont en présence, la meilleure me paraît être celle que notre éminent et regretté M. Hase a proposée jadis pour la grande carte de Morée publiée par le Dépôt de la guerre, et qui consiste dans un système de transactions et d'équivalents dont la prudente combinaison peut satisfaire les philhellènes sans dérouter le grand nombre des lecteurs.

Il ne m'appartient pas, Monsieur, de donner des conseils à un éditeur aussi distingué que vous l'êtes, mais il me paraît qu'il conviendrait de choisir pour cette publication un format très-portatif et d'orner le texte de quelques dessins faits d'après ces belles photographies qui, exécutées à la lumière du ciel de l'Attique, reproduisent avec une fidélité si frappante les contours nets et purs des monuments et des horizons de la Grèce. Permettez-moi de signaler particulièrement à votre attention les vues suivantes :

1° La vue de l'*Acropole,* prise des bords de l'Ilissus. — C'est la perspective la plus favorable, à cause de l'effet d'élévation successive qui permet de saisir d'un coup d'œil, au premier plan, la plate-forme et les colonnes de Jupiter Olympien; plus loin, l'arc d'Hadrien et les édifices éche-

lonnés sur les flancs de l'Acropole; dans le lointain et au sommet, le Parthénon.

2° La vue du *Parthénon* lui-même, prise non de face, mais sous un angle qui permette de voir à la fois une des façades et un des côtés. C'est la perspective souhaitée par les anciens, comme le prouve la disposition oblique des propylées de l'Acropole par rapport au Parthénon, des propylées d'Éleusis par rapport au temple de Cérès, et du propylon d'Hadrien par rapport à l'Olympiéïon d'Athènes. A ces exemples, on peut ajouter ceux des temples d'Égine, de Sunium, de Priène.

3° Le *bas-relief des dieux,* placé jadis au centre de la frise orientale du Parthénon, et déposé aujourd'hui dans l'intérieur de l'édifice. — S'il est une portion de la frise que Phidias ait sculptée de sa main, c'est assurément celle-ci. On y reconnaît l'auteur du *Jupiter Olympien*, de cette statue qui, au dire des anciens, avait ajouté à la religion des peuples.

4° Le *portique des Caryatides,* la plus originale peut-être des conceptions de l'architecture grecque.

5° Le *temple de la Victoire Aptère*, modèle d'élé-

gance, comme le Parthénon est un modèle de grandeur et de beauté.

6° Le bas-relief qui représente *la Victoire déliant ses sandales*. C'est l'idéal de la grâce, comme le bas-relief des dieux est l'idéal de la majesté.

7° Le *théâtre de Bacchus*, dont la scène a vu représenter tant de chefs-d'œuvre. — L'hémicycle, avec les siéges des prêtres et des magistrats, retrouvé par M. Strack en 1862, est entièrement déblayé aujourd'hui, grâce aux travaux de la Société archéologique d'Athènes.

8° Le *monument de Lysicrate*, qui au temps de Fauvel et de Chateaubriand faisait partie du couvent latin placé sous la protection de la France, et qui n'a pas cessé d'être une propriété française. Il conviendrait de donner une photographie de ce monument dans son état actuel, avec sa base récemment déblayée. Notre ministre à Athènes, M. le comte de Gobineau, dont le zèle pour l'archéologie est connu, s'empressera certainement de mettre ce document à votre disposition [1].

[1] M. le comte de Gobineau, ministre de France à Athènes, a répondu obligeamment à cet appel par l'envoi d'une photographie dont on trouvera la reproduction entre les pages 166 et 167 du présent volume.

Vous m'arrêtez, Monsieur. Il s'agit, dites-vous, de faire un livre, et non un album. Je suis tenté de le regretter. Nulle description au monde, fût-elle signée du plus éloquent des écrivains ou du plus exact des archéologues, ne saurait remplacer la vue des chefs-d'œuvre groupés autour de l'Acropole d'Athènes, de cette Acropole dont la merveilleuse beauté a fait sortir Leake lui-même de son impassible froideur, et lui a inspiré cette phrase dont l'expression animée contraste avec le calme habituel de sa diction :

« Rien dans la Grèce ou dans l'Italie antique ne saurait être comparé à l'Acropole d'Athènes comme combinaison de beauté et de grandeur, environnée qu'elle était de temples et de théâtres disséminés sur ses rocs, et enserrée dans le cercle d'une cité riche en monuments dont plusieurs rivalisaient avec ceux de l'Acropole même[1]. »

On s'est demandé souvent la raison de cette perfection exceptionnelle des monuments de

[1] « Nothing in ancient Greece or Italy could be compared with the Acropolis of Athens, in its combination of beauty and grandeur, surrounded as it was by temples and theatres among its rocks, and encircled by a city abounding with monuments, some of which rivalled those of the Acropolis. » (*The Topography of Athens and the demi*, by William Martin Leake, second edition. Londres, 1841. Vol. I, p. 308).

l'Acropole, et les critiques ont constaté le fait sans se mettre d'accord sur ses causes. Peut-être n'a-t-on pas songé assez au caractère religieux de ces monuments, consacrés comme autant d'offrandes à la Divinité par le peuple le plus artiste du monde. A ce propos, je retrouve dans mes cahiers de l'École d'Athènes, au fond d'un portefeuille rempli de copies d'inscriptions et de notes philologiques, quelques pages écrites pendant l'automne de 1860, à un moment où, malade de la fièvre, j'étais retenu dans l'enceinte de l'École. Je ne songeais nullement à publier cet essai, auquel je suis tout prêt à appliquer le mot d'Horace : *ægri somnia.* Moins sévère dans votre jugement, vous m'assurez que ces simples réflexions sur l'architecture grecque ne paraîtront point déplacées en tête d'un *Panorama d'Athènes.* Je les transcris donc à votre intention.

RÉFLEXIONS

SUR L'ARCHITECTURE GRECQUE.

I.

Le principe de l'architecture des temples grecs est surtout religieux. Le temple est une offrande au dieu; il faut donc qu'il soit digne de la divinité. De là, cette richesse et cette perfection étonnante des parties même qui ne sont pas visibles. Elles échappent à l'œil de l'homme, mais elles ne sauraient échapper au regard du dieu. Aussi nulle matière n'a été jugée trop précieuse, nul travail n'a paru trop pénible ou trop coûteux. Dans le Parthénon, tout est marbre, même ce qui pourrait être de simple bois. Au faîte du temple, dans cette partie de la construction qui, comprise entre le plafond et le toit, échappait à tous les regards, se trouvent des blocs de marbre pentélique du travail le plus admirable. Plus tard on a été moins consciencieux : les Romains aimaient surtout le faste : ils ont imaginé les marbres de diverses couleurs plaqués sur la brique. La Grèce de Phidias a dédaigné ces artifices.

Il faut attribuer aux mêmes causes la perfection absolüe des sculptures dans toutes leurs parties. On ne voyait la frise que de loin, mais elle est travaillée avec le même soin que si elle devait être contemplée de près; le pied

est aussi fini que la tête, et pourtant ce pied ne pouvait être aperçu par un observateur placé en bas. Il y a encore, au fronton occidental du Parthénon, deux figures qui ont échappé aux déprédations de lord Elgin : elles représentent un homme et une femme, assis tous deux. A l'aide de l'escalier pratiqué au moyen âge dans un angle de la cella, on peut monter jusqu'au faîte, et au prix d'une gymnastique assez périlleuse, on pénètre près du fronton même, où l'on peut examiner sous toutes leurs faces ces figures en ronde bosse : on est tout étonné de voir que le travail est également soigné des deux côtés, par derrière comme par devant.

II.

Ce principe, une fois admis, explique toute l'ornementation du temple. On offrait au dieu des fleurs, des fruits, les prémices des récoltes, les productions de la nature. A l'origine, on suspendait, les jours de fête, au pourtour du temple, des festons et des guirlandes formés de ces objets ; plus tard on remplaça l'objet par son image, et on éternisa l'offrande en la sculptant dans le marbre. De là les *oves :* ce sont tout naïvement des œufs. De là, ces festons composés de perles qui ont la forme des olives et des amandes. De là encore la *volute* ionique. En voici, je crois, l'origine. On trouve, sur les côtes de Grèce, un grand nombre de coquillages qui offrent exactement la même figure que la volute du chapiteau ionique. Il y en a de toute grandeur : les

femmes en recueillent de petits qui sont blancs, et les portent aux deux côtés du front, en guise d'ornement, les jours de fête; cette parure si simple est fort élégante. Il est probable que, dans une antiquité très-reculée, on suspendit ces coquillages aux colonnes des temples consacrés à Neptune. L'ornement fut trouvé beau, et les architectes l'adoptèrent. Neptune est un dieu des Ioniens, peuple commerçant et navigateur. L'architecture ionique fut toujours celle de ses temples. Le plus bel édifice d'ordre ionique, l'Érechthéum d'Athènes, qui servit de règle à cet ordre d'architecture, est un sanctuaire de Neptune.

III.

Notre goût moderne répugne à la pensée de l'architecture *polychrome*. Comment, dit-on, supporter l'idée d'une statue peinte, d'un temple peint, surtout lorsque cette statue ou ce temple sont faits des marbres les plus beaux du monde? Raisonnons un peu. La nature n'est pas d'accord avec vous, puisqu'elle a mis la couleur partout. La couleur n'est pas tout à elle seule, comme l'affirme imprudemment une certaine école : non, elle elle est subordonnée à la forme, mais elle sert à faire valoir celle-ci. Les Grecs ne séparaient pas ce que la nature a voulu réunir. Ils donnaient aux créations de l'art la forme avec la couleur, et c'est ainsi qu'ils produisaient des œuvres non pas froides et mortes, mais chaudes, complètes, vivantes. Ils donnaient des teintes

à leurs statues et à leurs bas-reliefs, parce qu'une statue de marbre blanc leur eût paru un fantôme. Ils peignaient les édifices pour en faire valoir les lignes et les contours. Mais ces couleurs n'étaient pas mises au hasard, comme semblent le croire quelquefois ceux qui entreprennent de restaurer, dans leurs livres, les édifices antiques : elles étaient appliquées d'après certaines règles. Ainsi les parties rejetées dans l'ombre étaient peintes d'un ton vif; les parties saillantes, au contraire, étaient légèrement colorées d'un ton clair. Les colonnes, par exemple, avaient une teinte dorée, qui se détachait sur un mur d'un rouge éclatant. — Je ne conçois pas, dites-vous, le Parthénon peint. — Mais, aujourd'hui même, il ne vous paraît si beau que parce qu'il est peint. Il est peint par la main du temps. De là ces belles teintes dorées, ici plus claires, là plus foncées, qui sont une partie de sa splendeur. Sans cela, j'en demande pardon à Phidias, à Ictinus et à Callicrate, leurs chefs-d'œuvre ressembleraient à cette colonnade dorique de couleur blafarde qui a été faite de nos jours pour décorer le palais du roi de Grèce :

C'est un grenier à foin, bâtard du Parthénon.

Voilà pourtant le marbre pentélique sans la couleur. Ce que le temps a fait au Parthénon, les artistes grecs l'avaient fait déjà. Ils devançaient le temps. Et puis, pour comprendre ces édifices, supposez-les sous le ciel de la Grèce, éclairés par cette belle lumière qui ne laisse rien de vague, d'incolore, d'indécis, et qui, donnant

aux artistes la leçon et l'exemple, reflète sur tous les objets les tons les plus riches et les couleurs les plus variées.

IV.

Le temple païen était l'habitation du dieu. Les hommes y entraient peu : les sacrifices et les cérémonies religieuses se célébraient en dehors. L'autel destiné aux sacrifices en l'honneur de Minerve était placé devant le Parthénon, et l'historien Hérodote nous a conservé le souvenir de l'autel extérieur d'Apollon, dressé à l'entrée du temple de Delphes. Les églises chrétiennes, au contraire, sont avant tout des maisons de prière, destinées à recevoir l'assemblée des fidèles (ἐκκλησία). Aussi les a-t-on construites, non sur le type des temples grecs, qui eussent été trop étroits et peu commodes pour les cérémonies du culte, mais sur le modèle des basiliques romaines, qui étaient de vastes lieux de réunion...

Ici s'arrêtent ces notes, qui n'étaient point destinées à voir le jour. Quelques semaines après les avoir écrites, je commençai mes travaux sur les inscriptions éphébiques d'Athènes, qui déjà sortaient de terre et qui bientôt m'absorbèrent tout entier.

Ce souvenir, en me rappelant d'anciennes études sur la topographie athénienne, me fait penser qu'aux vues des principaux monuments vous pourriez utilement ajouter un plan d'Athènes, au moins en raccourci. Il suffirait, pour le dessein que vous vous proposez, de donner une réduction du plan qui a été dressé et publié en 1863 par un jeune officier grec, M. Emmanuel Kalergis, ancien élève de notre école militaire de Saint-Cyr et de notre école d'état-major.

Je ne vous ai point encore parlé des paysages. Déjà les anciens avaient senti le charme singulier des sites de la Grèce, et l'on sait comment Ovide décrivit les sources de l'Ilissus, cachées dans un coin de verdure, à mi-côte du mont Hymette, près de l'ancien temple de Vénus Syrienne transformé par le christianisme en monastère et en chapelle sous l'invocation de Sainte-Syriani (Ἁγία Συριανή). C'est là, au milieu du cadre le plus riant, que l'antiquité avait placé le mythe tragique de Céphale et de Procris. Écoutons le poëte :

Est prope purpureos colles florentis Hymetti
Fons sacer, et viridi cespite mollis humus.
Silva nemus non alta facit : tegit arbutus herbam ;
Ros maris, et lauri, nigraque myrtus olent.

Nec densæ foliis buxi, fragilesque myricæ,
Nec tenues cytisi, cultaque pinus abest.
Lenibus impulsæ zephyris auraque salubri,
Tot generum frondes, herbaque summa tremunt.... [1]

« Sur les pentes rougeâtres du fleurissant Hymette, il est une source sacrée, que bordent un vert gazon et une terre féconde.

» Là, une forêt d'arbrisseaux forme un bocage : l'arbousier domine la prairie; le romarin, le laurier, le sombre myrte, confondent leurs parfums.

» Là ne manquent ni le buis touffu, ni la frêle bruyère, ni l'humble cytise, ni le pin élancé.

» Sous la douce haleine des zéphyrs et au souffle bienfaisant de la brise, on voit s'agiter ces feuillages si divers, et trembler la surface des herbes..... »

Ces poétiques détails sont vrais. C'est l'image même du théâtre où la tradition mythologique place l'histoire de la nymphe *Aura*, vraisemblable en ce séjour sans cesse rafraîchi par le souffle d'une brise printanière. Ce sont là de charmants paysages. Mais ici la gravure est impuissante. Nulle photographie ne saurait traduire la poésie de ces sites. Les tableaux même de la Pinacothèque de Munich, avec leurs exagérations de couleur, n'en donnent qu'une idée imparfaite. Il eût fallu, pour les peindre, la main et l'âme de Nicolas Poussin. Sur ce point, vous laisserez chaque voyageur à ses impressions personnelles, qu'il pourra comparer par le souvenir aux descrip-

[1] Ovid., *Art. am.*, III, v. 687 et suiv.

tions brillantes ou exactes dans lesquelles s'est complu le talent de quelques-uns de nos meilleurs écrivains.

Après le pays et les ruines, un autre objet encore appelle l'attention de l'observateur : c'est le peuple grec lui-même. J'ai vu de près ce peuple, tel que vingt siècles de malheurs l'ont fait. Je n'ignore aucun des défauts qu'on peut reprocher aux Grecs modernes, et qu'une plume spirituelle mais impitoyable a inscrits à leur compte. Toutefois, malgré les misères de l'heure présente, le voyageur impartial trouvera en Grèce un spectacle auquel ne manque ni l'intérêt ni même la grandeur : c'est celui d'une nation petite et fière qui a osé préférer les luttes périlleuses de la liberté aux tranquilles profits de l'esclavage. Les Grecs ont dit avec Tacite : *Malo periculosam libertatem quam tutam servitutem.* Quel homme de cœur voudrait leur en faire un crime?

Je m'aperçois, Monsieur, qu'à propos des questions posées par vous j'en ai touché plusieurs autres qui n'étaient point prévues. Aussi bien, puisqu'il s'agit de la Grèce, de ses sites, de ses monuments, de sa langue, me pardonnerez-vous

de m'être laissé, trop facilement peut-être, séduire et entraîner au courant de mes souvenirs.

Vous m'avez demandé une préface. Je vous envoie celle-ci, en souhaitant qu'elle ne demeure point, dans l'estime de vos lecteurs, trop au-dessous du livre que vous leur offrirez, et en recommandant, selon la formule antique, préface et livre à la Bonne Fortune. Ἀγαθῇ Τύχῃ.

CARLE WESCHER.

Paris, 1er octobre 1868.

La description qui va suivre des monuments existants d'Athènes et de la topographie de l'Attique a été tirée de l'excellent ouvrage sur la topographie d'Athènes, par M. le colonel W. M. Leake (*The Topography of Athens*, by W. M. Leake, London, 1841), et mise au courant des découvertes les plus récentes.

Quoique cette publication s'adresse plus particulièrement à l'amateur éclairé qui, n'ayant que peu de jours à consacrer à Athènes, serait pourtant bien aise d'en visiter les monuments à l'aide d'un bon guide, l'artiste et l'homme de science y trouveront néanmoins assez de données pour faciliter leurs recherches.

Le nombre de personnes qui se rendent en Grèce augmentant de jour en jour, grâce aux facilités qu'offrent les communications par la vapeur, j'es-

père que ce guide sera accueilli avec quelque faveur; il sera le *vade-mecum* de ceux qui visiteront Athènes.

La capitale du nouveau royaume hellénique offre actuellement les agréments que le luxe de la vie européenne présente. La jeune cour reçoit avec une grâce charmante les étrangers. Le voyageur trouvera de quoi passer bien des journées agréables à Athènes.

Oubliant même pour quelques instants les petites tribulations de la vie actuelle, il se reportera plutôt vers cette noble époque « dont le génie, comme dit » M. St.-John [1], a répandu sur Athènes un parfum » plus doux que le thym de ses montagnes, l'a ornée » d'une beauté surpassant celle d'ici-bas, a embaumé » pour toujours son atmosphère de grandeur et de » gloire humaine, et jeté une illusion si éclatante » sur sa poussière même et ses ruines, qu'elles pa- » raissent encore plus belles que les tableaux les » plus riches et les constructions les plus parfaites » de tout autre pays ».

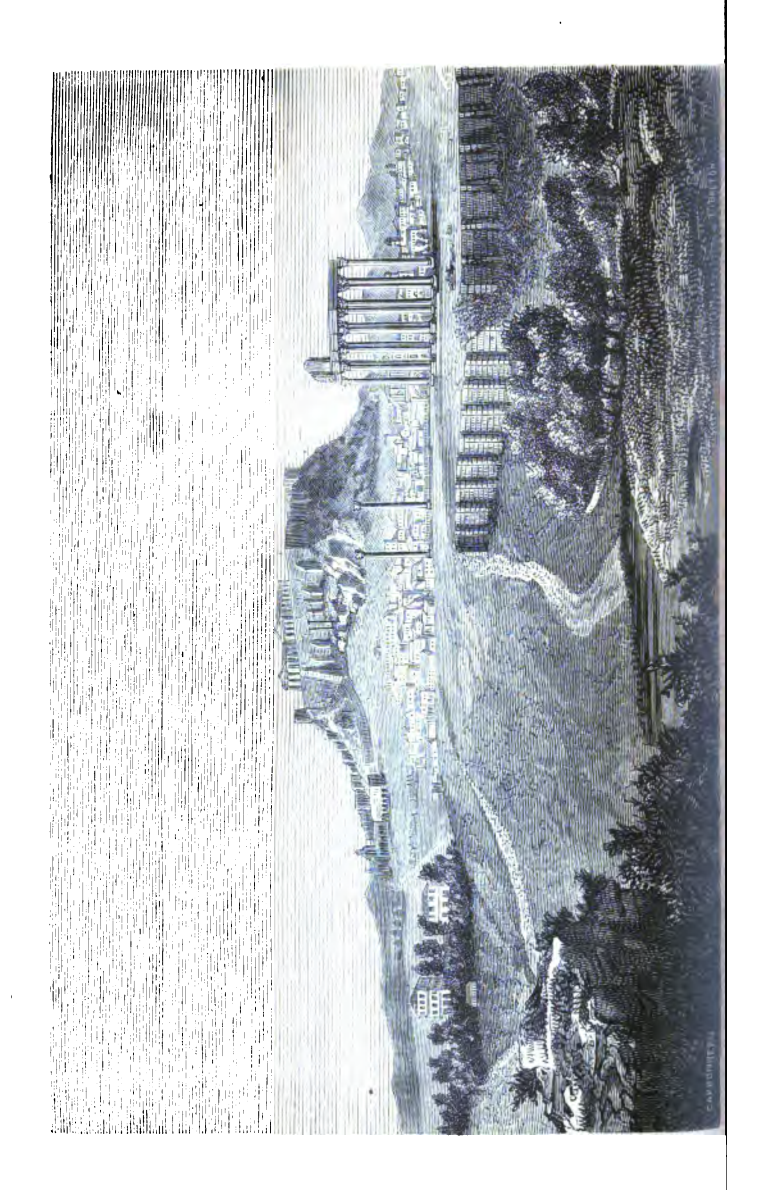
Un grand nombre de voyageurs ayant écrit sur tout ce qui se rattache à la manière de voyager en

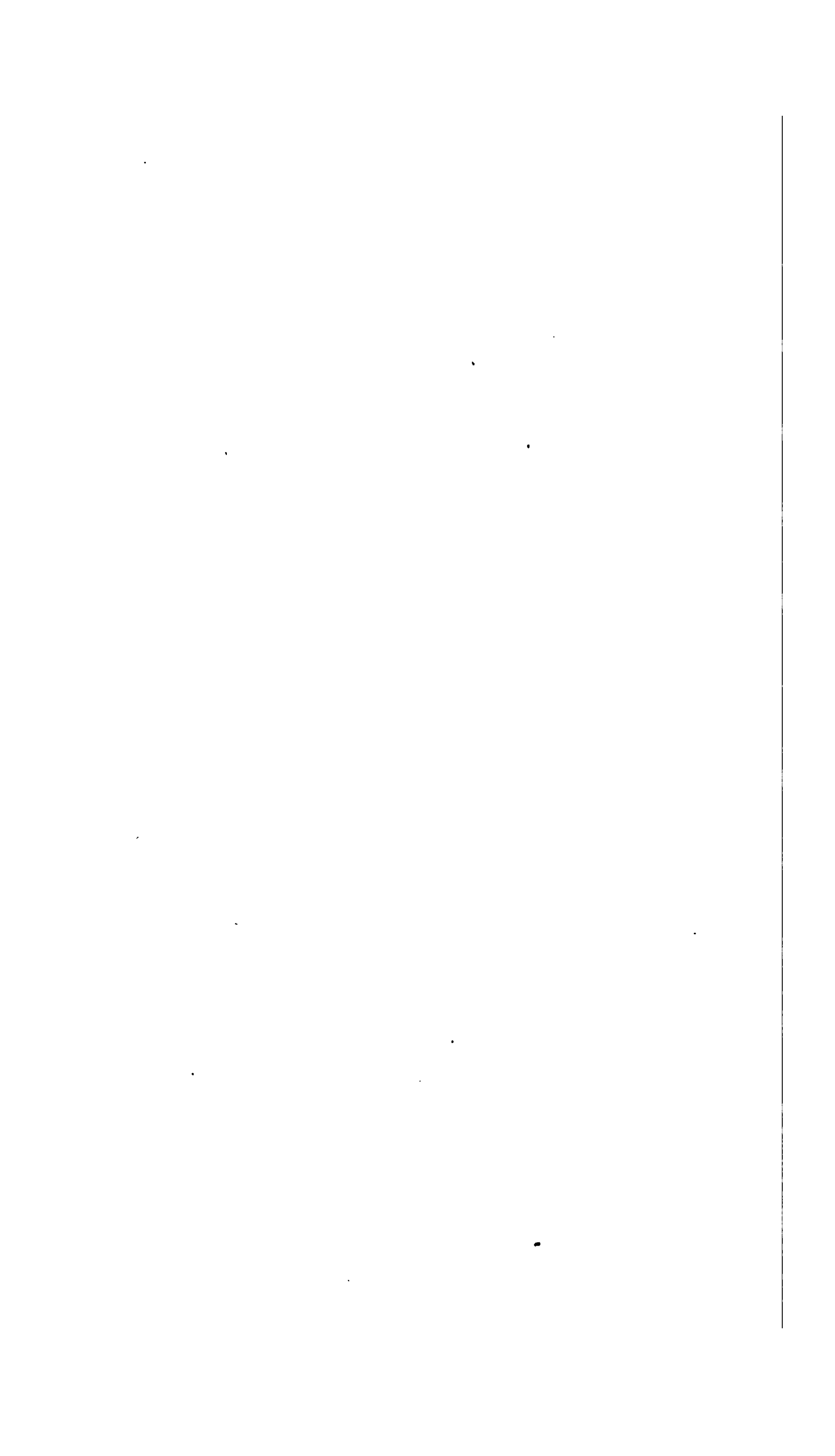
[1] *The History of the Manners and Cust. of anc. Greece*, t. Ier, p. 62. London, 1842.

Grèce, je crois superflu d'y revenir. L'époque cependant la plus propre pour visiter Athènes est depuis l'automne jusqu'à la fin de mai. On ne manquera pas alors de reconnaître la justesse de ce que dit lord Byron à propos du climat. Voici en effet comment cet illustre écrivain s'exprime dans la note D, § I[er], sur la soixante-treizième stance de *Child-Harold :*

« Le climat (d'Athènes), à ce qu'il m'a paru du
» moins, est un printemps perpétuel. Pendant un
» séjour de huit mois, il ne s'est point passé un jour
» sans que j'aie monté plusieurs heures à cheval. La
» pluie est très-rare, la neige ne blanchit jamais les
» campagnes, et un ciel couvert de nuages est une
» agréable rareté. »

Paris, 1868.





MYTHOLOGIE

ET

HISTOIRE PRIMITIVE D'ATHÈNES.

L'histoire des temps primitifs d'Athènes et sa mythologie, qui différait sous bien des rapports de celle du reste de la Grèce, étant essentielles à l'explication de ses monuments, je vais donner pour l'intelligence du lecteur un résumé de cette partie de l'histoire d'Athènes, réelle ou fabuleuse, qui est la plus nécessaire pour sa topographie et ses antiquités.

Quant à l'histoire générale d'Athènes et à ses vicissitudes successives, elles sont aujourd'hui trop connues pour qu'il soit nécessaire d'en fatiguer le lecteur. Je n'en dirai que peu de mots comme introduction à ses monuments.

Il ne saurait y avoir de preuve plus manifeste de l'ancienneté de la civilisation d'Athènes que l'époque reculée à laquelle son histoire remonte. On rencontre, il est vrai, quelques incertitudes dans la partie de cette histoire qui est fondée sur de simples traditions, mais il y a assez de vraisemblance pour en

confirmer l'authenticité. On est fondé à croire que Cécrops, qui était considéré par les Athéniens comme leur premier roi et législateur, était contemporain de Moïse, et qu'il introduisit parmi les Pélasges, qui habitaient alors l'Attique, le culte de Neith (Ἀθήνη) et probablement aussi celui de Phtha (Ἥφαιστος). Zeus (Jupiter) et Poseidon (Neptune), divinités pélasgiques, étaient d'une date plus ancienne à Athènes [1]. Apollon, et Dionysos, qui était une autre personnification du Soleil, paraissent avoir été empruntés, de même que les Dioscures (Castor et Pollux), à la race dorienne des Grecs, et leur culte aura été postérieur aux précédents. Vint enfin le culte de Vénus, très-ancien en Assyrie et introduit en Grèce par les Phéniciens, mais qui ne fut établi à Athènes que sous Ægée.

Il suffira, pour l'objet qu'on se propose ici, d'indiquer parmi les successeurs de Cécrops ceux dont la tradition athénienne rappelle principalement les noms.

1° Amphictyon, fils de Deucalion de Thessalie, qui succéda, dit-on, au trône par le droit de sa femme Atthis, fille de Cranaos d'Athènes, lequel avait été le successeur de Cécrops

2° Érechthée Ier, appelé par des auteurs plus ré-

[1] Les Athéniens considéraient Neptune comme antérieur à Minerve (Apollod , III, 14, 1).

cents Erichthonios [1]. Érechthée consacra une figure de Minerve, faite en bois d'olivier, dans la *Cecropia;* il institua des fêtes dans les villes de l'Attique, qui étaient alors au nombre de douze : elles furent appelées *Athenæa.* On prétendait qu'Érechthée était fils de Vulcain et de la Terre; qu'il avait été élevé par Minerve, instruit par elle dans l'art de diriger les chevaux et les chars de guerre, et avait été enfin enterré dans le temple qu'il lui avait dédié dans la *Cecropia.* Ce temple, vu cette circonstance, a été appelé jusqu'à nos jours Érechthéïon. La préférence donnée par Érechthée au culte de Minerve fut la cause d'un changement dans le nom de son peuple. Sous les Pélasges, il s'était appelé Pélasgique; sous Cécrops, il s'appela Cécropide, et en définitive Athénien.

3° Pandion I[er]. — Triptolème, que l'on supposait avoir été instruit par Cérès dans l'art de l'agriculture, et auquel on attribuait l'institution des mystères d'Éleusis, vivait sous son règne.

4° Érechthée II colonisa une partie de l'Eubée et défit Eumolpe, qui, avec un corps de Thraces, s'était emparé d'Éleusis; mais il périt dans l'action [2]. Les

[1] Pour concilier les auteurs qui traitent de l'histoire ancienne d'Athènes, il importe tout d'abord d'établir l'identité d'Erichthonios avec Érechthée I[er]. Il suffira à cet effet de comparer Homère (*Il.*, II, 547), etc., etc., avec Isocrate (*Panath.*, p. 258), etc., etc.

[2] Quelques auteurs anciens croyaient qu'Erichthonios, regardé comme fils de Vulcain, avait été le même qu'Érechthée II, père de

filles d'Érechthée se dévouèrent à la mort, afin que leur père pût remporter la victoire dans la guerre d'Éleusis. Vers la même époque, les filles de Léos furent sacrifiées, d'après un oracle de Delphes qui ordonnait des sacrifices humains, afin d'éloigner une maladie contagieuse.

5° Ion, fils de Créuse, fille d'Érechthée, se distingua plutôt comme l'instituteur de la religion que comme monarque. Il établit le culte d'Apollon Pythien, qui, devenant un des principaux protecteurs d'Athènes, fut nommé Patroos. C'est pourquoi on prétendit qu'Ion était fils d'Apollon.

6° Ægée, quoique héritier direct, fut vivement inquiété par les branches collatérales; il recouvra enfin le trône, et en jouit pendant un long règne de trente-neuf ans.

7° Thésée, dans son voyage de Trézène à Athènes, purgea le pays des voleurs qui l'infestaient. En témoignage de ces brillants exploits, il fut reconnu par Ægée et les Athéniens en qualité de successeur au trône. Il délivra plus tard Athènes d'un tribut honteux envers le roi de Crète. Après avoir succédé à l'autorité royale, il posa les premières bases de la

Créuse et de Cécrops II. Sir I. Newton, adoptant cette opinion, raya Pandion Ier et Érechthée II du catalogue des rois d'Athènes. Cependant le plus grand nombre des auteurs penchent pour l'opinion contraire, qui semble devoir être préférée pour l'explication de la topographie et des anciens monuments.

puissance de son pays en instituant un tribunal et des fêtes communes à toute la cité. La ville fut élargie par l'occupation de quelques terrains au sud et à l'est de la *Cecropia* ou Acropolis, et le tout prit le nom d'Athènes (Ἀθῆναι). La conséquence immédiate de ces changements, opérés en l'année 1300 avant Jésus-Christ, fut le déclin des onze villes de l'Attique. Il en résulta aussi la concentration du gouvernement à Athènes, et l'accroissement rapide de la population, attirée par la sûreté et la justice que les nouvelles lois de Thésée garantissaient.

Homère, le plus ancien des historiens grecs, témoigne de ces faits, qui ne sont évidemment pas fabuleux, dans l'histoire des deux héros de l'ancienne Attique, Érechthée et Thésée. Il parle du temple d'Érechthée et des sacrifices *de taureaux et d'agneaux*[1], qu'on sait avoir été en usage jusqu'à une époque très-récente à Athènes.

Quant aux réformes politiques de Thésée, Homère, au lieu de nommer toutes les villes de l'Attique, ainsi qu'il l'a fait pour les autres provinces

[1] « On voit ceux qui sortirent d'Athènes, ville bien bâtie, cité » (δῆμος) du magnanime Érechthée, ce prince que la Terre féconde » avait enfanté et que la fille de Jupiter, Athéné, éleva et plaça dans » Athènes au sein de son temple, où, lorsque les ans sont révolus, » les jeunes Athéniens, pour se rendre la déesse favorable, offrent » des sacrifices de taureaux et d'agneaux. » (*Iliade*, chant II, v. 546-551).

de la Grèce, ne parle que d'Athènes et du *Démos* d'Érechthée, de cette cité envieuse dont le premier exemple d'ingratitude fut le bannissement de son grand bienfaiteur, qu'elle laissa mourir en exil dans l'île de Skyros. Ægée établit le culte de Vénus Urania, et Thésée celui de Vénus et Peitho (la Persuasion), de même que celui d'Hercule, duquel, selon les archéologues athéniens, il était contemporain. En reconnaissance des services qu'Hercule avait rendus à Thésée en Épire, celui-ci lui dédia tous ses domaines sacrés en Attique, à l'exception du Théséïon, qui continua à porter son nom. Il semble qu'il trouva le culte d'Apollon Delphinios déjà établi à Athènes.

On peut supposer que pendant les siècles qui se sont écoulés entre les règnes de Thésée et de Pisistrate, le progrès des arts fit convertir en temples les autels des diverses divinités dont le culte avait été déjà établi, ou fit reconstruire leurs temples sur une plus grande échelle. Un certain nombre de Pélasges, connus sous le nom de Pélasges Tyrrhéniens ou Tyrséniens, vinrent chercher refuge en Attique pour échapper à leurs ennemis, et furent employés par les Athéniens aux fortifications de la montagne de Cécrops. La rude simplicité du Pnyx semble révéler une époque bien antérieure à Solon, à savoir l'époque où les architectes de la Grèce con-

struisaient des trésors souterrains et où les temples étaient de simples grottes. Comme le peuple avait déjà, du temps de Thésée, une part au gouvernement, il est possible qu'un Pnyx plus ancien et de moindre dimension ait existé. Ce fut probablement du temps de Solon que le Prytanée fut pour la première fois établi au pied de l'Acropolis dans l'*Asty* (cité). Il servit en effet depuis, parmi d'autres usages importants, de dépôt pour les lois écrites de l'État, qui se gardaient précédemment dans l'Acropolis, où les lois les plus anciennes continuèrent seules à être conservées.

L'usurpation de Pisistrate, magistrat ambitieux, mais humain, bon patriote et d'un esprit éclairé, loin d'être un empêchement à la prospérité d'Athènes, servit au contraire à son rapide avancement sous le rapport de la splendeur et de la civilisation, ainsi qu'il arrive souvent lorsque le pouvoir tombe entre les mains d'un prince unissant un goût exquis à la magnificence. En établissant une bibliothèque publique [1] et en éditant les œuvres d'Homère, Pisistrate et ses fils fixèrent les Muses à Athènes. En célébrant d'un autre côté les fêtes quatriennales des Panathénées avec une pompe égale à celle des autres assemblées de ce genre, et en les encourageant pen-

[1] D'après Aulu-Gelle (VI, 17), Xerxès emporta les livres en Perse, mais Séleucus Nicator les restitua.

dant leur administration successive d'environ trente années [1], les Pisistratides contribuèrent puissamment à établir la dignité de la République parmi les États de la Grèce. Ils construisirent le temple d'Apollon Pythien, jetèrent les fondements de celui de Jupiter Olympien, et firent peut-être aussi bâtir l'ancien Odéïon. La musique dut sans doute précéder le drame. En un mot, ils ont été les premiers fondateurs de cette splendeur et de cette opulence qui, en excitant peu de temps après l'envie et la cupidité des Perses, devinrent une des causes de cette invasion de l'Attique qui échoua à Marathon (490 av. J.-C.). Le théâtre Dionysiaque fut commencé quinze années environ après la chute de la tyrannie, mais il ne fut complétement terminé que cent soixante ans plus tard, sous l'administration de Lycurgue, fils de Lycophron.

A en croire Hérodote (IX, 13), les Athéniens durent, après la seconde retraite des Perses, restaurer chacune des rues d'Athènes et renouveler de fond en comble les édifices publics. L'expérience démontre néanmoins que les agresseurs, dans la possession temporaire de la capitale de l'ennemi, ont rarement la faculté ou le loisir de détruire au-

[1] Pisistrate fut exilé deux fois. Un intervalle de quarante-six ans s'écoula depuis sa première usurpation, en 560 avant Jésus-Christ, jusqu'au meurtre d'Hipparchos.

tant qu'ils le voudraient. La destruction totale d'édifices en pierres massives est toujours une œuvre qui présente de grandes difficultés.

Les observations de Pausanias sur les temples de Bacchus et des Dioscures dans l'Asty, de Junon sur la route de Phalère, et de Cérès à Phalère, prouvent que l'œuvre de destruction des Perses n'avait nullement été complète. Il est possible que la vengeance des Perses se soit dirigée principalement contre les travaux de défense et contre les édifices de l'Acropolis. Ceux au contraire qui étaient au bas de la montagne, tels que l'Odéïon, le temple de Bacchus, de la Terre, des Dioscures, de Vénus, de Vulcain, des Euménides et de Mars, n'ayant eu à souffrir que du feu, leurs murs, de même que ceux d'un grand nombre de sanctuaires et d'*heróa*, peuvent avoir été laissés dans un état facile à réparer.

Les nouveaux édifices qui s'élevèrent à Athènes dans le demi-siècle de sa plus grande gloire peuvent se diviser en ceux qui furent érigés sous les administrations de Thémistocle, de Cimon et de Périclès. L'utilité paraît avoir été l'unique objet du premier de ces grands hommes d'État. Les deux autres joignaient aux mêmes vues l'ambition de rendre Athènes la ville la plus splendide de la Grèce. Thémistocle fit entourer la ville de murailles, et on ne connaît qu'un temple, celui de Diane Aristoboula, qui ait

été construit dans l'Asty sous son administration. Ce fut à la cité maritime qu'il voua tous ses soins, et il employa Hippodamos de Milet à tracer le plan d'une ville entièrement nouvelle au Pirée, dans le genre régulier des villes d'Asie, très-florissantes à cette époque.

Cimon put arriver à son but au moyen de son opulence particulière et du butin qu'il fit dans ses heureuses campagnes.

Périclès s'aida principalement du trésor formé à l'aide des contributions annuelles des confédérés, trésor qu'il fit transporter de Délos à l'Acropolis, et qui s'accrut jusqu'au jour où il commença à le dépenser pour la construction des édifices publics [1].

On peut assigner à l'administration de Cimon le temple de Thésée et les peintures de la Stoa du Pœcile. Quoique décrétées aussitôt après la bataille de Marathon, ces peintures ne furent achevées que longtemps après, à l'époque où les mêmes artistes travaillèrent à des décorations semblables dans le Théséïon, l'Anakéïon et les Propylées [2]. Cimon fit

[1] Il paraît, d'après Thucydide (II, 13), que la totalité du trésor dans l'Acropolis, que Périclès considérait comme disponible pour les besoins de l'État, s'élevait à douze mille talents en l'année 431 avant Jésus-Christ (*Top. of Ath.*, t. I[er], p. 458).

[2] Mycon, Polygnote et Panænos exécutèrent la plus grande partie de ces peintures. Phidias peignit l'Olympiéïon. (Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 8 (XXXIV).

planter et améliorer l'Académie et l'Agora. C'est à lui probablement qu'on peut assigner quelques-unes des autres *Stoæ* de l'Agora qui existaient encore du temps de Pausanias. Ses travaux militaires furent : 1° le mur méridional de la citadelle; 2° la construction des bases supérieures des deux longs murs qui réunissaient l'enceinte de la ville avec celles du Pirée et de Phalère.

A Périclès était réservé l'honneur de compléter les travaux militaires et la nouvelle ville du Pirée, de même que les deux longs murs auxquels il en ajouta plus tard un troisième. Il forma un Gymnase au Lykéïon [1], ou du moins embellit celui qui avait été érigé en cet endroit par Pisistrate, de manière à le faire rivaliser avec l'Académie. On acheva probablement sous son administration de restaurer ou de reconstruire ceux des temples qui, dégradés par les Perses, n'avaient pas été laissés à dessein en cet état. En effet, les temples de Rhamnunte et de Sunium ont toute l'apparence d'avoir été construits de son temps, et non à une époque antérieure. Périclès construisit un nouvel Odéïon dans l'Asty. Néanmoins les magnifiques travaux qui feront à tout jamais la plus grande gloire de son administration sont les beaux édifices dont on voit encore les ruines : le temple mystique d'Éleusis, le Parthénon, les Propylées et l'Érech-

[1] Sur la rive droite de l'Ilissos, au nord-est du stade.

théïon. On ne sait qu'admirer de préférence dans ces temples, leur perfection ou la rapidité de leur exécution. En effet, quoique la guerre du Péloponnèse paraisse avoir arrêté l'achèvement de l'Érechthéïon et du temple d'Éleusis, l'Odéïon, le Parthénon et les Propylées, qui furent construits dans l'ordre où ils viennent d'être nommés, furent bâtis en moins de quinze années, au moyen de dépenses qu'on peut estimer, en monnaie de notre époque, à environ cinquante millions de francs.

TOPOGRAPHIE

D'ATHÈNES.

SECTION PREMIÈRE.

DES POSITIONS ET MONUMENTS EXISTANTS DE L'ANCIENNE ATHÈNES SUR L'IDENTITÉ DESQUELS IL NE PEUT Y AVOIR QUE PEU OU POINT DE DOUTE.

Les traits de la topographie athénienne que l'histoire ancienne et l'état des localités servent à déterminer avec la plus grande certitude sont : ses rivières, l'Ilissos et le Képhissos ; — l'Acropolis, avec ses trois principaux édifices, savoir : les Propylées, le Parthénon et l'Érechthéïon ; — les collines de l'Aréopage et du Musée ; — les temples de Thésée et de Jupiter Olympien ; — les fontaines Clepsydra et Ennéacrounos ; — les trois places pour les assemblées publiques, le Pnyx, le théâtre de Bacchus et l'Odéïon de Régilla ; — l'horloge d'Andronicus Cyrrhestès ; — le Stade ; — l'Académie, et enfin deux ouvrages d'Hadrien, nommément la porte qui conduisait au quartier autour de l'Olympiéïon, auquel on donna le

nom de ville d'Hadrien, et l'aqueduc, que l'empereur commença, mais qu'il laissa à son successeur le soin de compléter.

Après tout ce qu'on a écrit de nos jours sur la topographie d'Athènes, il ne sera pas nécessaire de donner des preuves de l'identité des deux rivières ou de celle de l'Acropolis et de ses trois édifices. Plusieurs des autres monuments ou des positions naturelles ayant tout récemment encore donné lieu à des méprises de la part de ceux qui ont écrit sur Athènes, il sera à propos de présenter quelques observations à leur égard. Elles auront pour objet d'aider à déterminer quelques positions contestées, à défaut desquelles il est impossible de suivre les traces de la description de Pausanias au milieu des ruines actuelles d'Athènes.

TEMPLE DE THÉSÉE.

La grandeur de l'édifice existant et sa situation peuvent faire supposer l'identité du temple de Thésée. La grandeur répond en effet aux témoignages de l'antiquité, quant au respect que les Athéniens portaient à la mémoire de Thésée et au cas qu'ils faisaient de son temple. Sa situation est conforme à ce qu'en dit en général Pausanias; mais la meilleure preuve est fournie par quelques-unes des sculptures encore existantes de l'édifice. Les dix métopes de la

façade vers l'orient, ainsi que les quatre métopes contiguës de chaque côté, sont ornées de figures en haut-relief qui représentent les travaux d'Hercule et de Thésée. On sait que leur culte était réuni à Athènes, à cause de la reconnaissance de Thésée envers Hercule.

Huit siècles après la mort de Thésée, le peuple d'Athènes devint soudainement honteux de l'ingratitude de ses ancêtres envers leur grand bienfaiteur, qu'ils avaient forcé à mourir sur une terre étrangère. On avait vu, disait-on, son spectre combattre contre les Mèdes à Marathon, et la Pythie ayant été consultée, ordonna la translation de ses ossements à Athènes, où il devait être honoré comme un héros. Cimon, fils de Miltiade, qui avait soumis et colonisé Skyros sept années auparavant, fut envoyé dans cette île pour obtenir ces restes. On y trouva des ossements d'une haute stature, avec le fer d'une pique et une épée en airain étendus près d'eux. Ces ossements ayant été reconnus pour ceux de Thésée, furent transportés par Cimon au Pirée. Les Athéniens les reçurent au milieu de processions et de sacrifices et les entèrrèrent sur une hauteur, au centre de la ville (Ἄστυ). Cet événement eut lieu sous l'archontat d'Apséphion (469-468 av. J. C.). Le temple, qui par conséquent fut élevé sur la tombe, dut être terminé, en accordant cinq années pour sa con-

struction, vers l'an 465 (av. J. C.) Il n'avait pas d'égal en sainteté, si ce n'est le temple de Minerve dans l'Acropolis et l'Éleusinion.

Son enceinte sacrée était assez étendue pour servir parfois de lieu d'assemblée militaire, et elle jouissait du privilége d'asile, ce qui la convertissait en une espèce de prison pour les échappés de justice.

La situation du temple est d'environ huit degrés vers le sud-est.

C'est un hexastyle périptère ayant treize colonnes de chaque côté. Sa longueur est de cent quatre pieds et sa largeur de quarante-cinq, sur la deuxième marche qui forme le stylobate [1]. Il se compose d'un σηκός ou cella ayant un prodomos ou prothyréon à l'est et un opisthodomos ou posticum à l'ouest. Ils étaient séparés seulement du vestibule du péristyle par deux colonnes et peut-être une balustrade qui réunissait les colonnes entre elles, ainsi qu'avec l'ante, au bout de la prolongation des murs de la cella. Le prodomos était plus profond que l'opisthodomos, comme aussi plus éloigné de la façade contiguë du temple. La totalité des deux dimensions dans le pronaos était de trente-trois pieds, et dans le posticum de vingt-sept pieds. Le péristyle, aux côtés du temple, n'a pas plus de six pieds de large. Les trente-quatre colonnes du péristyle, de même que les quatre

[1] Mesure anglaise.

dans les deux vestibules, ont environ trois pieds quatre pouces de diamètre à la base et près de dix-neuf pieds de haut. L'entre-colonnement est de cinq pieds quatre pouces, à l'exception des angles, où, selon l'usage dans l'ordre dorique, l'intervalle est restreint afin de porter les triglyphes à l'angle, et en même temps pour ne pas offusquer l'œil par l'inégalité des métopes. La hauteur du temple, du bas du stylobate au sommet du fronton, est de trente-trois pieds et demi.

La façade orientale du temple, marquée par la plus grande profondeur du pronaos, est encore plus nettement indiquée par les sculptures. En effet, le fronton oriental est le seul qui porte dans le marbre des traces de scellements métalliques pour des statues; et les dix métopes de la façade orientale, avec les quatre attenantes de chaque côté, sont seules ornées de figures : les autres métopes sont unies. On n'avait pas encore entrepris de temple dorique en Grèce ou dans les colonies, dans lequel on eût fait usage de sculptures pour décorer la frise entière du péristyle, encore moins de la cella. Phidias a eu, le premier, la gloire de ne laisser aucune partie de l'une ou de l'autre sans l'orner de sculptures en relief. Il remplit en même temps les deux frontons de statues, et ne fit pas, de cette manière, de différence dans son grand ouvrage, le

Parthénon, quant à la splendeur des deux façades ou des deux côtés du temple.

Dans celui de Thésée, le mur extérieur de la cella était orné, comme paraît l'avoir été, d'après Pausanias, le temple de Jupiter à Olympie, d'une frise sculptée au-dessus des colonnes et de l'ante du prodomos et de l'opisthodomos. Elle s'étend dans le temple de Thésée sur toute la cella et le vestibule. Sa longueur est de plus de trente-huit pieds.

Lorsque ce temple fut converti en une église chrétienne, les deux colonnes intérieures du pronaos furent enlevées pour faire place à l'autel et à son enceinte semi-circulaire, en usage dans les églises grecques. On perça en même temps une grande porte dans le mur qui sépare la cella de l'opisthodomos.

A l'époque où Athènes fut prise par les Turcs, qui avaient l'habitude de courir à cheval dans les églises, cette porte fut fermée, et une plus petite porte fut percée dans le mur méridional.

La toiture de la cella est entièrement moderne, et la plus grande partie des anciens caissons du péristyle manquent. Sous d'autres rapports, le temple est complet, quoique les sculptures aient considérablement souffert par le temps ou la main des hommes.

Quelques-uns des tambours des colonnes ont été également déplacés par l'effet de tremblements de terre. L'édifice est entièrement en marbre du Pen-

télique, et s'élève sur des fondements artificiels formés de grandes pierres quadrangulaires en calcaire ordinaire. A l'angle nord-ouest du temple, où la colline sur laquelle il s'élève est escarpée, se voient six rangées de pierre calcaire. En cet endroit, la forme du terrain est de nature à exposer les fondements à la violence des torrents.

Le temple de Thésée n'était pas seulement le sépulcre et l'héroon de Thésée, mais c'était encore un monument en l'honneur d'Hercule, parent, ami et compagnon de Thésée, qui l'avait délivré des chaînes d'Aïdonéus, roi des Molosses.

On disait que Thésée, en témoignage de sa gratitude envers Hercule, l'avait amené de Thèbes à Athènes afin qu'il pût être purifié du meurtre de ses enfants. Thésée, alors, non-seulement partagea ses propriétés avec Hercule, mais lui concéda tous les lieux sacrés dont les Athéniens lui avaient fait hommage, changeant tous les *Theseïa* de l'Attique, à l'exception de quatre, en *Heracleïa*.

L'*Hercule furieux* d'Euripide, qui, ainsi que le temple lui-même, paraît avoir eu pour but de célébrer à la fois les vertus des deux héros, représente Thésée donnant la promesse à Hercule que les Athéniens l'honoreront par des ouvrages sculptés en marbre, et paraît se référer, entre autres édifices d'Athènes, aux décorations de celui-ci.

Si d'après les traditions athéniennes on avait choisi les exploits d'Hercule, de même que ceux de Thésée, pour les décorations sculptées du Théséïon, c'était également d'accord avec elles que la position la plus remarquable était donnée à ceux d'Hercule. Thésée lui avait cédé les premiers honneurs dans son pays natal. Ainsi nous trouvons que toutes les métopes sur la façade du temple, que l'on peut encore distinguer, se rapportent aux travaux d'Hercule, et que toutes celles des deux côtés encore visibles sont relatives aux travaux de Thésée.

Comme les exploits d'Hercule étaient plus nombreux que les métopes de la façade du Théséïon, l'artiste avait à en choisir dix. Ce sont, en commençant au sud : 1° Hercule et le Lion de Némée; 2° Hercule et Iolaos détruisant l'Hydre; 3° Hercule domptant le cerf de Cérynéïa; 4° Hercule et le sanglier d'Érymanthe; 5° Hercule avec un des chevaux de Diomède, roi de Thrace; 6° Hercule et Cerbère; 7° très-endommagé, mais probablement Hercule arrachant à Hippolyte le ceinturon de Mars; 8° Hercule après avoir tué Cycnos; 9° Hercule et Antée, dont la mère, la Terre, est debout auprès de lui et tend les deux bras : c'est une attitude que l'on voit souvent sur les vases grecs; 10° Hercule recevant une pomme d'une des Nymphes Hespérides.

Des quatre métopes sculptées du côté méridional, la première après l'angle représente Thésée et le Minotaure; la seconde, Thésée et le taureau de Marathon; la troisième, Thésée et Pityocamptès; la quatrième, peut-être Thésée et Procruste. La première du côté du nord est peut-être Thésée et Corynétès; la seconde, Thésée et Cercyon; la troisième, Thésée et Scyron; la quatrième, Thésée et la laie de Crommyon.

Les sculptures sur le prodomos et l'opisthodomos du Théséïon sont d'un relief plus haut que la frise du Parthénon; et, quoiqu'elles soient actuellement pour la plupart d'une extrême dégradation, elles étaient évidemment, du moins celle du prodomos, des ouvrages d'une plus grande perfection. Comme Mycon, qui avait peint les murs de ce temple, était à la fois sculpteur et peintre, il y a tout lieu de croire qu'elles n'étaient pas seulement exécutées d'après ses dessins, mais que, n'étant pas très-nombreuses, les meilleures d'entre elles furent finies de ses propres mains. Cette opinion est du moins plus vraisemblable que celle qui veut que les sculptures du Parthénon aient été exécutées par Phidias lui-même. L'artiste paraît ici avoir donné à l'exécution un soin proportionné à la grande élévation du relief et à la protection contre la température que leur position abritée procurait aux frises intérieures. Leur per-

fection a été néanmoins, en quelque sorte, la cause de leur état actuel de dégradation. Le haut-relief les a rendues plus susceptibles de souffrir de la bigoterie ou de la violence effrénée des barbares, qui en eurent possession pendant plus de trois cent cinquante ans.

On a vu que les métopes sur la façade du temple étaient consacrées aux exploits d'Hercule, et que les huit, placées d'une manière moins visible, étaient relatives à ceux de Thésée. Nous trouvons de même que la frise au-dessus des colonnes de l'ante, au derrière du temple, était le combat de Thésée avec les Centaures, un des actes les plus célèbres de sa vie. On peut par conséquent supposer que le panneau correspondant du pronaos avait rapport à quelques-uns des exploits d'Hercule. Cette composition, qui est de trente-huit pieds de long, est divisée en trois parties inégales par deux groupes composés chacun de trois figures assises sur des rochers et se faisant face l'une à l'autre. Les trois qui ne sont pas loin de l'extrémité méridionale se composent d'un homme et de deux femmes; celles qui sont vers le bout septentrional, mais plus près du milieu de la frise, représentent une femme assise entre deux hommes.

Il ne peut y avoir de doute que ces figures, étant quoique assises aussi élevées que celles debout, avaient

pour but de représenter des divinités à l'instar des mêmes figures sur la frise du Parthénon, et que les rochers sont ceux de l'Olympe. La destruction des têtes et de la plus grande partie de la surface originale, conjointement avec la perte des accessoires en métal ou en couleur au moyen desquels les artistes ne laissaient pas d'équivoque sur le caractère qu'ils se proposaient de représenter, met actuellement dans l'impossibilité d'assigner un nom à toutes ces divinités. Il semble pourtant assez évident que le groupe au sud se compose de Jupiter, Junon et Minerve, parce qu'ils sont assis dans cet ordre, et que les deux premiers paraissent s'appuyer sur un sceptre, tandis que la troisième porte un casque. Les masses de rochers dont tous les combattants, d'un côté de l'action principale, sont armés, et les proportions agrandies des deux figures représentées comme mortes, ne permettent guère de douter que le sujet de la composition ne fût la *Gigantomachie*, ou l'insurrection des Géants, si souvent introduite dans l'art athénien. On prétendait qu'ils avaient lancé des montagnes entières contre les dieux, et qu'on devait leur soumission principalement à l'assistance d'Hercule. Les difficultés de cette composition, dont quelques-unes n'étaient pas moindres que celles inséparables de deux autres sujets usités parmi les Athéniens, savoir leurs combats fabuleux avec les Amazones et

avec les Centaures, ont été surmontées par l'artiste avec un admirable talent [1].

Comme toute la frise, d'une longueur de huit pieds, était consacrée à un seul objet, on peut considérer cette composition, de même que celle des frontons du Parthénon, comme un tableau glyptique. On le peut avec d'autant plus de raison que les effets, dans plus d'un détail secondaire, étaient produits par des accessoires métalliques et par des peintures. L'arrangement du sujet dépendait principalement de la position du roi des dieux et des hommes. Assis, comme on le supposait, sur le sommet de l'Olympe, qu'il n'avait jamais été permis aux Géants d'approcher, il est placé vers l'extrémité méridionale de la frise. Il ne laisse rien derrière la montagne qu'un épisode qui, quoique important au dessein général et rattaché à l'action principale, était pourtant secondaire et séparé.

D'un autre côté, afin de montrer que les Géants avaient atteint les hauteurs inférieures de la montagne qui étaient occupées par quelques divinités inférieures en rang aux trois sur le sommet, les premières étaient placées près du centre de la frise

[1] Le professeur Ulrichs (*Estratto dagli Annali dell' Instituto Archeologico*, t. XIII, p. 74-88) a vu dans cette frise le combat de Thésée contre Eurysthée, d'après la tragédie d'Euripide, *les Héraclides*.

plutôt qu'à l'extrémité septentrionale. De cette manière, le combat pouvait être représenté sur leurs deux côtés. La position des deux jeunes guerriers qui sont près d'elles vers le nord, et qui passent derrière afin d'atteindre les combattants de l'autre côté, l'explique suffisamment. On doit tirer la même conclusion de ce qu'une partie de leurs boucliers est cachée par la montagne.

Le manque apparent de symétrie dans la position des deux groupes de divinités, relativement à la totalité de la sculpture, ne répugnait pas au goût des anciens; il produit, après tout, un effet plus agréable et infiniment plus poétique que si les deux groupes de divinités avaient été à égale distance du centre. Jupiter était placé vers l'extrémité méridionale et non vers le septentrion, afin que ses forces, dans leur marche contre les Géants dans la partie inférieure de la montagne, pussent avoir leur côté droit tourné vers le spectateur. La position des géants, dans le fond, produisait un effet supérieur à l'action des bras droits de leurs adversaires et mettait l'artiste à même de représenter en léger relief, sur la surface la plus basse, les boucliers de ces derniers; elle lui procurait en général aussi la facilité de les faire figurer comme des combattants victorieux. Les guerriers du côté des dieux étant généralement armés de boucliers, on ne peut hésiter à croire qu'ils tenaient

de la main droite une épée, quoiqu'il n'en existe plus aucune trace.

Comme Mycon ne pouvait, sans dégrader les dieux et les héros, distinguer par la taille ceux de ses Géants qui combattaient, c'est seulement dans les figures mortes qu'une différence sensible existe. On doit du reste supposer que, partout où il y avait un contraste rapproché, il avait été établi quelque distinction. Ceci résulte évidemment de la seule figure de géant assez conservée pour permettre une comparaison : c'est la troisième figure à partir de l'extrémité méridionale de la frise, qui représente un jeune géant agenouillé. On peut le distinguer par la grandeur plus marquée de son visage et de ses membres comparée à celle de ses adversaires, également de jeune apparence. La seule partie de la composition dans laquelle le sculpteur fasse violence à l'imagination du spectateur, c'est la représentation de figures humaines dans l'action de saisir et précipiter des rochers, dont leurs mains peuvent à peine couvrir une petite partie. C'était là une difficulté inséparable du sujet.

Les sculpteurs et peintres grecs ont été rarement imitateurs serviles des écrivains mythologiques. On ne peut par conséquent s'attendre à une coïncidence marquée entre Mycon et Apollodore, le seul des auteurs existants qui ait parlé avec détail de la guerre

des Géants, et qui a probablement suivi en cela les anciens poëtes. Il représente Jupiter lançant la foudre contre quelques-uns des Géants rebelles; Hercule les perce tous de part en part de ses flèches, et Minerve, de même qu'Hécate, Diane et les Destinées, prend part au combat. Au lieu de cela, Jupiter est ici spectateur tranquille; on n'aperçoit point de figures de femmes, si ce n'est les divinités assises, et l'on n'y peut distinguer personne tirant de l'arc. L'usage de cette arme aurait été vraiment presque ridicule, dans les sculptures de cette frise, contre celles dont les Géants se servaient.

De cette manière, l'assistance de l'arc d'Hercule, sans lequel on disait qu'aucun des Géants ne pouvait être détruit, semble avoir été mise entièrement de côté.

On disait que les divinités mâles engagées dans le combat avec les Géants étaient Apollon, Bacchus, Mercure, Vulcain et Neptune. D'après la fable, Apollon avait tué Porphyrion, Bacchus avait assommé de son thyrse Eurytos, Mercure avait triomphé d'Hippolyte par l'effet du casque d'Orcus (Ἄϊδος κυνέη), qui le rendait invisible; Clytios avait été tué par Vulcain avec des armes sorties de ses forges; Neptune avait assommé Polybotès en lançant sur lui l'île de Nisyros, qu'il avait arrachée à Cos; Jupiter s'était défait de Typhon en l'ensevelissant sous l'Etna. On avait pro-

bablement voulu désigner quelques-unes de ces divinités au moyen de ces légendes ou par les attributs les plus usités. L'état actuel du monument est tel cependant qu'on ne peut donner comme explication que de simples conjectures.

L'action principale peut néanmoins se diviser en cinq monomachies. La paire de combattants la plus rapprochée de Jupiter se compose d'un guerrier portant un bouclier et un casque, mais du reste nu, luttant contre un géant qui semble lancer une pierre de la main droite : c'est le seul des Géants qui ait quelque apparence d'une draperie. Près de lui un guerrier nu est debout au-dessus d'un géant renversé. La troisième paire de combattants, qui diffère des autres, consiste en un géant placé au sud de son adversaire, dont il ne reste que le buste avec le bras gauche, le bouclier et une partie de la chlamyde. Viennent ensuite les deux guerriers indiqués déjà. Ils se dirigent vers le nord et passent derrière les trois divinités assises, après lesquelles figure la quatrième monomachie. On aperçoit alors un guerrier plus grand, plus gros et plus musculeux que les précédents, et dans une action violente; une chlamyde longue, flottante, traîne derrière lui, laissant tout le corps nu de front. Le géant qui lui résiste lance des deux mains une pierre énorme; son adversaire repousse de sa main gauche un de ces

blocs, tandis que sa main droite est tendue de manière à faire croire que le coup mortel qu'il était sur le point de porter consistait dans le jet d'une espèce de projectile. Dans le dernier engagement, vers le septentrion, le buste et la cuisse gauche de la divinité qui combat sont seuls conservés, et le bras gauche paraît saisir une pierre. Ce buste est de la même force musculeuse que le précédent; il semble avoir déjà assommé un géant qui est étendu devant lui et être engagé avec un autre qui lance une pierre de chaque main. C'est peut-être Neptune combattant avec un autre géant après avoir terrassé Polybotès. La pierre dans la main gauche peut représenter l'île avec laquelle il écrasa le géant; le trident peut avoir figuré dans sa droite. Le quatrième peut, dans ce cas, être Vulcain lançant un fer rouge contre Clytios (Κλύτιον βαλὼν μύδροις); le troisième, Bacchus; le second, Apollon, dont on peut se figurer la supériorité par la victoire qu'il a remportée sur Polytion. La figure auprès de Jupiter pourrait bien être Mercure portant le casque de Pluton. Mais on demandera où était Hercule, celui dont la composition avait pour but principal de rappeler les actions? C'était probablement pour lui qu'était réservée l'extrémité méridionale, où l'on voit cinq figures entre cette extrémité de la frise et la figure de Minerve assise sur l'Olympe. Les premières figures, à la

première extrémité, sont deux guerriers recouverts de la chlamyde, portant des boucliers; le premier nu-tête, le second coiffé d'un casque sans crête, et tous deux tournés vers le nord, comme le groupe voisin des divinités inférieures. Près d'eux est le géant agenouillé dont il a déjà été question, derrière lequel se tient un guerrier, portant une chlamyde et un casque surmonté d'une crête, qui lui lie les bras sur le dos. Un jeune guerrier, sans casque mais avec une courroie au bras gauche qui indique qu'il portait aussi un bouclier, se trouve seul entre lui et Minerve. Il marche, mais se retourne subitement pour voir l'action derrière lui, et tend la main droite comme s'il se préparait à venir au secours du vainqueur contre son adversaire qui se débat. L'action qui est ici représentée est probablement Hercule garrottant Alcyonée qu'il a vaincu. L'aide que Minerve accordait à Hercule dans toutes ses entreprises, et principalement dans sa lutte avec ce géant, peut avoir été une raison pour l'artiste de placer l'action près de Minerve, quoique pour d'autres considérations évidentes il ait été obligé de représenter cette déesse tournée vers l'action principale. Il avait aussi un motif de séparer ce combat des autres : Hercule, qu'on peut supposer avoir déjà atteint de ses flèches tous les Géants, avait eu de la difficulté à dompter son ennemi personnel, jusqu'à

ce que, d'après les conseils de Minerve, il eût attiré Alcyonée hors de Pallène. C'était en effet dans cette péninsule que la Terre, sa mère, le rappelait à la vie toutes les fois qu'il était terrassé. Hercule évite ici toute résistance ultérieure de sa part en le garrottant de la manière usitée pour les captifs.

A l'extrémité septentrionale de la composition, derrière le groupe de divinités et au delà de la quatrième paire de combattants, le bout de la frise est occupé par cinq figures. Elles sont évidemment destinées à servir de pendant au même nombre qui forme l'action d'Hercule à l'autre extrémité, et à donner conjointement avec elles de l'importance au centre de la composition. Il ne reste parmi celles-ci qu'une tête et une jambe. Dans leur état immobile ou dans leurs apprêts de combat, elles ressemblent à celles de la frise méridionale du Parthénon, et peuvent avoir été destinées à représenter, soit quelques-unes des divinités inférieures de l'Olympe, soit même les compagnons de Bacchus non encore appelés dans l'action. La plus reculée vers le sud est un jeune guerrier nu, debout en face du spectateur; la seconde, un jeune homme enveloppé d'une chlamyde resserrée à la ceinture. Il appuie son bras gauche sur le cou d'une figure plus âgée, dont il ne reste que le buste, le pied et la chlamyde suspendue sur le dos. La quatrième est vêtue d'une

chlamyde qui couvre le bras gauche et la main droite. La dernière vers le nord est un jeune guerrier avec une chlamyde attachée à la ceinture et un casque fermé. Il est penché et tend le bras droit vers la jambe gauche, placée sur une élévation. Cette figure, que Stuart a supposée érigeant un trophée, attachait probablement une cnémide (κνημίς) à la jambe, action souvent représentée sur des pierres précieuses et des vases.

Dans le combat des Centaures et des Lapithes, qui fait le sujet de la frise du posticon, on distingue Thésée comme étant le seul des combattants qui ait tué son adversaire. Mycon lui avait accordé la même distinction dans un tableau qui ornait l'un des murs de la cella. On reconnaît également Cænée, qui ayant reçu de Neptune le don d'être invulnérable par les armes, fut écrasé par les rochers et les arbres que les Centaures entassèrent sur lui. Cænée est représenté à demi enveloppé dans la terre, tandis qu'une masse énorme de rocher qu'un Centaure soutient de chaque côté est suspendue sur sa tête.

Toutes les sculptures du Théséïon, de même que les métopes et les frises, étaient peintes, et conservent encore quelques restes de couleurs [1]. Des restes

[1] Voici ce que dit, à propos des couleurs et de leur effet harmonieux sur les temples antiques, le chevalier P. O. Bröndsted dans son remarquable ouvrage, *Voyages et recherches dans la Grèce*,

d'armes en cuivre et en couleur d'or, des draperies bleu de ciel, bleu, vert et rouge, sont encore très-visibles. On voit un feuillage peint et un méandre dans la corniche intérieure du péristyle, et des étoiles

page 145 : « Cependant les temples bâtis du marbre le plus solide » et offrant la surface la plus lisse, par exemple ceux d'Athènes, » Sounion, etc., étaient aussi fortement enduits de couleur, du moins » dans les parties hautes, depuis l'architrave jusqu'au haut de l'en- » tablement, comme chacun peut s'en convaincre en examinant » attentivement le temple de Thésée ou le Parthénon. Je parle ici » des parties supérieures de la construction, n'osant pas décider si » la couleur prononcée et qui, éclairée sous un certain jour, paraît » d'un rouge vif, qu'on remarque actuellement aux temples d'Athènes, » construits de marbre pentélique, lequel est originairement d'un » blanc éclatant, provient d'un ancien enduit, ou si c'est l'effet du » temps. Le premier aspect du temple de Thésée sera sous ce rap- » port ineffaçable dans ma mémoire. Éclairé par le soleil du matin, » il se présenta à nous, qui remontions le chemin depuis le Pirée et » qui en étions à quelque distance, comme une énorme flamme sor- » tant d'un entourage obscur. Le Parthénon, éclairé d'une certaine » manière, présente le même phénomène, qui m'a souvent et long- » temps charmé, placé que j'étais dans l'ombre à une distance con- » venable. On dirait que la nature a donné à l'Attique ce superbe » marbre pour qu'il reflétât toute la splendeur du soleil, aussi bien » que le génie de ses habitants. Nulle part je n'ai vu mieux rendu » que dans les dessins à l'aquarelle de Lusieri cet effet de lumière » sur les temples de marbre d'Athènes. »

A propos de la polychromie des temples grecs, M. E. Beulé (*l'Acropole d'Athènes*, Paris, Firmin Didot, 1854) dit également : « Il n'y a que peu d'années, personne ne se doutait que les temples » grecs eussent été peints, et les premières découvertes des archi- » tectes n'ont rencontré d'abord que des incrédules.

» Les triglyphes étaient bleus, le fond des métopes rouge, les » mutules bleues et la bande en creux qui les sépare rouge; les » gouttes étaient dorées.

» La frise de la cella était surmontée de canaux alternativement » rouges et bleus; au-dessous de la frise courait un méandre sobre-

peintes dans les caissons. On observe des ornements peints semblables dans le Parthénon, le Panhellénion d'Égine et dans divers autres temples.

Les trois tableaux qui ornaient les trois murs intérieurs du temple de Thésée avaient rapport aux actions de Thésée. Le stuc sur lequel ils étaient peints est encore visible, et prouve que chaque tableau couvrait la totalité du mur, à partir du plafond jusqu'à la hauteur de deux pieds neuf pouces du pavé.

La bataille des Athéniens avec les Amazones était représentée sur l'un des murs; sur un autre figurait le combat des Centaures et des Lapithes. Thésée seul y était représenté terrassant un Centaure; il y avait égalité dans la lutte parmi les autres figures. Le tableau sur le quatrième mur était, dit-on, une action de Thésée en Crète [1]. Il est probable, d'après l'importance moindre du dernier sujet, que ce tableau

» ment peint et surtout doré, puis des rais de cœurs distingués par » des filets rouges sur un fond bleu.

» Les caissons bleus, image du ciel, avec leurs étoiles, sont particulièrement populaires.

» Il est facile de comprendre pourquoi les couleurs qu'employaient » les Grecs sont si peu variées et pourquoi leur alliance est si franche. » Excepté les triglyphes, les ornements peints sont si petits et si » délicats qu'ils seraient invisibles à leur hauteur si des oppositions » vigoureuses ne les détachaient les uns des autres. C'est ce que » ne considèrent point assez ceux qui sont choqués de la dureté de » tons. Ils étaient adoucis par la distance et la proportion. » (T. II, p. 54-60.)

[1] Voir Pausanias, I, 17.

se trouvait sur le mur occidental, qui était le plus petit des trois [1].

ARÉOPAGE.

On reconnaît, d'après Pausanias, l'identité de

[1] L'intérieur du temple de Thésée sert actuellement de musée. On y a recueilli un grand nombre de pierres tumulaires très-intéressantes, des vases, des statues, etc. Un des fragments les plus remarquables de ce musée est le cippe d'Aristion, trouvé à Vélanidessa, sur le littoral oriental de l'Attique, en face de l'Eubée. Cette stèle représente en bas-relief la figure d'un guerrier nommé Aristion. Il tient une lance en main; sa cuirasse, ses cnémides et le reste de son vêtement portent des traces de peinture. On voit très-distinctement deux étoiles peintes sur la poitrine et l'épaule droite. Le travail annonce un style archaïque.

M. Leake pense qu'Aristoclès, qui est le sculpteur de cette stèle, pourrait être le même que celui dont la base d'une dédicace existe à Ghéraka, près de Karvati. Il vivait au commencement du cinquième siècle (av. J.-C.), et son fils Kléœtas était un des grands artistes du siècle de Périclès.

K. O. Müller (*Mittheilungen*, Ad. Schöll, Francfort, 1843) pense, d'un autre côté, que cette stèle est de la même époque que les Éginètes, c'est-à-dire d'un temps peu antérieur à Phidias.

Dans le musée placé à l'intérieur du temple, on remarque une statuette de Minerve. L'auteur se trouvait (en 1859) dans le temple de Thésée avec feu M. Charles Lenormant, le jour où il reconnut dans cette statuette une répétition de la Minerve de Phidias, de l'*Athena Parthenos*.

Ce musée est accessible à tous les voyageurs, sans qu'ils aient besoin d'une permission.

En dehors du temple de Thésée, on voit quelques sarcophages d'un beau travail, divers autres fragments de sculpture et des siéges honorifiques en marbre. Le plus remarquable de ces derniers, qui, selon M. Ed. Gerhard (*Lettre à M. Bunsen*, Rome, 1837), est un modèle d'élégance attique, a les côtés décorés de lions ailés; sur le derrière est une Victoire qui tient les fleurs d'un grand ornement et finit elle-même dans une fort belle arabesque.

l'Aréopage avec ce rocher escarpé [1] qu'un simple creux, servant de communication entre les divisions septentrionale et méridionale de l'ancienne ville, sépare du côté occidental de l'Acropolis. Hérodote dit aussi que c'était une hauteur vis-à-vis de l'Acropolis, d'où les Perses attaquèrent la partie occidentale de la citadelle. Enfin Æschyle en parle comme de la position du camp des Amazones, lorsqu'elles attaquèrent la forteresse de Thésée. On ne saurait non plus négliger la forte preuve traditionnelle que fournit l'église de Dionysios l'Aréopagite, dont Wheler et Spon virent les ruines au pied du rocher du côté nord-est [2].

TEMPLE DES SEMNÆ.

(*Des Furies.*)

Au nord de l'extrémité orientale de la colline de Mars, à quarante-cinq ou cinquante yards de l'escalier,

[1] Seize marches taillées dans le rocher de l'angle sud-est conduisent au sommet de la colline de l'Aréopage, du côté de la vallée, entre celui-ci et le Pnyx. C'est probablement à cet angle de la colline que siégeait l'Aréopage. Au bout de ces marches, sur la plate-forme, est un banc taillé dans la pierre, formant les trois côtés d'un quadrangle; il est tourné au sud. Deux blocs s'élèvent, l'un du côté de l'orient et l'autre à l'occident. Le premier était peut-être destiné à l'accusateur, le second à l'accusé. Euripide y fait allusion dans son *Iphigénie*. L'Aréopage était le tribunal le plus auguste d'Athènes; il rendait la justice en plein air (ἐς ὕπαιθρον).

[2] Un voyageur chrétien passant en ce lieu se rappellera que l'apôtre Paul comparut devant l'Aréopage et y prêcha le *Dieu inconnu* (Τῷ 'Αγνώστῳ Θεῷ) auquel les Athéniens avaient élevé des autels.

se trouve une profonde fissure au bas des escarpements qui entourent cette hauteur. Il y a dans l'intérieur une source d'eau. Là pouvait être la position du sanctuaire des Érinnyes ou Furies, vulgairement appelées par les Athéniens *αἱ σεμναὶ θεαί* (les déesses chastes). D'après Æschyle, Euripide et autres auteurs, ce sanctuaire semble avoir été près du tribunal de l'Aréopage. Dans cette supposition, il y avait probablement une construction artificielle en face de la grotte. En cet endroit, ou dans la grotte même, il y avait six statues des Furies et trois des divinités terrestres (χθόνιοι θεοί). Le monument d'Œdipe était dans une enceinte extérieure.

GROTTE DE PAN ET CLEPSYDRA.

Hérodote dit que la grotte consacrée à Apollon et à Pan était au-dessous de l'Acropolis; Pausanias la met un peu au-dessous des Propylées, près d'une source d'eau. On trouve exactement en cet endroit la grotte et la source qui y était contiguë. De notre temps, elle alimentait une fontaine artificielle un peu au-dessous de la hauteur, d'où cette eau était conduite par un aqueduc dans le bazar. La source s'appelait Clepsydra et plus anciennement Empédo. La première dénomination lui venait de ce qu'on supposait qu'elle communiquait avec Phalère.

On la représente comme étant dans l'Acropolis,

ce qui s'explique par des marches taillées dans le rocher, qui servaient de communication entre la fontaine Clepsydra et la plate-forme de l'Acropolis, à l'extrémité septentrionale des Propylées. En 1822, le général Odyssée fit entourer cette fontaine d'un bastion.

ACROPOLIS [1].

PIÉDESTAL D'AGRIPPA.

Sur le point le plus escarpé de la montée, vers les Propylées, à une distance de dix-huit pieds en face

[1] Il faut une permission pour entrer dans l'Acropolis. On l'obtient sans difficulté de M. l'inspecteur des antiquités.

Des fouilles exécutées par M. Beulé, membre de l'école française d'Athènes (1853), ont fait découvrir les restes d'un escalier qui devait aboutir à l'entrée des Propylées, mais le travail et la disposition de cet escalier ne sont pas helléniques; des piédestaux romains renversés font corps avec lui. Cet escalier doit avoir été construit du temps d'Auguste, lorsqu'après la bataille d'Actium il visita Athènes. Agrippa y aura aussi contribué, et ce sera à cette occasion que les Athéniens leur élevèrent à tous deux le grand piédestal qui se trouve à l'angle des Propylées et servait de base à leurs statues équestres. Quant au mur, il est d'une époque plus récente; il a été construit au moyen de piédestaux du temple d'Auguste. La construction de l'escalier diffère de celle des petites marches qui, du grand escalier, aboutissent à la poterne. La poterne qui a été découverte ne peut pas être un des pylônes (πυλῶνας) dont il est question dans une des inscriptions publiées par Bœckh. Ces constructions sont plutôt du temps de Valérien, alors que, au témoignage de Zôsimos, les Athéniens, pour se préserver des incursions des Goths, firent reconstruire leurs murs. Au point de vue historique cependant, cette découverte n'est pas sans intérêt. Il faut savoir grand gré à M. Beulé de ses belles recherches (1868).

de l'angle sud-ouest de l'aile septentrionale des Propylées, et à quarante-trois pieds du point le plus rapproché de la colonnade, s'élève un grand piédestal d'environ douze pieds carrés sur les côtés et de la hauteur de vingt-sept pieds. Sur son sommet on observe des restes de trous pour des tenons, qui prouvent qu'autrefois il servait de base à une ou plusieurs statues que, d'après la hauteur du piédestal, on peut considérer comme colossales ou équestres. Une statue de douze pieds de haut placée sur ce piédestal atteindrait la hauteur des chapiteaux des grandes colonnes. La maçonnerie est d'une construction particulière et semblable à celle d'un mur ruiné, près du temple de Thésée, que l'on suppose avoir fait partie du gymnase de Ptolémée Philadelphe. Il ressemble également à quelques murs du Pirée, qui sont probablement d'une date bien postérieure aux fortifications de cette ville.

L'idée que ces ressemblances donnent de la date du piédestal est en quelque sorte confirmée par Pausanias. Après avoir dit, en effet, sous forme de préambule à ses remarques sur le fini du travail des Propylées, qu'il n'y avait qu'une seule route pour entrer dans l'Acropolis, il fait allusion à des figures équestres. Il n'était pas sûr si on avait voulu représenter les fils de Xénophon ou si elles n'y avaient été mises que pour servir d'ornement. Dans la phrase

suivante, Pausanias dit que le temple de la Victoire est à droite des Propylées; il lie les deux phrases entre elles, de manière à faire croire que ces figures équestres, qui étaient en face du temple de la Victoire, étaient également en face des Propylées.

Les doutes exprimés par Pausanias au sujet des personnages que les statues étaient destinées à représenter ne peuvent pas avoir été sincères. A en juger par sa manière en d'autres occasions, on peut à peine hésiter à croire que les statues équestres de Gryllos et Diodoros, deux fils de Xénophon auxquels on accorda par honneur, pendant quelque temps, le surnom de Dioscures, avaient été converties, au moyen de nouvelles inscriptions [1], en celles de deux Romains que Pausanias n'a pas nommés. Une inscription sur le piédestal conserve cependant un des noms romains, celui d'Agrippa. Comme elle indique qu'il était dans son troisième consulat, l'autre fils de Xénophon peut avoir été converti en Caïus Cæsar Octavianus, collègue d'Agrippa dans son troisième consulat. Octavianus avait atteint pendant cette année un tel degré de puissance qu'il fut créé consul pour la septième fois et honoré du titre d'Auguste. Le portique de l'Agora, érigé au

[1] Une inscription qui vient à l'appui de ces conversions a été récemment (1837) observée sur un marbre trouvé près du piédestal d'Agrippa.

moyen des libéralités d'Auguste, orné d'une statue de Julia et surmonté d'une autre de Lucius, fils d'Agrippa et petit-fils d'Auguste, offre un exemple, quoique d'une date postérieure, des faveurs accordées par Auguste aux Athéniens, et de leur reconnaissance ou de leur flatterie envers sa famille.

On peut au reste avoir accordé à Agrippa l'insigne honneur d'être associé comme un égal à l'empereur dans les dédicaces à l'entrée de la citadelle, à cause de l'alliance de famille qui existait déjà entre lui et Auguste. Il était en outre le bienfaiteur personnel d'Athènes.

Un théâtre dans le Céramique, appelé Agrippiéïon, portait sans doute ce nom pour avoir été, en partie du moins, bâti à ses frais. Il est à remarquer que le piédestal d'Agrippa n'est pas parallèle à la façade des Propylées, son côté occidental étant légèrement tourné vers le nord.

PROPYLÉES.

L'extrémité occidentale de l'Acropolis, qui présentait le seul point accessible au sommet de la montagne, était large de cent soixante-huit pieds.

Cette ouverture était si étroite qu'il parut praticable aux artistes de Périclès d'en remplir l'espace par un seul bâtiment, qui servirait de porte d'entrée à la citadelle et de passage convenable pour arriver

à ces glorieux chefs-d'œuvre d'architecture et de sculpture que renfermait son enceinte. Cette production, la plus remarquable de l'architecture civile à Athènes, qui rivalisait avec le Parthénon par le bonheur de l'exécution, le surpassait par l'originalité et la hardiesse du dessin. On parlait souvent des Propylées comme faisant autant d'honneur à leur fondateur Périclès que le Parthénon même. Ils furent commencés pendant l'archontat d'Euthymène, 437 ans avant Jésus-Christ, sous la direction de l'architecte Mnésiclès, qui les acheva en cinq années.

Les Propylées représentent un mur percé de cinq portes, en avant desquelles, des deux côtés, il y avait des portiques hexastyles. De ces portiques, celui de l'occident formait un vestibule profond. Sa toiture en marbre était portée par une double rangée de trois colonnes ioniques. Ses ailes inégales et en saillie avaient une façade de trois colonnes doriques d'une moindre dimension, et communiquaient avec l'angle contigu du grand vestibule.

Des cinq portes, celle du centre, d'une largeur égale à l'espace compris entre les deux colonnes centrales du portique dorique de la façade, de même qu'à la distance entre les deux rangées de colonnes ioniques dans le vestibule, pouvait servir d'entrée aux chars et aux cavaliers.

La hauteur et la largeur des portes de chaque côté

de la porte centrale étaient réduites, et les deux portes après celles-ci étaient encore d'une plus petite dimension.

Les portes et le portique oriental des Propylées étaient élevés d'environ trente-cinq pieds au-dessus de cette partie de l'Agora où étaient les statues d'Harmodios et d'Aristogiton. On franchissait cette hauteur (du moins en partie, car il reste encore à dégager du sol la partie inférieure de la montée) par des marches de la longueur entière du grand portique. Il y avait au milieu un plan incliné pour l'usage des chars et des chevaux, qui se terminait en une plate-forme d'où s'élevaient quatre ou cinq marches pour atteindre le grand portique, de même que les ailes latérales. A l'extrémité du portique occidental, on arrivait aux portes par cinq marches.

Les ailes des Propylées présentaient à la façade un mur orné seulement d'une frise de triglyphes au haut, avec des antes aux extrémités. Cette simplicité servait à caractériser les travaux de défense dont les ailes formaient une partie importante, et dont le but servit de règle principale à la construction.

On ne doit pas perdre de vue que l'Acropolis était une forteresse en même temps qu'un grand sanctuaire, et qu'en diverses occasions, d'après l'histoire athénienne, elle dut servir à repousser l'ennemi et à soutenir un siége.

Les Propylées, quoique construits avec toute la splendeur que l'art pouvait imaginer pour l'entrée d'une enceinte sacrée, étaient donc également destinés à protéger le seul point accessible de la citadelle d'Athènes.

A l'aile septentrionale, un portique de douze pieds de profondeur conduisait dans une chambre de trente-cinq pieds sur trente; le porche et la chambre occupaient ainsi l'espace qui s'étend derrière le mur occidental de cette aile. L'aile méridionale se composait seulement d'un porche ou galerie ouverte de vingt-six pieds sur dix-sept, qui, du côté oriental et méridional, était fermé par un mur contigu au mur latéral des Propylées et d'égale épaisseur. Il a été reconnu, à la suite d'un examen soigné de l'angle sud-est qui prouve qu'il n'était contigu à aucun autre mur, que cette aile ne donnait pas d'issue à une chambre sur le derrière [1].

On peut se faire une idée de la nature des travaux pélasgiques qui servaient de défense au côté nord-ouest de l'Acropolis, par le nom d'Ἐννεάπυλον (neuf portes) que les Athéniens donnaient à ces murs de la forteresse, ainsi que par les restes de fortifications qui existent encore en Grèce et en Italie, et que

[1] M. J. A. Buchon (*la Grèce continentale et la Morée*) pense que la lourde tour carrée qui s'élève sur cet angle est d'origine et de construction françaises et servait de prison au palais des ducs français d'Athènes dans l'Acropolis.

l'on peut attribuer aux Pélasges ou aux Hellènes, leurs élèves en architecture militaire. On y voit généralement que l'accès intérieur est défendu par de nombreuses enceintes, avec des avenues disposées de manière à obliger l'agresseur d'exposer à l'ennemi sa droite ou le côté non couvert par le bouclier. Les neuf portes du Pélasgicon étaient probablement les issues d'une succession d'enceintes et d'avenues sinueuses qui aboutissaient à une porte principale au sommet.

Mais une pareille entrée dans l'Acropolis n'aurait pas été adaptée à ce genre de décoration que se proposaient Phidias et ses collègues en faisant le plan des Propylées. Pour renforcer d'une autre manière la position, on éloigna les portes d'environ cinquante à soixante pieds de l'entrée, ce qui eut également pour effet de diminuer l'angle de la montée. On plaça de même devant les portes un vestibule flanqué de places d'armes. Il paraît aussi qu'il y avait au sud une route carrossable qui aboutissait par une enceinte extérieure à la porte de Marcellinus (la porte moderne) ou près d'elle. De cette façon, elle passait devant les sanctuaires de Tellus et de Cérès, d'où l'ennemi aurait entièrement été dominé de la plate-forme du temple de la Victoire, et exposé en même temps du côté non couvert par le bouclier.

Vingt siècles environ après que les Pélasges eurent

fortifié l'extrémité occidentale de la montagne de Cécrops, l'invention des armes à feu donna naissance à ce système de défense qui dure encore de nos jours. Les intervalles entre les colonnes du vestibule et de ses ailes furent comblés et convertis en murailles. Il ne resta ainsi d'entrée à la forteresse qu'entre l'aile méridionale et la principale enceinte de la montagne [1]. En cet endroit, aussi longtemps que les Propylées défendirent l'entrée, il dut probablement y avoir une poterne, car il est évident que, soit comme porte de la citadelle, soit comme entrée principale de la grande enceinte, les Propylées auraient été incomplets sans une poterne. Le faîte du grand vestibule occidental fut converti en une batterie; deux autres rangées de canons placés au-dessous traversaient et encombraient par leurs murs de fortification l'accès direct des Propylées, et la seule entrée de ces travaux était au midi, où différentes routes aboutissant à la porte moderne conduisaient

[1] En 1835-1836, les Propylées ont été dégagés de ces remblais qui les avaient enfouis jusqu'alors, et on y entre actuellement comme aux glorieux siècles d'Athènes. En parlant de ce déblai, c'est presque un devoir de rappeler tout ce que l'archéologie doit aux efforts et à l'activité incessante de M. Pittakis, inspecteur des antiquités.

Dans le vestibule des Propylées et dans la chambre septentrionale, on a réuni un grand nombre de fragments trouvés dans les fouilles de l'Acropolis. On voit à droite, en entrant dans cette chambre, un bas-relief votif d'un beau travail représentant une femme voilée devant un dieu Pan barbu capripède, dont il a été tiré une infinité de moulages.

au sommet par un sentier tortueux autour de la batterie du milieu.

Trois portes successives dans les ouvrages avancés, au-dessous de la porte principale, et trois autres au dedans, donnaient une certaine idée de ce que devait être l'ancien Ennéapylon. Il est également digne de remarque que les ouvrages avancés des Turcs au nord-ouest enclavaient l'ancien Pélasgicon [1] au-dessous de l'Acropolis, lequel servait probablement, de même que les enceintes des *temples-cavernes* [2], comme une espèce d'ouvrage avancé des défenses helléniques. Les Turcs mirent aussi à profit pour leurs fortifications deux anciens monuments situés un peu au-dessous des Propylées, nommément le temple de la Victoire et le piédestal d'Agrippa.

Des cent soixante-huit pieds sur lesquels, ainsi qu'il a été dit plus haut, s'étendait l'entrée naturelle de l'Acropolis, cinquante-huit environ vers le centre étaient occupés par la grande entrée artificielle; le reste formait deux ailes qui se projetaient de vingt-six pieds en avant de la grande colonnade de l'entrée. On donna à l'édifice central, de même qu'à d'autres de ce genre, le nom de Προπύλαια [3] (Propylées),

[1] Fortifications primitives du temps des Pélasges.

[2] La grotte d'Apollon et de Pan, au-dessous des Propylées, et celle d'Agraulos sous l'Erechthéïon.

[3] Cette dénomination comprenait habituellement aussi les deux ailes.

parce qu'il formait un vestibule de cinq portes ou entrées par où l'on pénétrait dans la citadelle, et qui existent encore de nos jours.

Le mur dans lequel on avait percé les portes fut reculé d'environ cinquante pieds de la façade de l'avenue artificielle, qui fut elle-même portée à quelques pieds en arrière de l'entrée naturelle.

Ce magnifique édifice était entièrement construit en marbre du Pentélique. Chaque vestibule se composait d'une façade de six colonnes doriques cannelées surmontées d'un fronton. Le diamètre des colonnes est de quatre pieds et demi, leur hauteur de vingt-neuf pieds environ, avec un entre-colonnement qui est ditriglyphique (de deux triglyphes) au centre.

On y a laissé pour les chars une route de treize pieds, qui à chaque bout se réduisent à sept. On voit encore les traces de la route avec les rainures des roues sur le rocher.

Le vestibule occidental était de quarante-trois pieds de profondeur. Six colonnes ioniques, à double rangée, de manière à diviser le vestibule en trois ailes, en portaient le faîte. Ces colonnes, quoique d'un diamètre de trois pieds seulement à la base, étaient, le chapiteau compris, hautes d'environ trente-quatre pieds. Leur architrave était au même niveau que la frise de la colonnade dorique. Le faîte était composé de poutres qui s'appuyaient sur les murs laté-

raux et sur les architraves des deux rangées de colonnes ioniques. Il y avait par conséquent trois longueurs de ces poutres dans toute la largeur des Propylées. Les poutres couvrant les ailes de côté étaient longues de vingt-deux pieds, et celles de l'aile centrale de dix-sept, avec une largeur et une épaisseur en proportion. De pareilles masses, élevées sur le faîte d'un édifice placé sur une colline escarpée et recouvertes d'un plafond élégamment orné et peint, peuvent justifier la manière dont Pausanias s'exprime à leur égard [1], bien qu'il garde le silence sur les masses également grandes et plus nombreuses du Parthénon. En effet, le vaste espace intérieur des Propylées, interrompu seulement par les six colonnes, offrait une vue plus avantageuse de leur faîte qu'on ne pouvait l'avoir sous les portiques d'un temple périptère [2].

[1] Les Propylées ont un faîte en marbre blanc, et c'est l'ouvrage le plus admirable qu'on ait fait jusqu'à présent, tant pour le volume des pierres que pour la beauté de l'exécution (Pausanias, I, 22).

[2] M. E. Burnouf, dans un rapport qui porte la date de juin 1848 (*Archives des Missions scientifiques*, t. I[er]), dit que Mnésiclès acheva en cinq ans les Propylées. « Épuisée par les guerres médi-» ques, par des luttes non interrompues avec les peuples de la » Grèce, par la reconstruction des maisons et des édifices publics, » Athènes put dans ces cinq années consacrer à ce monument au » moins cinq cents talents, près de trois millions de notre monnaie, » et cela dans un temps où l'argent valait douze fois peut-être » (d'après l'opinion de J. B. Say, fondée sur le calcul du prix du » blé à l'époque de Périclès) ce qu'il vaut aujourd'hui. Le grand » commerce et l'activité singulière des Athéniens unis à la sage

TEMPLE DE LA VICTOIRE.

Le mur cimonien ou méridional de l'Acropolis se terminait à l'occident en une espèce de bastion.

A l'extrémité septentrionale, ce mur forme un angle de cent neuf degrés avec le mur du même côté du bastion. Il correspond dans cette direction avec

» administration de Périclès pourraient peut-être expliquer ce pro- » dige; mais ce qui n'est pas moins surprenant, c'est le nombre » d'ouvriers intelligents qu'il fallut trouver pour reconstruire à la » fois et en si peu de temps les principaux monuments d'Athènes. » En effet, aucune main inhabile ne dut toucher à de tels chefs- » d'œuvre; il faut une grande adresse pour tailler avec cette préci- » sion non-seulement les arcs, les perles, les rais de cœurs, ou- » vrages qui demandent, à vrai dire, le talent du sculpteur, mais » les cannelures des colonnes, les chapiteaux ioniques, les pierres » mêmes des murs, dont le travail est si parfait que les jointures » disparaissent et ne se voient souvent aujourd'hui même que par » la différence des nuances dont le soleil a peint ces monuments. Ce » n'est donc pas sans études ni sans dépenses que cette république » devint pour la culture des arts la première entre les cités et la » lumière des autres âges.

» Ainsi les deux monuments à la fois les plus accomplis de l'anti- » quité et les plus intéressants pour l'histoire de l'art se trouvaient » à Athènes; le Parthénon et les Propylées sont et demeureront à » jamais deux types achevés dans l'architecture; l'un sera, autant » qu'une chose matérielle le peut être, comme l'idéal des monu- » ments religieux, et l'autre un modèle unique de l'architecture civile » des anciens. »

Ces appréciations lumineuses de M. E. Burnouf sur la brillante administration de Périclès, et sur la beauté des monuments de cette grande époque, viennent à l'appui de l'opinion exprimée par Xénophon dans son *Traité sur les revenus :* « J'ai toujours eu la convic- » tion que tels sont les chefs d'un État, tel est l'État lui-même. »

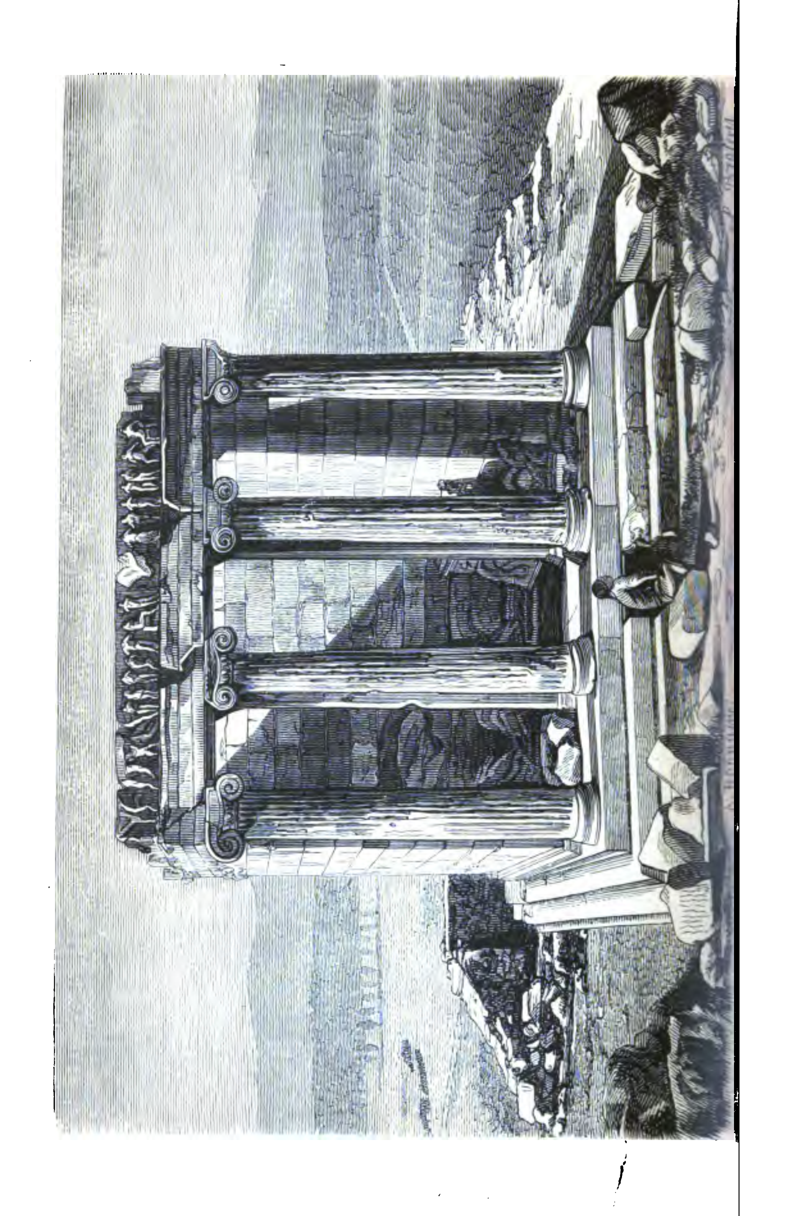
la plus basse ou la troisième marche de l'aile méridionale des Propylées. Le mur occidental est de trente-cinq pieds de long environ et de vingt-neuf pieds de haut au sanctuaire; celui du nord est de trente pieds de long. Construit sur une pente, il diminue en hauteur à partir de l'angle nord-ouest du bastion, vers la base des Propylées. A son extrémité étaient des marches qui aboutissaient de la plate-forme du temple de Tellus [1] aux Propylées, et au sommet il y avait un escalier latéral d'une moindre dimension (il existe encore). Il conduisait à la plate-forme, au haut du bastion, sur laquelle s'élevait le temple de la Victoire, très-près de l'extrémité occidentale et de l'angle nord-ouest de la plate-forme. Ce temple était construit, de même que les autres édifices publics d'Athènes, en marbre du Pentélique. Il était élevé au-dessus du sol par trois marches. Sa longueur est de vingt-sept pieds de l'est à l'ouest, et sa largeur de dix-huit pieds. L'espace entre lui et le mur méridional est d'environ treize pieds. Du côté du nord, cet espace est triangulaire, et dans sa plus grande largeur, il n'a pas six pieds. Ce bastion, au bout du mur cimonien, étant la seule partie de l'enceinte de la citadelle qui ressemblât à une tour,

[1] Selon M. le colonel Leake (*Top. of Ath.*, t. I[er], p. 306), le temple de Cérès et de Tellus, dont il n'existe plus de traces, se trouvait anciennement ici.

à l'exception d'un avancement de moindre dimension du côté du nord-est, paraît avoir été communément appelé ὁ Πύργος (la tour). Une statue d'Hécate Triformis, par Alcamène, qui était près du temple de la Victoire, était en effet surnommée *Epipyrgidia* (sur la tour).

Le temple de la Victoire était de l'espèce appelée amphiprostyle tétrastyle, c'est-à-dire ayant quatre colonnes sur les deux façades de la cella et aucune sur les côtés longs. L'ordre en était ionique; les colonnes, y compris la base et le chapiteau, étaient de treize pieds et demi de haut, et d'un pied dix pouces de diamètre au-dessus de la base. La longueur extérieure de la cella était de seize pieds, la hauteur de l'entablement de trois pieds neuf pouces; la hauteur totale du temple jusqu'à la pointe du fronton, y compris le stylobate, était de vingt-trois pieds.

La principale décoration de l'édifice était une *zôphoros* ou frise d'un pied six pouces de haut. Elle entourait l'extérieur de tout le temple et représentait, dans un genre de relief qui était plus haut que celui de la cella du Parthénon et ressemblait à la frise de l'*hyperthyra* (linteau) du temple de Thésée, diverses actions adaptées (comme il est à présumer) à un temple dans lequel Minerve était adorée dans son caractère de déesse victorieuse ou plutôt comme la Victoire même (Νίκη Ἀθηνᾶ). La statue



qu'on y voyait de cette déesse tenait dans la main droite une grenade, emblème de l'abondance, et dans la gauche un casque, symbole du courage militaire.

Des quatre marbres appartenant à la frise qui sont actuellement dans le Musée Britannique [1], deux sont de six pieds un pouce de long et les deux autres de six pieds huit pouces. Les premiers représentent, dans un sujet suivi, un combat entre des Grecs et des Perses. Ces derniers sont distingués par des boucliers en forme de croissant et de longs vêtements amples. Les deux autres marbres représentent un combat dans lequel les guerriers engagés des deux côtés sont à pied, et se distinguent, comme hoplites grecs, par des boucliers ronds et des casques, quoique poétiquement représentés nus, ou seulement couverts d'une petite chlamyde ou *chiton* court.

Dans les excavations de l'année 1835, qui ont fait découvrir les restes du temple, la plus grande partie des autres morceaux appartenant à la frise furent retrouvés [2]. On reconnaît que celles du côté oriental s'accordent avec ce qu'en dit Spon (1676),

[1] Les moulages de ces marbres en une pierre noire dite artificielle (*artificial stone*), don du Musée Britannique, ont été depuis peu de temps mis en place.

[2] Toutes les parties de ce temple, à de très-légères exceptions près, ont été retrouvées dans ces excavations, et le gracieux édifice est aujourd'hui entièrement restauré.

qui a remarqué, en passant devant la façade du temple, que les reliefs de la frise représentaient *une figure assise et neuf ou dix debout, devant et derrière*. Dans le fait, il n'y avait pas moins de vingt-huit ou trente figures sur cette façade, et environ cent quarante dans toute la composition. Elles ont tellement souffert du temps et des barbares, qui ont à peine épargné quelques-unes des têtes, qu'on ne peut rien conclure de satisfaisant de leur examen. Les données qu'on a sur le mythe attique de la Victoire sont, au reste, de trop peu d'importance et trop incertaines pour aider à les expliquer. Tout ce qu'on sait, c'est que, en qualité de Νίκη Ἀθηνᾶ ou Victoire identifiée avec Minerve, sa statue était sans ailes. On doit présumer que cette statue, désignée par les auteurs qui en parlent comme ξόανον, était ou plus ancienne que le temple existant et provenait peut-être d'un temple plus ancien construit sur le même endroit, ou bien n'était qu'une imitation d'une statue plus antique avec les mêmes attributs. A une époque postérieure, la Victoire était représentée sous la forme d'une jeune femme avec de grandes ailes dorées. Dans le cinquième siècle avant Jésus-Christ, Aristophane en fit une description d'après ces données, et ce fut ainsi que Phidias la représenta dans les mains de Jupiter à Olympie et de Minerve Νικηφόρος (porte-victoire) dans le Parthénon. La Victoire sans

ailes était encore cependant adorée, car Calamis, dans le même siècle, fit pour les Mantinéens une copie de la statue athénienne, dont Héliodore fait la description. Les Mantinéens la placèrent, en commémoration de quelque victoire, à Olympie, près d'une Minerve qui avait été dédiée par les habitants de l'Élide. Nicodémos, de Mænalos, qui en était le sculpteur, l'avait représentée armée de son casque et de son bouclier. Il est possible que le mythe athénien supposât qu'on avait donné des ailes à la Victoire lorsqu'elle fut admise dans l'Olympe. La fable d'après laquelle les ailes de l'Amour furent transférées à la Victoire, lorsque le premier fut chassé de l'Olympe par les dieux, confirme de quelque manière que la Victoire la plus récente était ailée et l'ancienne sans ailes. Lorsque l'usage prévalut de joindre des ailes à des représentations de la Victoire, en sculpture, en peinture et même dans la poésie, la Victoire de l'Acropolis prit naturellement l'épithète d'Ἄπτερος.

Quant à l'époque de la fondation du temple de la Victoire, on doit presque la considérer comme contemporaine du mur sur lequel il s'élève. Les deux constructions semblent en effet avoir été en partie érigées l'une pour l'autre.

Comme dans cette position un temple ne pouvait pas facilement être resté intact à l'époque où les Perses détruisirent tout ce qui se trouvait dans l'Acro-

polis, les ruines existantes ne peuvent pas être plus anciennes que la guerre persique. Leur style ne comporte pas d'ailleurs l'antiquité plus grande qu'une telle supposition pourrait faire présumer. D'un autre côté, il n'est pas fait mention d'un temple de la Victoire parmi les constructions de Périclès. C'est donc à Cimon, qui construisit le mur sur lequel s'élève le temple actuel, qu'on peut sûrement l'attribuer. Comme il fut construit avec le produit des dépouilles de ses heureuses campagnes, on pouvait s'attendre à trouver la reproduction de ses victoires sur la frise; mais il n'y a rien qui indique cette intention. La bataille livrée près de l'Eurymédon, le plus grand fait d'armes de Cimon, ayant été en partie navale, quelque chose aurait probablement indiqué cette circonstance si l'on avait eu en vue cette action. On y aurait fait également figurer quelque chose pour donner à entendre que des bâtiments et des soldats de la Grèce d'Asie étaient alliés avec les Perses dans cette occasion. Au contraire, sur cette partie de la frise où figurent des cavaliers, les adversaires des Grecs, tant à pied qu'à cheval, sont tous des Mèdes portant des culottes, comme dans les peintures du Pœcile. La jalousie démocratique des Athéniens, dont quelques frappants exemples s'offrent à cette époque, aurait difficilement permis qu'un honneur si direct et si immédiat que celui de repré-

senter les victoires sur un nouveau temple eût été conféré à Cimon. Il était au reste plus en usage parmi les poëtes et les artistes d'alors, comme parmi ceux de tous les temps, de faire choix de sujets que l'antiquité contribuait à rendre poétiques. Les parties existantes de la frise qui sont à Athènes, comparées à celles du Musée Britannique, prouvent, à ce qu'on dit, que les deux côtés longs étaient occupés par des combats de cavaliers, et que l'extrémité du côté occidental avait seule rapport à un combat d'hoplites. Peut-être un des côtés représentait-il la bataille de Marathon et l'autre celle de Platée. Mais dans ce temple, plus encore que dans le Parthénon et le Théséïon, l'état endommagé des sculptures et la perte de ces marques distinctives en métal ou en marbre qui ont disparu, permettent difficilement de deviner l'intention de l'artiste. Dans le combat des hoplites, sur l'extrémité occidentale, il ne reste rien que la forme de l'armure qui puisse donner lieu à une opinion vraisemblable sur ce sujet.

Il a déjà été dit que le mur occidental du soubassement sur lequel s'élève la plate-forme du temple de la Victoire était décoré, dans la partie supérieure, d'une corniche en marbre du Pentélique. Cette corniche se prolongeait le long du mur septentrional, et on peut la considérer comme faisant partie de la décoration du temple de la Victoire. Les excavations de

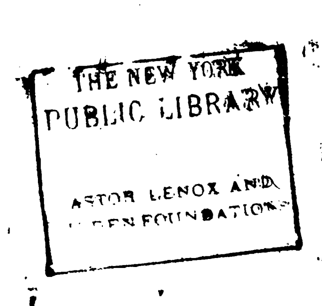
1835 ont fait de plus découvrir que le long du côté nord, au-dessus de la corniche, il y avait une balustrade de trois pieds quatre pouces de haut. Elle s'étendait depuis l'angle nord-ouest de la plate-forme jusqu'à l'escalier latéral, d'où l'on arrivait par l'extrémité orientale du mur septentrional à la plate-forme du temple de la Victoire. Cette balustrade se prolongeait de là jusqu'à l'angle nord-est du temple; elle garantissait de cette manière la plate-forme des attaques d'un ennemi maître du terrain, en face des Propylées, et servait de parapet à ceux qui, de cette partie de la plate-forme, dominaient l'arrivée des assaillants du côté non abrité par leurs boucliers. Le bastion occidental dominait de la même manière l'accès du côté méridional par le temple de Tellus et de Cérès. Cette balustrade servait également de décoration au temple de la Victoire; elle était composée de panneaux de marbre représentant à l'extérieur des Victoires ailées en haut-relief. Deux de ces Victoires, dans l'action de dompter un taureau furieux [1], font penser que la composition générale de la balustrade

[1] Le panneau de marbre sur lequel ce beau bas-relief est représenté se trouve dans l'intérieur du temple de la Victoire. On y voit également une autre pièce de cette magnifique balustrade : c'est une Victoire dans l'action de détacher sa sandale. La pureté des contours, la légèreté et le moelleux de la draperie (χιτὼν ποδήρης), donnent une idée de la grâce et de l'élégance du travail athénien. Les hommes de l'art considèrent ce beau morceau de sculpture comme une des plus gracieuses conceptions de l'art grec. Il en



Page 63.

LA VICTOIRE DÉLIANT SES SANDALES.



était allégorique; mais les parties qui ont été retrouvées sont si mutilées et si défectueuses, qu'on ne peut en tirer aucune conclusion sur la composition générale. Les divers morceaux de marbre qui composaient la balustrade étaient attachés à la construction inférieure par des tenons en métal, et soudés latéralement l'un à l'autre par des étais, de manière que le tout pût s'enlever aisément; il semble qu'il y avait au sommet une rampe en métal.

Il y avait probablement aussi une rampe sur le bord du mur occidental.

PLATE-FORME DE L'ACROPOLIS.

Les portes des Propylées et leur vestibule oriental étaient élevés d'une ou deux marches au-dessus de la plate-forme adjacente de l'extrémité occidentale de l'Acropolis; mais la route carrossable qui montait par un plan incliné depuis l'ancienne Agora jusqu'à l'entrée occidentale des Propylées passait au centre de cet édifice; de là elle se prolongeait, dans la direction de l'intervalle entre les deux temples de Minerve, jusqu'au plateau naturel le plus élevé de la montagne.

Des deux côtés de cette route principale, la sur-

a été tiré des moulages pour la plupart des grands musées d'Europe. Dans l'intérieur du temple, il y a encore d'autres fragments de sculpture d'un travail également remarquable.

face de l'Acropolis paraît avoir été divisée en plates-formes communiquant entre elles par des marches. Les temples, sanctuaires ou monuments, qui occupaient tout le sommet, s'élevaient sur ces plates-formes.

PARTHÉNON.

Le temple de Minerve, appelé ὁ Ἑκατόμπεδος νεὼς (le temple de cent pieds), ou ὁ Παρθενὼν (l'habitation de la vierge), était entièrement construit en marbre du Pentélique. Un stylobate de cinq pieds et demi de haut, qui, formé de quatre marches, s'élevait sur un soubassement grossier en pierre calcaire ordinaire[1], était également en marbre du Pentélique.

Exhaussé de la sorte, le temple était tellement élevé au-dessus de l'entrée de l'Acropolis que le pavé de son péristyle était presque au même niveau que le sommet des Propylées[2].

[1] Ce soubassement variait en hauteur d'après le niveau du rocher sur lequel ses diverses parties étaient construites. Il était surmonté d'une corniche d'un caractère analogue, et par son contraste avec l'œuvre splendide et finie qu'il portait, était parfaitement adapté comme base d'un pareil édifice. Sur le côté occidental et méridional du temple, il y avait une étroite plate-forme entre la base du stylobate en marbre et le bord du soubassement, de huit pieds de large du premier côté et de quatorze pieds du dernier.

[2] Des observations récentes ont, à ce qu'on dit, constaté que la base du stylobate du temple de Polias, qui se composait de quatre marches, mais moins hautes que celles du Parthénon, était de sept pieds et demi plus basse que la base correspondante de ce der-



La longueur du Parthénon, sur la marche la plus élevée du stylobate, était de deux cent vingt-sept pieds sept pouces, et sa largeur de cent un pieds deux pouces (mesure anglaise). Il se composait d'un σηκὸς ou cella, entourée d'un péristyle qui avait huit colonnes doriques sur les façades et dix-sept sur les côtés. Ces quarante-six colonnes avaient trente-quatre pieds de haut sur un diamètre de six pieds deux pouces au bas du fût. Dans le péristyle, aux deux extrémités, il y avait une rangée intérieure de six colonnes de cinq pieds et demi de diamètre; elle s'élevait au devant de l'extrémité de la cella et formait avec les murs prolongés de celle-ci un prothyréon ou porche devant la porte. On montait à ces deux divisions de l'édifice par deux marches à partir du péristyle.

La cella, dont la largeur intérieure était de soixante-

nier temple. Le pavé à la base des colonnes de l'entrée orientale des Propylées était de quarante-trois pieds neuf pouces au-dessous du pavé correspondant dans le Parthénon. L'élévation artificielle donnée au Parthénon est conforme à une règle générale qui paraît avoir prévalu dans l'ordre dorique, à savoir que le monument fût au-dessus des regards du spectateur dans toutes les parties de son approche. Ainsi cet ordre d'architecture était adapté à des positions élevées choisies généralement par les populations primitives de la Grèce d'Europe, et qui furent plus tard leurs forteresses. Le contraire est observé dans l'ordre ionique. Ses modèles les plus remarquables, tels que les temples de Samos, Sardes, Branchides, Magnésie et Éphèse, étaient situés de manière à ne pas être vus d'un niveau plus élevé que la base des colonnes.

deux pieds et demi, était divisée en deux sections inégales, dont l'occidentale était de quarante-trois pieds dix pouces de long à l'intérieur, et l'orientale de quatre-vingt-dix-huit pieds sept pouces. La première était l'Opisthodomos, qui servait de trésor public; la seconde, le Parthénon ou Hécatompédon, spécialement ainsi nommé. Le plafond de la première était porté par quatre colonnes d'environ quatre pieds de diamètre au bas du fût [1], et celui de la seconde par seize colonnes [2] de trois pieds et demi.

On ne connaît pas exactement de quel ordre étaient les colonnes intérieures de l'une et de l'autre section; mais comme celles de la division occidentale étaient de trente-six pieds de haut et leurs proportions à peu près les mêmes que celles des colonnes ioniques du vestibule des Propylées, il est probable que l'on a employé le même ordre dans les deux cas. On a trouvé dans la section orientale du Parthénon un

[1] D'après les mesures de M. Cockerell (voy. Bröndsted, *Voyages et recherches dans la Grèce*, t. II, p. 290).

[2] M. A. Paccard, pensionnaire de l'école de Rome, qui s'occupe en ce moment de compléter un travail remarquable sur le Parthénon, a bien voulu me dire qu'en examinant avec soin les traces de ces colonnes, il en avait trouvé dix-huit au lieu de seize dans les deux portiques latéraux. Quant au petit côté du portique adossé au mur de l'Opisthodomos, il ne reste aucune trace qui puisse indiquer le nombre des colonnes. M. Paccard a fait enlever les fragments qui masquaient cette partie et n'y a rien trouvé.

chapiteau corinthien d'une dimension de nature à faire croire que les colonnes étaient de cet ordre [1]. La réduction de leur diamètre ne permet guère de douter qu'il n'y eût une rangée supérieure, comme celle dont parle Pausanias à Olympie, et telle qu'on la voit encore dans un des temples de Pæstum.

Telle était la construction simple de ce magnifique édifice, qui, par la triple supériorité de ses matériaux [2], de son plan et de ses décorations, était le plus parfait qui eût jamais été exécuté. Ses dimensions de deux cent vingt-huit pieds sur cent deux,

[1] Dans l'intérieur du temple de Phigalie il y a deux nouvelles variétés de l'ordre ionique, dont l'une par ses spirales et feuilles d'acanthe doit être considérée comme appartenant à l'ordre postérieurement appelé *corinthien*. Il en résulte par conséquent qu'on faisait usage de cet ordre du temps de Périclès. Au fait, Vitruve en attribue l'invention à Callimachos, qui vivait à cette époque et qui fit la lampe d'or et le palmier d'airain dans le temple de Minerve Polias.

[2] Le beau marbre dont la nature dota les Athéniens fut une des causes de leur supériorité sans égale en architecture et en sculpture ornementale. Présentant une surface et une couleur aussi belles que l'ivoire, et pouvant être taillé à angles très-aigus, il contribuait à encourager les efforts successifs des artistes qui s'appliquaient à surpasser leurs prédécesseurs ou leurs rivaux dans les effets produits au moyen de pareils matériaux.

Sur le mont Pentélique, à une distance de trois heures environ d'Athènes, on peut encore voir les restes des carrières d'où les anciens ont tiré ces matériaux. La beauté de la montagne, la fraîcheur de sa végétation et la vue que du sommet on a de la plaine de Marathon et des îles de l'Archipel, dédommageront bien suffisamment le voyageur du peu de fatigue que lui causera cette course. On peut, au reste, arriver jusqu'au sommet de la montagne sans être obligé de descendre de cheval.

avec une hauteur de soixante-six pieds jusqu'au sommet du fronton, étaient suffisantes pour produire une impression grandiose et sublime. En effet, aucune de ces subdivisions importunes qu'on voit déparer de plus grands édifices modernes, qui ne présentent pas la même unité de composition, ne l'obstruait. Il n'y avait rien dans le Parthénon qui vînt déranger la contemplation du spectateur de la simplicité et de la majesté de l'ensemble, ainsi que des belles lignes qui font l'objet principal de l'admiration dans un temple grec.

Les statues des frontons, unique décoration qui fût très-apparente par sa grandeur et par sa position, avaient été enfermées dans des cadres qui formaient une partie essentielle de la composition des deux frontons. Elles n'offusquaient pas plus qu'un chapiteau orné sur une colonne sans ornements. Dans les mains de Phidias et de ses collègues, la gravité de l'ordre dorique n'imposait pas de limites aux décorations applicables aux parties supérieures de l'édifice.

Aussi (comme on en trouve des preuves dans bien des traces existantes sur le marbre) les statues et les reliefs, de même que les parties de l'architecture, étaient enrichis de diverses couleurs qui les transformaient tout autant en tableaux qu'en groupes statuaires. Cet ensemble était pour le spectateur une

source nouvelle et incessante d'admiration [1]. L'ornement de la partie supérieure de l'édifice se prolongeait jusqu'à la toiture, où les acrotères du fronton et les extrémités des gouttières et des faîtières étaient décorées de sculptures. On pouvait ajouter de nouveaux embellissements, quoique sans eux l'édifice fût complet; tels avaient été les boucliers dorés qui,

[1] Voici ce que dit à ce sujet M. le chevalier Bröndsted (*Voyages et recherches dans la Grèce*, t. II, p. 163) : « Chacun a pu voir la » construction et la disposition des frontons du Parthénon depuis » 1790, année où parut le deuxième volume de l'ouvrage de Stuart » et Revett (voy. *Antiquities of Athens*, etc., vol. II, chap. 1er, » pl. V, ou dans l'édition française, t. II, chap. 1er, pl. VIII); plus » tard, il y a à peu près vingt ans, les figures sublimes des sculp- » tures colossales de ces frontons furent transportées en Angleterre, » et maintenant il s'en trouve des copies moulées, du moins une par- » tie, dans presque tous les pays de l'Europe. Depuis les précieuses » découvertes d'Égine, en 1811, nous avons de plus ces sculptures » superbes comme témoignage de l'état ancien des deux frontons » de ce temple dorique. Il n'en est que plus étonnant que des archi- » tectes de notre temps continuent à se conformer à l'exemple com- » mun mais répréhensible d'une école romaine donnant trop peu de » profondeur aux frontons de leurs temples périptères, d'où résulte » la nécessité de se contenter, pour la décoration du tympan, de » sculptures en bas-relief qui, à une grande élévation, ne peuvent » jamais produire l'effet convenable.

» La grande église périptère de la Madeleine, à Paris, en fournit » un exemple. Comme le fronton de cet édifice considérable n'a pas » assez d'enfoncement pour recevoir comme décoration des figures » en ronde bosse, il n'a été question dans le concours ouvert récem- » ment (1830) à ce sujet que de bas-reliefs. Or, de pareils ouvrages » n'atteindront jamais le but dans cette place (à environ soixante » pieds au-dessus de l'œil du spectateur), et je plains l'artiste (si » c'est un grand artiste, il n'en sera que plus à plaindre) obligé de » prodiguer son génie et sa peine à un travail aussi ingrat. »

longtemps après la construction du temple, furent placés sur l'architrave des deux frontons.

Cette aptitude à recevoir des ornements fut en partie imaginée par ceux dont le génie présida à la construction du Parthénon, afin d'employer dans chaque branche de l'art le talent de ces excellents artistes dont Athènes abondait alors. Il est probable qu'aucun temple, quel qu'en fût l'ordre, n'avait jamais été orné avec autant de profusion que le Parthénon [1]. Dans la section orientale ou principale de la cella était la statue colossale de la déesse, vierge invincible, de laquelle cette division en particulier et l'édifice en général tiraient le nom de Parthénon. Cette statue, modèle de sculpture en ivoire et en or, n'avait qu'une rivale en Grèce, et celle-là encore était du même maître. Il y avait deux compositions

[1] Dans le temple de Thésée, parmi soixante-huit métopes, dix-huit seulement avaient des bas-reliefs, et un seul des frontons avait des statues. A Égine, Sounion, Némée, Bassæ, il n'y avait pas de métopes sculptées. Dans le grand temple de Sélinonte, le plus grand édifice dorique que nous connaissions, les métopes sur les deux façades étaient seules sculptées. Dans le temple oriental du milieu, dans la même ville, celles seulement de la façade orientale furent sculptées. A Olympie, d'après ce que dit Pausanias, les frontons et le dessus du portail semblent avoir été seuls ornés de sculptures, et si même les métopes extérieures avaient été ornées de bas-reliefs comme celles du Parthénon, elles auraient été d'un nombre bien inférieur, parce que ce temple, de même que celui de Delphes, était hexastyle. On peut inférer de ce que dit Euripide (*Ion*, 190) que, quant à ce dernier temple, quelques-unes des métopes étaient sculptées; mais nous n'en avons pas d'autres preuves plus précises.

dans les frontons; elles étaient d'environ quatre-vingts pieds de long et consistaient en vingt-quatre statues colossales. L'orientale représentait la naissance de Minerve; l'occidentale, le différend de Minerve et de Neptune pour la possession de l'Attique. Sous la corniche extérieure, en harmonie avec ces vastes groupes des deux frontons, se suivaient quatre-vingt-douze représentations en haut-relief sur des panneaux carrés de quatre pieds trois pouces. Elles avaient rapport à une variété d'actes héroïques, œuvres de la déesse elle-même, ou dans lesquels des champions favoris s'étaient distingués sous sa conduite. Enfin, sur l'extérieur de la cella[1] et des vestibules,

[1] J'emprunte encore au chevalier Bröndsted ce qu'il dit sur cette frise (p. 13) : « Enfin la frise de la cella nous montre encore » des rapports plus intimes entre les dieux et le monde réel, sur- » tout avec le peuple favori, en ce que cette série riche et pré- » cieuse, véritable reflet de la vie sociale de la population de l'At- » tique, représente ce peuple enjoué, occupé lui-même à fêter ses » Ἀθήναια (ou Παναθήναια), se rendant en processions pompeuses » composées de vierges, d'adolescents, d'hommes de tout âge, de » tout état, à pied, à cheval, en voiture, parés pour la fête et » animés de joie, portant de riches offrandes et des sacrifices, et » tous les symboles de la foi nationale, et se transportant ainsi chez » les dieux, à la citadelle, pour leur rendre des hommages de re- » connaissance et un culte solennel. Les dieux de l'Acropolis, figurés » sur le côté oriental de la frise de la cella et au-dessus du portail, » hautes figures surnaturelles assises sur des siéges, recevaient la » double rangée du cortége populaire arrivant sur les deux côtés du » temple, et semblaient l'inviter à dépasser le large seuil de marbre » du temple ouvert, pour se présenter devant la déesse sublime qui » s'y manifestait dans toute son imposante grandeur, figurée en or » et en ivoire, par l'art d'un mortel qu'elle avait inspiré. »

s'étendait une frise de trois pieds quatre pouces de haut sur cinq cent vingt pieds de long. On considérait le relief de cette frise, légèrement élevé au-dessus de la surface du mur qu'elle couronnait, comme très-bien adapté à sa position. On le voyait effectivement d'une distance plus rapprochée que toutes les autres sculptures, et par une lumière plus réfléchie. Cette série précieuse représentait la procession de la fête quatriennale des Panathénées, pendant laquelle le nouveau *péplos* (voile) de Minerve était porté à travers le Céramique, et de là à l'Acropolis.

Ce qui, dans ces beaux ouvrages de sculpture, excite principalement l'admiration, c'est que leur exécution est faite de manière à permettre dans presque toutes leurs parties un examen minutieux; cependant les plus rapprochées ne pouvaient se voir d'une distance moindre de quarante pieds. Il est impossible d'avoir une preuve plus positive que les considérations d'économie entraient pour bien peu dans les calculs de Périclès, et que les artistes athéniens ne visaient qu'à la gloire pour leur plus grande récompense.

Après avoir conçu une œuvre sublime, Phidias et ses disciples ne pouvaient s'en tenir à une exécution ordinaire. Satisfaits de voir leurs travaux exposés pendant quelque temps aux regards plus rapprochés du public, ils crurent qu'ils ne pouvaient obtenir un

plus grand honneur que de contribuer à l'ornement du temple de la déesse protectrice, d'être confiés à sa garde, et de participer dans une grande proportion au respect qui lui était porté. Ils eurent la conviction que, quoique la généralité des spectateurs ne pût regarder leurs œuvres qu'à une distance trop grande pour en apprécier tout le mérite, ceux néanmoins dont le goût éclairé et les connaissances rendaient le suffrage désirable aux artistes trouveraient moyen de les examiner de plus près.

On ne peut effectivement pas douter que des facilités ne fussent accordées tant aux indigènes qu'aux étrangers pour monter au sommet du temple, afin de voir de plus près les frontons, les métopes et la frise.

DES DÉCORATIONS GLYPTIQUES DU PARTHÉNON.

1. *Des statues dans les* ἀετοὶ *ou frontons.*

On ne sait pas exactement à quelle époque le fronton occidental du Parthénon fut réduit à l'état où il a été dessiné par Carrey, artiste employé en 1674 par M. de Nointel. Les excavations faites récemment (1837) autour du Parthénon n'ont fait découvrir aucun reste des figures centrales de ce fronton. Il faut donc croire que leur perte, qu'elle ait été l'effet d'un pillage, ou de la furie des iconoclastes, ou des tremblements de terre, ou enfin d'un

vice originel, doit avoir eu lieu à une époque reculée. Si parmi les statues qui ont été transportées de la Grèce à Rome ou à Constantinople il y avait eu un groupe colossal représentant la naissance de Minerve, on en aurait trouvé quelques traces dans les auteurs latins ou byzantins.

Il restera par conséquent toujours douteux quels étaient les personnages que pouvaient représenter les huit fragments de sculpture de ce fronton qui se trouvent actuellement dans le Musée Britannique [1]. A l'exception de la perte de deux têtes, ils sont encore presque dans le même état qu'on les voit sur les dessins de Carrey. Privés de toute la partie centrale de la composition et n'ayant de l'antiquité aucun indice sur la manière dont le sujet principal était traité par Phidias, nous ne pouvons en juger que d'après la subordination des figures et à l'aide de données insuffisantes sur la mythologie athénienne qu'on retrouve dans les auteurs anciens. Ces figures sont en outre si mutilées et si endommagées que dans la plupart d'entre elles il reste bien peu du caractère original, si ce n'est leur sexe.

Voici quelle est la supposition du chevalier de Bröndsted :

« Dans le fronton oriental, image du monde,

[1] Nos 91 à 98 inclusivement. Les nos 94 et 97 se composent de deux figures.

» Jupiter était assis sur son trône, au centre de l'uni-
» vers, entre le Jour et la Nuit (orient et occident,
» lever et coucher du soleil, commencement et fin),
» entouré des divinités généthliaques du sort, c'est-
» à-dire des trois Heures (saisons) et des trois Par-
» ques, avec la Fortune Bienveillante (Ἀγαθὴ Τύχη) et
» les divinités qui président aux accouchements,
» Aphrodite-Uranie et Ilithyie, Héphæstos et Pro-
» méthée, Arès et Hermès. Le père tout-puissant des
» dieux venait d'enfanter de sa tête la fille divine
» qui s'élançait dans les airs, brillante de ses armes
» d'or. Miracle suprême de la création, elle planait
» au-dessus de son père assis, s'élançant vers le
» sommet du fronton. Le Jour et la Nuit avaient tous
» deux leurs satellites, analogues à la religion de
» l'Attique; car de même qu'Atropos, ou la figure
» appuyée en arrière sur le giron de Lachésis, était
» entièrement tournée vers le char de la Nuit, de
» même le regard du favori attique du Jour et de
» l'Aurore, c'est-à-dire Képhalos, était entièrement
» tourné vers le char du Jour sortant de l'Océan
» oriental [1]. »

La simplicité et l'élégance de cette ingénieuse hypothèse, à l'appui de laquelle l'auteur invoque justement le témoignage des anciens, ne peuvent être contestées.

[1] *Voyages et recherches en Grèce*, t. II, préface, p. XI.

On a de meilleurs moyens de juger les statues du fronton occidental. La composition, à l'exception des chevaux d'Amphitrite, était presque complète du temps de Carrey. Il n'y a pas d'ailleurs d'espoir d'avoir de meilleures informations que celles que nous trouvons dans ces dessins. Une excavation récente à cette extrémité du Parthénon n'a fait retrouver qu'une partie d'un buste colossal qu'on suppose représenter Neptune, avec le pied et la jambe droite de la dernière figure mâle, vers l'angle méridional du fronton, telle qu'elle a été dessinée par Carrey.

Selon Apollodore, la fable du différend entre Neptune et Minerve était rapportée de deux différentes manières. D'après une version, Cécrops, le monarque régnant, témoignait devant les dieux, siégeant en tribunal, qu'il avait vu Minerve planter l'olivier du Pandroséïon; selon l'autre mythe, non-seulement Cécrops, mais encore ses successeurs, Cranaos et Érechthée, avaient également été présents.

On doit donc supposer que le différend eut lieu pendant ou après le règne de ce dernier monarque. Phidias suivit la dernière version ou au moins supposa les dieux invisibles, et rangea du côté de Minerve les rois de l'Attique qui avaient été protégés par elle, et les compagnons de Neptune du côté opposé. A côté du char de Minerve se tenait Érechthée ou Érichthonios, auquel la déesse avait révélé

l'art d'atteler les chevaux aux chars. Au delà du char étaient les trois filles de Cécrops avec son fils Érisichthon, et entre les deux figures mâles, à la gauche d'Agraulos, il y avait évidemment une autre figure qui avait été renversée par la partie supérieure de la corniche. Si l'homme assis à la droite d'Agraulos était Cécrops, les deux figures restantes étaient probablement ses successeurs, Amphictyon et Cranaos. Je suis disposé à placer Pandrose plus près de Minerve, parce qu'elle était la plus favorisée des filles de Cécrops et avait un temple sous le même toit que la déesse.

Dans la moitié méridionale du fronton, aucun des noms n'exige d'observations. Le premier de ces personnages est très-incertain : c'est probablement Euryte, dont on disait que le fils Halirrhothios avait été tué par Mars, pour avoir fait violence à Alcippe, fille de ce dieu et d'Agraulos. Mars fut à cette occasion traduit par Neptune, père d'Halirrhothios, pardevant les douze dieux assemblés sur l'Aréopage. Une lacune dans le dessin de Carrey, après la dernière figure mentionnée, semble confirmer la supposition qu'il y avait trois figures entre elle et l'extrémité du fronton. Ces trois figures devaient représenter probablement le Képhissos, l'Ilissos et Callirrhoé. Je place l'Ilissos près de Callirrhoé, parce qu'en effet la rivière était contiguë avec la fontaine. Le Képhissos était probablement le plus rap-

proché du centre, à cause de la grandeur relative de cette rivière et de son importance supérieure dans la mythologie athénienne, indiquée par la notoriété exclusive qu'elle a reçue des poëtes.

2. *Des métopes du Parthénon.*

Le nombre des métopes ou sculptures en haut-relief, dans l'intervalle des triglyphes de la frise extérieure du péristyle, était de quatorze sur chaque façade et de trente-deux sur chacun des côtés du temple. Toutes ces métopes, vers le centre des deux côtés, furent renversées par l'explosion de 1687; celles des deux façades sont encore en place. Ces ouvrages, par leur exposition et la hauteur de leur relief, dont quelques parties étaient entièrement détachées de la surface, étaient extrêmement exposés à être endommagés par de coupables violences ou par les effets du temps. Les métopes du côté méridional, pour des motifs difficiles à expliquer, s'étaient mieux conservées que les autres; c'est pourquoi Carrey copia, lorsque le temple était encore complet, les trente-deux métopes de ce côté et aucune des trois autres.

Spon conclut, par la même raison, que des Centaures ou des chevaux étaient sur toutes les métopes, et un siècle plus tard Stuart et Revett ne purent, après une résidence de trois années, ainsi

que le prouve la restauration qu'ils ont faite de la façade occidentale, se former une idée plus correcte des métopes. Ils y représentent les métopes comme des centauromachies, tandis qu'actuellement même il y a des restes suffisants de toutes, à l'exception de la septième et de la huitième à partir du côté méridional, pour montrer qu'aucune ne contenait des Centaures. Chandler est tombé dans la même erreur au sujet des métopes. Quoiqu'un défaut d'observation ait été la cause principale de ces notions erronées, on peut en partie les attribuer au fait que les dessins de Carrey n'étaient pas connus à cette époque, et au mauvais état de presque toutes les métopes qui existaient alors sur les ruines. Il ne faut en excepter que celles du midi, où sur toutes les métopes en place il y avait des figures de Centaures. On ne doit pas s'étonner après cela que cette erreur se soit prolongée jusqu'à la fin du dernier siècle. En faisant croire cependant qu'un même sujet avait été répété quatre-vingt-douze fois, elle réduisait en effet les métopes à une décoration insignifiante.

Depuis cette époque, on a graduellement éclairci la vérité par l'examen des dessins de Carrey [1], de

[1] Ces croquis précieux, quoique imparfaits, furent acquis en 1773 par la Bibliothèque royale de Paris, mais furent égarés ou négligés jusqu'en 1797. Ce ne fut qu'en 1811 qu'on les mit en ordre, et ils formèrent un volume in-folio, n° 616 du cabinet des estampes. On en offrit, peu d'années après, un *fac-simile* au Musée Britannique.

ceux des artistes de lord Elgin et par les observations des voyageurs.

Malgré le peu d'informations qu'on a sur les métopes du côté septentrional, entre la troisième et la vingt-quatrième, à cause de l'omission par Carrey de ce côté du péristyle et des dilapidations subséquentes du temple, on peut cependant actuellement faire une énumération descriptive des autres et quelques conjectures au sujet de plusieurs d'entre elles.

Comme la variété de ces ouvrages et la belle exécution qui se reconnaît encore dans leurs restes offrent une preuve nouvelle et étonnante du talent admirable et de l'esprit inventif des sculpteurs athéniens, il sera également intéressant pour l'artiste et l'érudit de découvrir les intentions de Phidias dans le choix et l'arrangement des sujets. Leur explication présente cependant de grandes difficultés, en partie à cause de notre connaissance incomplète de la mythologie athénienne, et principalement vu l'état de mutilation de la plus grande partie des métopes. Il faut ajouter à cela l'imperfection des dessins des métopes méridionales de Carrey et le manque total de toute trace des dix métopes du côté septentrional. Dès lors on est privé de ces moyens de comparaison qui sont les guides les plus certains pour l'explication des anciens monuments. On a également une idée très-imparfaite des principes qui servirent de

point de départ à Phidias dans la conception de cette grande chaîne de décorations mythologiques. Les centauromachies prouvent que les guerres fabuleuses des Athéniens fournissaient une partie des sujets; elles font croire que leurs différends avec les Amazones n'étaient pas oubliés, non plus qu'aucun des événements célèbres de la période fabuleuse de l'histoire athénienne. Nous pouvons au reste présumer que les grandes actions et les fictions relatives à Minerve, conjointement avec les exploits des héros qui se sont immortalisés sous son influence, y étaient comprises. Il est même probable que très-peu d'actions de celles qui nous sont transmises par les poëtes ont été laissées de côté dans la métopologie du Parthénon; rien de grand en effet ne s'était accompli sans le secours de Minerve.

Les métopes de la façade occidentale semblent avoir rapport aux actions de Minerve même et des principaux héros athéniens, traitées à peu près de la manière dont on les trouve souvent représentés dans les peintures sur terre cuite d'Athènes. En partant du sud, la première métope représente un héros debout sur le point de tuer son adversaire renversé, qui porte une peau de lion; la deuxième, une figure d'homme luttant avec un autre qui tient un arc : une panthère entre eux; la troisième, un héros portant un bouclier sur le point d'abattre un

adversaire au visage barbu; la quatrième, Minerve Gigantophontis : une autre figure derrière; la cinquième, une femme dans un bige, peut-être Minerve, en qualité d'inventeur des chars pour la guerre ou les courses; la sixième, un héros, peut-être Hercule, assommant une figure à barbe : des rochers derrière; la septième, Minerve domptant Pégase pour Bellérophon; la huitième, un héros couvert de son armure attaquant une figure barbue assise; la neuvième, Hercule portant le trépied volé et saisi par Apollon; la dixième, une femme dans un bige; la onzième, Thésée délivrant les Athéniens du Minotaure; la douzième, Minerve Gigantophontis; la treizième, un héros couvert de son armure et mettant à mort un adversaire tombé; la quatorzième, un bige sortant des flots : deux poissons sont près des roues. Les figures d'hommes des métopes en général sont ou nues ou avec une chlamyde déliée pendant sur les bras; les femmes portent le péplos entier et le chiton court (χιτὼν στάδιος).

Sur le côté septentrional, trois métopes à l'extrémité orientale restent en place, et neuf à l'occident. De celles-ci on ne distingue autre chose, sinon qu'elles représentaient généralement des figures féminines. Quelques-unes d'entre elles pouvaient probablement se rapporter au différend des Athéniens avec les Amazones; celles du côté opposé du temple avaient

principalement rapport aux autres combats fabuleux avec les Centaures. Il est remarquable, en ce qui touche cette conjecture, d'observer qu'il semblerait, d'après quelques données récemment acquises, que parmi les métopes de ce côté, renversées par l'explosion, il y en avait neuf qui représentaient des Centaures. Elles faisaient ainsi exception à la composition générale des métopes de ce côté. Neuf du côté opposé différaient également du sujet général. Des métopes qui existent au nord, la vingt-sixième et la trentième, en partant de l'est, sont fort endommagées. Les suivantes sont très-remarquables. La vingt-cinquième représente deux femmes devant un autel; la vingt-neuvième ressemble aux anciennes représentations de Bellérophon tenant Pégase à l'abreuvoir. La dernière à l'extrémité occidentale, qui est très-belle et bien conservée, représente une femme drapée tenant un grand voile des deux mains et restant debout devant une figure assise sur un rocher.

Du côté méridional, une seule métope, la dernière vers l'occident, est encore en place; les autres ont été transportées, quinze à Londres et une (la dixième à partir de l'extrémité occidentale) à Paris. Toutes les métopes de ce côté représentaient des combats de Centaures, à l'exception des neuf (de la treizième à la vingt et unième) de l'extrémité occi-

dentale. Les dessins de Carrey sont les seuls restes que nous ayons de ces métopes. Le n° 13 représentait une femme levant le bras droit et une figure d'homme drapée, mais dépouillée de la partie supérieure de ses vêtements, qu'elle tient des deux mains en forme de sac; — 14, un homme tenant des deux mains sa chlamyde; une femme, debout en arrière, regarde dans une boîte qui est dans sa main gauche, pendant que son bras droit en tient le couvercle; — 15, une figure drapée conduisant un bige; — 16, un combattant victorieux et son adversaire abattu; — 17, un homme nu, à l'exception d'une chlamyde pendue sur son bras gauche; une femme qui se retire tenant quelque chose dans les deux mains; — 18, deux figures de femmes dans un mouvement violent, apparemment une course précipitée; une plus petite figure d'un côté est debout dans une attitude fixe; — 19, deux figures féminines apparemment en conversation; elles sont drapées toutes les deux, comme d'usage, jusqu'aux pieds, mais l'une porte un voile; — 20, une femme déroulant un écriteau; une autre se retire ayant un rouleau fermé dans sa main droite; — 21, deux femmes : l'une d'elles, découverte vers le haut, couronne une petite statue sur une colonne qui est debout entre les deux [1].

[1] M. Bröndsted, pages 207-261, explique de la manière suivante ces métopes : 13, Cérès et Triptolème; 14, Épiméthée et Pandore;

Sur la façade occidentale, la septième et la huitième métope, à partir de l'extrémité méridionale, ainsi qu'il a été déjà dit, sont dégradées; mais il semblerait que les sujets de toutes les autres étaient alternativement un cavalier avec un piéton abattu et deux combattants à pied. Les nombres impairs (en partant du sud) contenaient ces derniers, et les nombres pairs les cavaliers. Cette symétrie et cette conformité du sujet rendent probable que toute la façade avait rapport aux exploits guerriers des Athéniens [1].

Sur chaque métope de la façade orientale on voit des trous quadrangulaires dans l'architrave, qui depuis leur formation ont été remplis par des morceaux de marbre. Ces trous avaient été taillés pour y fixer des boucliers, dont on reconnaît le contour sur le marbre. L'oxydation rouge généralement répandue sur l'édifice y est moins intense que sur les parties environnantes des plaques. Ces boucliers, dont le diamètre était à peu près le même que la largeur

15, Érechthée Ἡνίοχος (inventeur du char); 16, Érechthée vainqueur d'Eumolpe; 17, Érechthée donnant ses ordres à une canéphore; 18, Hersé, Agraule et Pandrose; 19, Thémis ou Télété instruisant Pandrose; 20, prêtresses de Cérès, avec les livres sacrés, se préparant pour une fête des Thesmophories; 21, la statue de Diane Brauronia ou Ilithyie, à sa droite une prêtresse, de l'autre côté une λεχωΐς (femme accouchée) consacrant ses ornements de tête et ses vêtements.

[1] Le long vêtement du piéton vaincu dans le n° 1 et son bouclier dans le n° 5 sont barbares et apparemment orientaux.

des triglyphes, formait un bel ornement de la frise. On voit sur la façade occidentale, mais seulement au-dessus de chaque colonne, des excavations pareilles, quoique plus étendues; il y en a moins au nord et au sud; elles étaient probablement destinées toutes à des décorations semblables. Pausanias fait connaître que le temple de Jupiter à Olympie était orné de boucliers dorés, et celui de Delphes de boucliers en or. Lorsque le tyran Lacharès s'enfuit d'Athènes devant Démétrius Poliorcète, il emporta avec lui, conjointement avec une partie de l'or de la statue de Minerve, les boucliers dorés de l'Acropolis.

3. *De la composition en bas-relief qui couronne le mur extérieur du σηκὸς ou cella du Parthénon.*

La frise qui couronnait l'extérieur de la cella et ses deux vestibules représentait la procession au Parthénon dans la grande fête quatriennale des grandes Panathénées. Quoique ce sujet ait été traité par Phidias d'une manière qui, sous bien des rapports, est idéale et poétique, on ne peut guère douter que, soit en général, soit sous le rapport des détails, cette composition ne représente exactement la procession comme elle avait lieu. La seule partie de l'ouvrage actuellement fixée sur le temple est celle du vestibule occidental. D'après les dessins de Carrey, pris avant l'explosion qui ruina l'édifice,



ajoutés aux moules de ce qui existe encore et aux originaux qui ont été sauvés des ruines et sont actuellement dans le Musée Britannique [1], on se forme (quoique les deux cinquièmes manquent encore) une idée assez correcte de l'ouvrage entier. La procession est représentée s'avançant en deux colonnes parallèles, de l'ouest à l'est, une le long du côté septentrional, l'autre le long du côté méridional du temple. Elle tourne de face à l'intérieur, après avoir dépassé les deux angles de la façade orientale, et se rencontre vers le centre de cette façade. De là, les figures de la frise méridionale sont représentées marchant à la droite du spectateur, et celles de la frise septentrionale à sa gauche; celles de la frise orientale qui partent de l'extrémité sud marchent à la droite du spectateur, et celles qui partent de l'extrémité nord marchent à sa gauche.

Près du centre du côté oriental sont douze divinités, reconnues comme telles à cause de leur haute stature et parce qu'elles sont assises sur des siéges [2]. Six de ces divinités font face au midi, vis-à-vis de la tête de la colonne méridionale de la procession; les six autres sont tournées vers le nord, et

[1] Le Musée Britannique possède deux cent quarante-neuf pieds en originaux et soixante-seize en moules.

[2] De même, dans la frise intérieure du pronaos du temple de Thésée, les dieux assis sont aussi hauts que les autres figures debout.

font face par conséquent à la colonne septentrionale. Les six premières sont séparées des six dernières par cinq figures debout qui occupent le centre de la frise orientale, et qui sont par conséquent les figures centrales de toute la composition. La figure du milieu est la prêtresse de Minerve, qui est dans l'action de prendre de dessus la tête d'une des arrhéphores le fardeau inconnu qu'elle a apporté du temple de Vénus aux Κῆποι (jardins [1]). Derrière elle est l'autre arrhéphore, avec un semblable fardeau sur la tête. La jeunesse des arrhéphores, dont l'âge ne dépassait jamais onze ans, est bien représentée par la petitesse de leur taille, comparée à celle de la prêtresse. Près de cette dernière se tient l'archonte Βασιλεὺς, ou roi des rites divins, tourné dans la direction opposée, et recevant le peplos des mains d'un enfant.

Il est difficile de constater l'intention de l'artiste athénien en ce qui concerne les douze figures assises.

[1] Pausanias désigne les *jardins* comme une division (χωρίον) de la ville. Après avoir parlé du *Péribolos*, qui renferme la grotte où les arrhéphores déposaient leur fardeau inconnu, il représente cette enceinte comme près du temple de Vénus-aux-Jardins et *dans la ville* (*Att.*, chap. XXVII). Il y a donc quelque raison de croire que, quoique ce quartier ait été réellement formé de jardins avant l'agrandissement des murs de la ville, de la même manière que celui des *Limnæ* peut avoir été précédemment un marais, une partie au moins de ces jardins doit avoir été comprise dans le mur d'enceinte construit sous Thémistocle.

Cette difficulté naît de deux circonstances qui se rencontrent non-seulement dans ces figures, mais encore dans toutes celles de la frise, aussi bien que des métopes et des frontons. Les symboles et attributs qui désignaient les diverses divinités parmi les Grecs et les Romains d'une époque plus récente paraissent, d'après les sculptures du Parthénon, n'avoir pas été très-usités dans le siècle de Périclès. Pour un peuple aussi instruit dans la religion que l'était celui d'Athènes, chaque divinité était suffisamment caractérisée par l'expression générale de son maintien, de sa forme et de son attitude. Pour nous, au contraire, qui ignorons bien des détails de la mythologie et des superstitions attiques, de pareilles indications ne sont pas toujours suffisantes. De plus, les têtes de bien des figures ont été mutilées à dessein par les Turcs, au point que presque tous les traits en sont méconnaissables. D'un autre côté, divers attributs et petits détails des figures étaient représentés par des ornements métalliques accompagnés de peintures. On aperçoit les traces de ces ornements dans de nombreux trous ronds qui sont visibles en beaucoup d'endroits des marbres, et dans les restes des scellements en bronze existants dans quelques-uns de ces trous. Ces accessoires métalliques furent naturellement les premiers objets exposés à souffrir des effets du temps et du pillage.

Comme sept des divinités de la frise sont mâles et cinq d'entre elles féminines, il est évident qu'elles ne représentaient pas ce qu'on appelle généralement les douze dieux, puisqu'il y en avait un nombre égal de l'un et de l'autre sexe. Des six divinités tournées vers le midi et placées à la gauche du spectateur, on ne peut hésiter à croire que la première était Jupiter, assis sur són siége, orné d'un sphinx et portant un sceptre; 2. Junon relevant son voile, regardant Jupiter, et ayant sa fille Hébé debout auprès d'elle; 3. Mars en repos : le bout de sa lance se voit à son talon; 4. Cérès tenant une torche; 5. on a, je crois, voulu représenter par cette figure Dionysos appuyant sa main gauche élevée sur son thyrse, en guise de sceptre, et assis entre Déméter et Hermès, avec lesquels il est en relations, comme une des divinités terrestres. On ne peut en effet douter que le n° 6 ne représentât Mercure portant à sa main le *pétase;* la position des doigts et un trou entre l'index et le pouce paraissent fortement démontrer que précédemment il y avait aussi un caducée en bronze dans la main de Mercure.

Des six divinités qui sont tournées vers le nord, ou à la droite du spectateur, deux seulement sont dans le Musée Britannique; l'une de celles-ci, l'homme, est appuyée sur un bâton noueux : c'est

ainsi qu'Esculape est généralement représenté. Il y avait quelque grand accessoire fixé sur le bras droit de la femme. Il est difficile de juger des quatre autres, puisque nous n'avons que les dessins de Carrey, avec un moule de la dernière apporté par le comte de Choiseul-Gouffier. Il m'est donc impossible de substituer une conjecture plus plausible à celle de Visconti, qui a supposé qu'elles représentaient Neptune, son fils Thésée, Agraule et Pandrose. L'enfant qui se tient auprès de la dernière est le jeune Érechthée.

Six magistrats sont debout en conversation devant les six divinités faisant face au midi. Quelques-uns s'appuient sur des bâtons qui probablement sont des emblèmes officiels. La procession s'ouvre par onze jeunes femmes. Les unes tiennent en main des instruments qui ressemblent à des trompettes, d'autres des vases appelés *hydriæ*. Ceci indique que ces figures représentaient des filles de Métœques [1]. L'objet en forme de trompette est peut-être un parasol plié (le σκιάδειον) que les filles des Métœques étaient aussi en devoir de porter dans cette procession. Les cinq dernières semblent, d'après les dessins de Carrey, avoir porté de grandes patères circulaires. Elles s'étendaient jusqu'à l'angle sud-est, à l'exception de la dernière figure, qui était un ma-

[1] Étrangers domiciliés.

gistrat [1] promenant ses regards sur la partie de la procession qui le suivait. Il est placé entre le bout de la procession des femmes et le bœuf expiatoire des sacrifices avec lequel commençait la frise méridionale. Quelques-unes de ces victimes s'avancent lentement, d'autres luttent contre les efforts des hommes à pied qui les accompagnent et qui sont vêtus de *pallia* en désordre [2]. Auprès d'eux étaient des femmes [3], ainsi qu'on l'observe sur les dessins de Carrey. Parmi elles, quatre femmes portaient des instruments carrés, peut-être les θιφροφόροι, ou porteuses de chaises-pliants, qui étaient filles de Métœques. Venait ensuite une procession de citoyens dont les plus âgés étaient peut-être les θαλλοφόροι (porteurs de branches). Rien n'indique au reste qu'il y ait eu des branches d'arbre dans leurs mains, conformément à l'étymologie de ce nom. Il y avait ensuite des quadriges, dont huit ont été dessinés par Carrey; les fragments de cinq sont dans la collection d'Elgin [4]. Les chars étaient suivis de cavaliers [5] qui s'étendaient, ainsi que cela paraît par

[1] Il forme une seule figure au bout du nº 90, sur le retour de la plaque de marbre, au côté méridional de laquelle commencent les victimes.

[2] Nos 85 à 90, collection d'Elgin.

[3] Le nº 83 de la collection d'Elgin est un fragment de cette partie de la procession.

[4] Nos 78 à 82.

[5] De cette partie de la procession il y a à peu près soixante-dix pieds dans la collection d'Elgin (nos 62 à 77 inclusivement).

les dessins de Carrey, jusqu'à l'angle sud-ouest, où le dernier cavalier est accompagné d'un piéton. A l'exception d'un petit nombre qui portent une cuirasse ajustée au corps, tous les cavaliers sont plus ou moins couverts d'une ample draperie; quelques-uns ont la tête couverte d'un masque étroit, mais la plupart l'ont nue. Il y en a qui portent des bottines; d'autres ont les jambes et les pieds nus. Dans les dessins de Carrey, quelques-uns sont représentés avec le chapeau à large bord et à forme basse, appelé le *pilos* d'Arcadie. Il n'y a cependant aucune de ces figures dans la collection d'Elgin.

Devant les six divinités tournées au nord, on voit six magistrats dans diverses poses. Quelques-uns sont appuyés, comme de l'autre côté, sur des bâtons. Un septième magistrat porte quelque chose dans les deux mains, peut-être le ἱερὸν κανοῦν (la corbeille sacrée), contenant les choses requises pour les sacrifices; il est sur le point de la remettre à deux canéphores qui sont devant lui et auxquelles il semble donner des instructions. Un huitième magistrat, tourné et occupé comme le septième, n'a rien d'apparent en main [1]. Les femmes marchent ensuite, les

[1] Neptune, Thésée, Agraule, Pandrose, Érechthée ne se voient plus que dans les dessins de Carrey. Les huit magistrats sont dans les nos 20, 21, 22 et 23 de la collection d'Elgin; le dernier de ces numéros est un moule d'un original qui se trouve dans le musée de Paris.

deux premières ensemble, les autres une à une; la cinquième a un vase en main ressemblant à une grande patère ornée [1]; la sixième et la septième tiennent entre elles un grand candélabre ou quelque instrument qui y ressemble. Il en vient ensuite deux séparément avec des vases, et deux autres avec des patères [2]. Après celles-ci, deux autres marchant séparément, et la dernière portant une patère, terminaient l'extrémité occidentale de la frise à l'angle nord-est [3]. Je suppose que c'était la procession des filles des citoyens nobles.

Le côté septentrional, de même que le côté méridional, commençait par des victimes [4], suivies des σκαφηφόροι (porteurs de plateaux creux) ou Métœques portant des plateaux remplis de formes de pains et autres offrandes [5]. Après ceux-ci venaient trois ἀσκοφόροι, ou hommes portant des outres de vin sur leurs épaules, quatre joueurs de flûte [6], quatre hommes portant de grandes *diotæ* (vases à deux anses), dont le dernier se baisse pour soulever le vase [7]; en-

1 D'après les dessins de Carrey.

2 D'après les dessins de Stuart et de Carrey.

3 N° 24 de la collection d'Elgin.

4 Dessins de Carrey.

5 Un de ceux-ci et une partie d'un second sont dans le n° 25 de la collection d'Elgin.

6 D'après Carrey.

7 Cette portion de la frise récemment retrouvée est déposée, ainsi que d'autres fragments, dans l'Opisthodomos du Parthénon, à gauche en entrant par la porte occidentale. Voici ce que repré-

suite quatre joueurs de flûte, après lesquels était un groupe d'hommes à pied : c'était peut-être un *choros* qui, parmi d'autres poésies, chantait celles d'Homère [1]. Puis des quadriges semblables à ceux du côté du midi [2]. De là à l'extrémité septentrionale est une procession d'éphèbes à cheval [3]. Ils ont cette même variété admirable d'action, de costume et de draperie que présentent les cavaliers de la frise mé-

sentent les bas-reliefs et fragments conservés dans le musée de l'Acropolis :

Deux blocs (les cinquième et sixième du côté septentrional) représentent des victimes avec les hommes qui les conduisent.

Un bloc (le dixième du même côté) représente trois porteurs de *diotæ*, et sur le derrière un quatrième qui se baisse pour en soulever une.

Un bloc (le onzième du même côté) quatre joueurs de flûte.

Un bloc (le douzième du même côté) des hommes à pied.

Sept blocs, dont trois conservés en entier (du treizième au dix-neuvième du même côté), représentent des quadriges.

Deux blocs (probablement les vingt-neuvième et trentième du même côté) des éphèbes à cheval.

Deux blocs du côté méridional représentent des cavaliers.

Deux fragments du côté méridional représentent des cavaliers.

Deux fragments du côté méridional représentent des quadriges.

Un bloc du côté de l'orient, le premier vers le nord après celui du milieu, représente (d'après Visconti, suivi par le colonel Leake) Neptune assis, Thésée, Agraule et une partie de Pandrose.

Un bloc du même côté, le dernier vers l'angle sud-est, représente des Métœques avec des patères.

Un fragment d'un buste colossal est supposé représenter Neptune.

[1] Dessins de Carrey. Les hommes semblent de différents âges.

[2] Nos 26 à 31 de la collection d'Elgin.

[3] Nos 32 à 45 de la collection d'Elgin.

ridionale. Parmi les dernières figures, il y a deux cavaliers encore à terre, dont l'un est suivi d'un jeune garçon à pied, qui est la dernière figure à l'angle nord-ouest. La procession des cavaliers à l'extrémité occidentale du côté méridional se terminait de même par un homme à pied.

Dans la frise occidentale, les figures font face au nord ou à la gauche du spectateur, de telle sorte que cette partie doit être considérée comme une continuation de la colonne septentrionale de la procession. De même que l'extrémité attenante du côté septentrional, elle est en partie formée de cavaliers encore à terre et semble destinée à représenter les dernières de la procession, où les individus ne se sont pas encore mis en ordre. Quelques-uns sont représentés dans l'action d'attacher leurs bottines, d'autres arrangent leurs brides, d'autres sont sur le point de monter à cheval.

Il y en a qui se débattent avec leurs chevaux qui cherchent à s'échapper. Un magistrat, à l'angle nord-ouest, semble présider à cette partie de la procession qui se termine à l'angle sud-ouest par un homme relevant sa chlamyde. La frise occidentale diffère des trois autres frises en ce qu'elle a, en général, les figures plus détachées les unes des autres.

DE QUELQUES AUTRES QUESTIONS RELATIVES AU PARTHÉNON.

Il y a quelques questions relatives au Parthénon qui ne sont pas sans intérêt pour l'histoire athénienne, de même que pour les arts, et sur lesquelles les opinions sont encore plus ou moins divisées.

1° Y avait-il un Parthénon plus ancien?

On peut seulement alléguer contre cette supposition le silence de toute l'antiquité et les mots ou plutôt un mot d'Hérodote, qui dit que, lorsque les Perses entrèrent pour la première fois dans l'Acropolis, ils y mirent le feu après avoir pillé le temple (τὸ ἱερὸν), comme s'il n'y en avait eu qu'un seul. Il y a cependant de bonnes raisons pour croire qu'il y avait alors un second temple de Minerve.

Au Parthénon, la déesse était adorée comme Ἀθηνᾶ παρθένος ou Νίκη, déesse invincible de la guerre, et comme Ἀθηνᾶ Ἱππεία, qui dompta le cheval et l'attela au char, un des principaux accessoires de l'ancienne guerre. En sa qualité de Minerve-Polias, elle avait remporté la victoire sur Neptune dans le différend pour l'ἀρχηγεσία (le commandement) de l'Attique. Elle enseigna la plantation de l'olivier, l'agriculture et les autres arts de la paix. Elle fut enfin la personnifica-

tion de la divine sagesse et la protectrice de la ville.

Ces deux caractères distinctifs font tout d'abord présumer qu'il y avait même dans les temps les plus anciens deux temples de Minerve. Il n'est même pas probable qu'à l'époque où Corinthe, Sparte, Argos, Ægine, Syracuse et plusieurs autres villes avaient de grands temples de Minerve, Athènes se fût contentée de celui de Polias, qui n'était qu'une partie d'un édifice consacré à d'autres divinités.

J'ai déjà fait allusion à quelques morceaux de colonnes de très-ancienne date qui sont encastrés dans le mur septentrional de l'Acropolis. Ces colonnes furent probablement placées là à l'époque des réparations qui suivirent la guerre persique. Leur cannelure est de onze pouces un tiers.

Elles appartenaient, à ce qu'il paraît, à un édifice ruiné de grande dimension, sur le sommet de la montagne; car il est difficile de croire qu'elles aient été montées d'en bas pour un tel objet. Il est probable que ce furent les colonnes du plus ancien Parthénon, construit peut-être dans le septième siècle (on ne peut assigner leur travail à une autre époque), où la montagne de Cécrops avait depuis longtemps cessé d'être une ville, ce qu'elle était lorsque l'Érechthéïon fut fondé. Il y avait alors sur le point le plus élevé de la citadelle et de l'enceinte sacrée un espace approprié à un grand temple. Les

colonnes encastrées dans le mur septentrional sont en partie cannelées et ne diffèrent pas beaucoup, quant au diamètre, de celles du Parthénon actuel. Un grammairien [1] prétend que l'ἑκατόμπεδος Παρθενὼν (le Parthénon de cent pieds) était de cinquante pieds plus grand que le temple qui fut brûlé par les Perses. Il en résulterait que l'une des dimensions du temple brûlé était de cinquante pieds. Cette remarque ne saurait s'appliquer à l'Érechthéïon, qui, comme on sait, fut brûlé, puisque aucune de ses dimensions n'est de cinquante pieds. On ne peut presque pas l'appliquer à la *longueur* de l'ancien Parthénon, parce que cela rendrait le temple trop petit. Ce que dit Hésychios ne peut être vrai que sous le rapport de la *largeur* d'un plus ancien Parthénon. On reconnaîtra en effet qu'un hexastyle avec treize colonnes sur les côtés, d'un diamètre semblable à celui des colonnes du Parthénon actuel, avec un entre-colonnement de la même proportion, serait presque de cinquante pieds plus court sur les côtés que le temple. On ne peut presque pas douter que l'ancien Parthénon, si un tel édifice a existé, n'ait été hexastyle. Le nouveau Parthénon est le seul exemple connu d'un temple dorique octastyle, à l'exception de celui de Sélinonte, qui était encore d'une époque plus récente.

[1] Hesych., *s. v.* Ἑκατόμπεδος.

Une excavation faite en 1836 au sud du Parthénon, à une profondeur de plus de vingt pieds de la surface, fit découvrir des blocs carrés d'un édifice antérieur qui s'élevait sur le même emplacement. On y découvrit également une tête de cheval d'un style intermédiaire entre ceux d'Égine et du Parthénon, des fragments de colonnes, triglyphes, chapiteaux, reliefs, et de nombreux restes d'ouvrages en bronze, poterie et marbre. On reconnut que le mur cimonien était de dix-huit à vingt-huit pieds d'épaisseur.

2° *Des divisions du* Σηκὸς (*de la Cella*).

Dans quelques actes officiels relatifs aux trésors de ce temple, gravés sur des marbres qui ont été trouvés parmi ses ruines, il est fait mention de trois divisions, outre l'Opisthodomos, nommément le Προνήϊον, l'Ἑκατόμπεδον et le Παρθενών.

Si on compare quelques-uns des auteurs anciens qui en parlent, il ne peut y avoir de doute que la section occidentale de la cella ne fût l'Opisthodomos, ou le célèbre trésor des Athéniens. Là était déposé le produit du revenu public en monnaie, en lingots ou valeurs; là étaient enregistrées les obligations de ceux qui étaient débiteurs du trésor athénien; là aussi probablement on tenait des registres, gravés sur marbre, des objets mis en dépôt. Ils

étaient semblables à ceux qu'on a découverts et qui étaient relatifs aux offrandes faites à la déesse elle-même; celle-ci avait un trésor personnel distinct de son trésor public dans l'Opisthodomos [1]. En rapprochant ce fait de l'importance de l'Opisthodomos et de ce que dit le Scholiaste, qui le représente comme un διπλοῦς τοῖχος ἔχων θύραν (double mur ayant une porte), on est porté à croire qu'il n'y avait pas de communication directe entre les deux grandes divisions de la cella du Parthénon.

Les deux subdivisions de la partie antérieure de la cella paraissent avoir été les suivantes :

1° Une rampe, le long du stylobate des colonnes du vestibule de la porte orientale, la séparait du porche du pronaos et formait le Προνήϊον, appelé quelquefois Πρόδομος, par opposition à l'Ὀπισθόδομος.

2° Une barrière semblable dans la section orientale (ou la plus grande) de la cella, la divisait en Ἑκατόμπεδον et Παρθενών. Ces dénominations, quoique chacune d'elles fût applicable à la section orientale de la cella (la première, parce qu'elle était d'environ cent pieds de long; la seconde, attendu que c'était l'appartement de la déesse), paraissent avoir été spécialement employées pour désigner deux parties de la section. Le Parthénon était celle où s'éle-

[1] Voir Bœckh, *Économie politique des Athéniens*, t. Ier, p. 215, et *Corp. inscr. græc.*, t. Ier, p. 176 et suiv.

vait la statue, et l'Hécatompédon, le restant ou la partie orientale de la section.

Le mot Παρθενὼν paraît avoir eu une triple signification, à savoir : tout le temple, la section orientale de la cella et la partie occidentale de la section orientale de la cella. Il serait difficile d'expliquer autrement quelques-unes des inscriptions qui ont été trouvées sur les lieux. Comme on ne dit point que le Posticon fût une division séparée, quoiqu'il y ait des restes qui prouvent qu'il était séparé du vestibule par une grille, il faut supposer que ce n'était qu'un porche du trésor et qu'il lui servait de complément. Le Prodomos et l'Hécatompédon étaient ornés de peintures; mais on n'a pas de données sur ce qui les concerne, à cause de la perte des ouvrages de Polémon et d'Héliodore. On sait seulement que le Prodomos était peint en partie par Protogène de Caunus [1], et que dans l'Hécatompédon il

[1] Quelques personnes prétendent qu'il (Protogène) fut peintre de navires jusqu'à l'âge de cinquante ans, et elles citent pour preuve que, lorsqu'il décora à Athènes, dans l'endroit le plus fréquenté, le Propylée du temple de Minerve, ayant à représenter la célèbre *Paralos* et l'*Ammonias*, que quelques-uns appellent *Nausicaa*, il peignit en petit, parmi les accessoires, des navires de transport, pour faire voir de quel point il était parti pour arriver à l'apogée de son talent (Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 10; XXXVI, 20). L'Ammonias était l'une des cinq trirèmes sacrées à laquelle on avait donné ce nom parce qu'elle servait au transport des offrandes à Jupiter Ammon. La dédicace de cette trirème eut lieu postérieurement à l'époque d'Alexandre; il en avait été de même pour l'Antigonis

y avait des portraits de Thémistocle et d'Héliodore. Dans le Pronaos et le Posticon, il y avait un espace suffisant pour des monuments dédicatoires, tels que statues. Il existait probablement beaucoup de ces dernières du temps des Romains.

3° *Y avait-il quelque partie de la toiture du Parthénon entre la statue et la porte orientale avec une ouverture ou hypæthron?*

Stuart a conclu pour l'affirmative et a été généralement suivi. M. Wilkins a préféré l'opinion que tous les temples, excepté les décastyles, étaient entièrement fermés et ne recevaient de lumière que par la porte. Il semble, en effet, que c'était dans ce but que les portes des temples anciens étaient en général construites sur de grandes dimensions. Il est difficile de comprendre pourquoi les Grecs, sans la plus grande nécessité, auraient voulu nuire à l'apparence extérieure de leurs temples. Il est en effet incontestable qu'une ouverture au sommet aurait eu cette conséquence. Il y a, d'un autre côté, de fortes raisons de croire que le Parthénon et quelques autres temples d'égale dimension étaient construits de cette sorte.

et la Ptolémaïs. Anciennement il n'y avait que deux trirèmes, la Salaminienne ou Délienne, et la Paralos (Demosth., *c. Meid.*, p. 560, Reiske. Etym. M. s. v. Πάραλος). Un autre sujet des peintures du prodomos du Parthénon, d'après Philostrate (dans la *Vie d'Apollonius de Tyane*, II, 10), était le rocher Aornos et le ῥῆγμα, ou fissure, qu'on disait attirer les oiseaux qui volaient au-dessus.

En supposant qu'un hypæthron ait existé au Parthénon, il n'y a qu'un endroit où l'on pourrait le placer. Dans le temple d'Olympie, qui, étant de la même époque, peut avoir ressemblé au Parthénon par ses dispositions intérieures et par sa construction générale, et qui contenait une statue chrysséléphantine faite par le même grand artiste, cette statue était à couvert. Il est certes difficile de concevoir que des ouvrages aussi parfaits que ceux de Phidias aient été laissés découverts, ou qu'une toile horizontale ait été leur unique abri. L'hypæthron ne peut par conséquent avoir existé que vers le milieu de l'espace entre la statue et la porte. Un examen attentif du pavé du Parthénon a fait découvrir en cet endroit une partie plus enfoncée. Elle était probablement destinée à servir de *compluvium*, où l'eau de pluie entrant par l'hypæthron était recueillie pour un objet dont parle Pausanias dans la description qu'il fait de la partie correspondante du pavé du temple d'Olympie. Il s'y trouvait, à ce qu'il dit, un réceptacle pour de l'huile qui était construit en marbre noir et bordé de marbre de Paros.

A Olympie, l'huile était nécessaire pour la conservation de l'ivoire, à cause de l'état marécageux de l'Altis. Dans l'Acropolis d'Athènes, par une raison contraire, l'eau et son évaporation humide avaient été jugées utiles. La partie enfoncée dans le pavé du

Parthénon paraît ainsi avoir été destinée à la réception de l'eau.

C'est de la même manière que l'emplacement de la grande statue fut retrouvé par M. Cockerell (Bröndsted, *Voyages et recherches dans la Grèce*, t. II, p. 290). Il observa qu'un carré régulier comprenant une vingtaine de dalles du pavé était couvert d'une pierre différente de celles du pavé et marquait les dimensions exactes de la base de la statue.

... Quelques découvertes intéressantes faites récemment sur la construction du Parthénon sont de nature à donner la plus haute idée de la science architectonique des Athéniens. Le gonflement des colonnes, si remarquable dans le vrai dorique de Corinthe et les colonies doriques de l'Italie et de la Sicile, mais si réduit dans le dorique athénien qu'on doutait généralement de son existence, a été actuellement constaté. On a reconnu le fait remarquable que le pavé sur lequel s'élèvent les colonnes n'est pas uni, mais déprimé aux quatre coins, de manière à former un arc tant dans la longueur que dans la largeur. On trouve que les colonnes du péristyle ne sont pas perpendiculaires, mais inclinent à l'intérieur, à tel point que le profil extérieur de la colonne est d'un pouce et demi plus long que l'intérieur.

Il faut croire que cette inclinaison a été donnée

afin d'obtenir un soutien plus efficace au poids de la toiture et une meilleure garantie pour tout l'édifice contre les tremblements de terre.

Cette intention cependant pouvait à peine se rattacher à la courbe de la plate-forme, puisque, si l'objet qu'on se proposait avait été de placer les axes des colonnes inclinées perpendiculaires à la plate-forme, la courbe aurait dû être dans la direction opposée ou concave. La courbe du pavé avait par conséquent un autre objet : ce devait être probablement le même que celui qu'on se proposait par le gonflement des colonnes, gonflement qui ne les renforçait pas et qui devait, selon toutes les probabilités, se rattacher uniquement à leur apparence extérieure.

M. John Pennethorne, qui, pendant son séjour à Athènes, a étudié avec une attention toute particulière les principes scientifiques d'après lesquels les Athéniens procédaient, m'a fait savoir que la marche supérieure de la façade occidentale du Parthénon forme une simple courbe (*curve*) de trois pouces au centre. Plus haut, sur la façade, la courbe change de caractère. Dans l'architrave, elle devient une courbe à double courbure (*curve of*). Il en est de même dans la corniche, avec une augmentation de courbure [1].

[1] Après M. Pennethorne, dont il est ici-question, M. Penrose, autre architecte anglais, a publié en 1857 un volume sur les *Prin-*

ÉRECHTHÉION.

Quoique Pausanias ne parle des Propylées qu'avec une extrême brièveté, son récit a du moins l'avantage de n'induire le lecteur en erreur sur aucun détail essentiel. Mais en décrivant longuement l'Érechthéïon, son défaut de méthode et de clarté est tel que ce n'est qu'après avoir comparé son témoignage avec celui de quelques autres auteurs et avec les ruines existantes que sa description de l'édifice devient intelligible.

Après avoir remarqué que l'Érechthéïon était un édifice double (διπλοῦν οἴκημα) où se trouvait un puits d'eau de mer, Pausanias passe à la description du temple de Minerve-Polias et de son contenu. Il ajoute ensuite quelques observations sur l'olivier sacré, et quoiqu'il n'affirme pas que l'arbre fût dans le temple de Polias, le lecteur reçoit inévitablement cette impression.

cipes de l'architecture athénienne. Une des plus surprenantes beautés du Parthénon, celle de la *courbe* et de l'*inclinaison* donnée à toutes les grandes lignes, qu'on se figurait parfaitement droites, y est minutieusement analysée et chiffrée. M. E. Burnouf, ancien membre de l'école française d'Athènes, dont il est actuellement (1868) le directeur, a exposé d'une manière charmante (*Revue des Deux-Mondes*, 1847, p. 841) la notion des courbes : « L'art grec courba » les degrés et le pavé des temples, les architraves, les frises, la » base même des frontons, comme la nature a courbé la mer, les » horizons et le dos arrondi des montagnes. »

Pour ce qui concerne le temple de Pandrose, il fait seulement observer qu'il était contigu (συνεχὴς) à celui de Polias.

Ainsi Hérodote et quelques auteurs ayant fait mention d'un temple d'Érechthée, Stuart et d'autres encore en ont naturellement conclu qu'il y avait trois temples, tous compris dans cette construction irrégulière mais vraiment belle qui s'élève au nord du Parthénon, près du mur septentrional de l'Acropolis.

Il y a cependant quelques passages de l'histoire ancienne qui, lorsqu'ils sont rapprochés du texte de Pausanias et des ruines existantes, servent suffisamment à expliquer la destination primitive de l'édifice, à démontrer enfin qu'il se composait non de trois mais de deux temples.

D'après Hérodote, le temple d'Érechthée contenait le puits et l'olivier, et deux autres auteurs disent que l'olivier était dans le temple de Pandrose. En comparant ces témoignages avec celui de Pausanias, on peut conclure que tout le bâtiment qui, d'après les traditions athéniennes, fut fondé par Érechthée et devint le lieu de sa sépulture fut appelé l'*Érechthéïon*. Le *Pandroséïon* était l'une de ses divisions et le temple de Minerve-*Polias* l'autre. Il ne paraît pas qu'Érechthée eût pour lui une section ou sanctuaire à part, mais seulement un autel qui lui était commun avec Neptune, avec lequel il

était souvent identifié dans la mythologie athénienne. Il s'est élevé beaucoup d'équivoque sur cette question, parce que toute la construction a été souvent appelée *temple de Minerve-Polias*, en même temps qu'*Érechthéïon*. Ceci est facile à concevoir, si l'on songe que le temple de Minerve-Polias était la section la plus importante de l'édifice, et que la statue de la déesse qu'on y adorait était la plus ancienne et la plus vénérée de l'Attique. Cette statue représentait spécialement la déesse en sa qualité de protectrice de la citadelle. Pourtant, dans une inscription relative à l'édifice et datant de sa reconstruction, on ne le désigne par aucun des noms susmentionnés, mais seulement comme le temple qui contenait l'ancienne statue [1].

L'espace de soixante-deux pieds de long, de l'orient à l'occident, et de trente-trois pieds de large, que mesurait l'intérieur de l'édifice principal, était divisé en trois sections par deux murailles transversales. La section orientale et celle du milieu avaient cha-

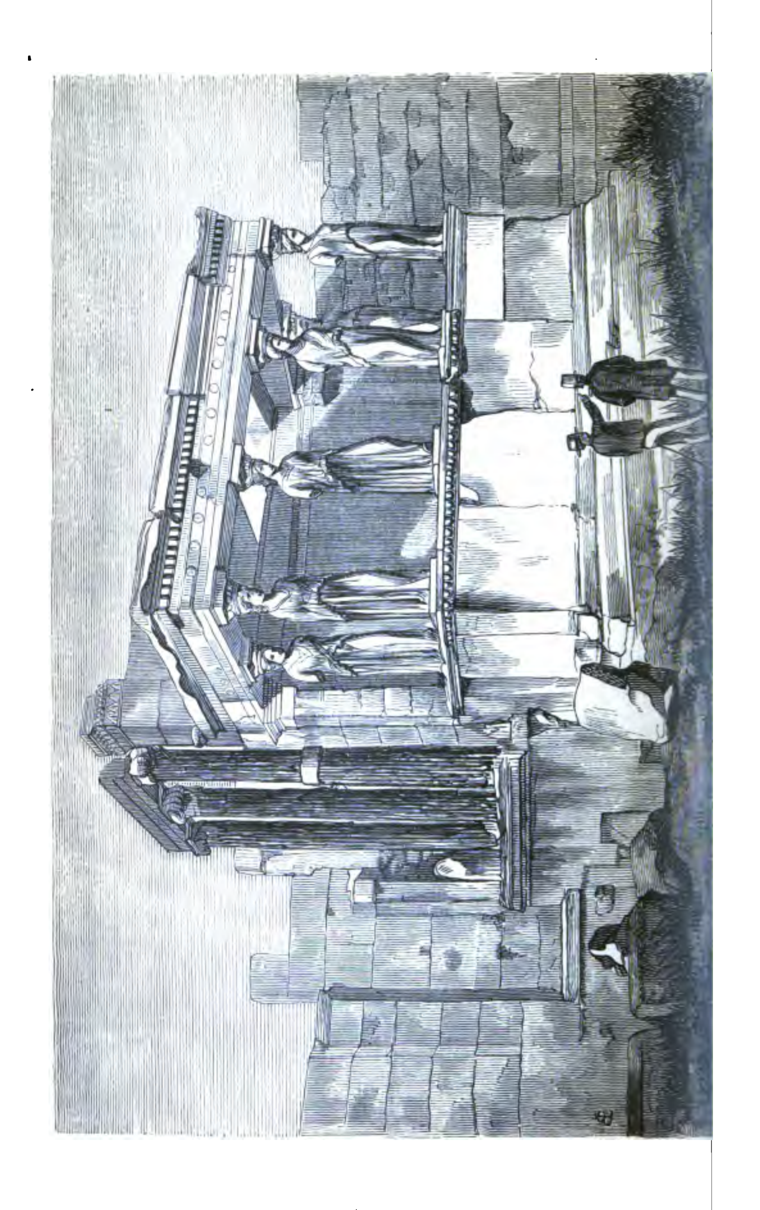
[1] Cette inscription très-curieuse est le *memorandum* du rapport public d'une commission nommée par le peuple athénien pour rendre compte des parties inachevées de l'édifice. Elle se composait de deux inspecteurs, d'un architecte appelé Philoclès et d'un secrétaire. Le rapport porte la date de l'archontat de Dioclès, qui exerçait cette charge dans la quatrième année de la neuvième olympiade (409-408 av. J. C.). La littérature grecque est redevable de ce document au docteur Chandler et à ses commettants (la Société des Dilettanti), qui firent présent du marbre au Musée Britannique. (Voir *Corp. inscr. græc.*, n° 160.)

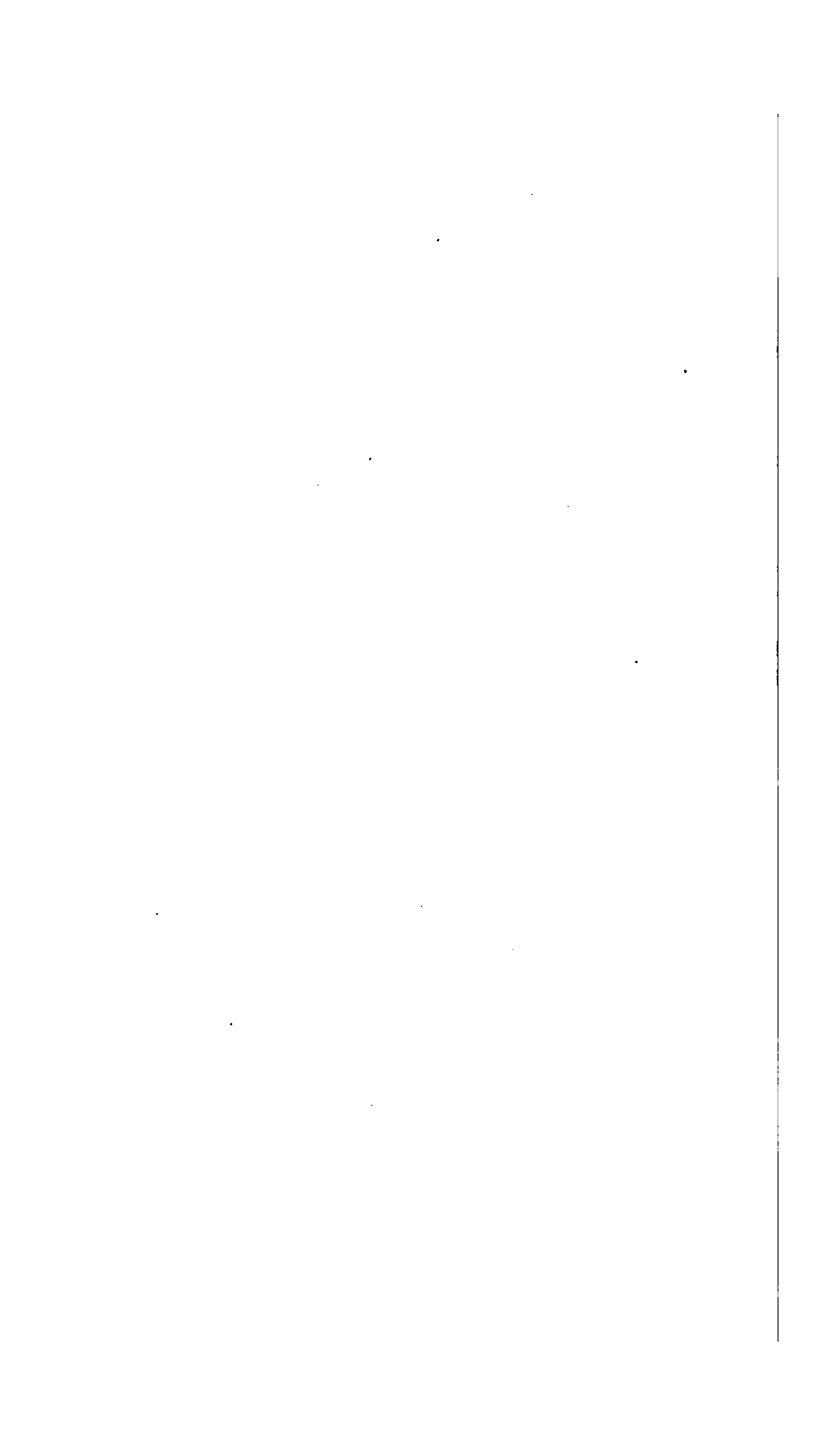
cune environ vingt-quatre pieds [1] de l'est à l'ouest, et la section occidentale neuf pieds.

L'inscription susmentionnée parle de trois Προστάσεις, qui étaient évidemment les trois saillies à l'ouest, au nord et au sud, sur les murs principaux, et qu'on peut désigner comme les Προστάσεις ou *portiques* de l'orient, du septentrion et du midi. Les deux premiers se composent de six colonnes ioniques groupées différemment. Celles de la saillie orientale forment une seule ligne devant le mur de la cella, avec les extrémités ornées d'antes en face des dernières colonnes. La *prostasis* septentrionale, au contraire, a quatre colonnes de face et une de chaque côté de la porte, au-devant de laquelle le portique est construit. Ses colonnes sont du même ordre que celles de la prostasis orientale, mais elles ont six pouces de plus de diamètre. Elles sont proportionnellement plus hautes que les premières, dont le diamètre est de deux pieds trois pouces huit dixièmes à la base du fût. La toiture de la prostasis méridionale était portée par six *caryatides* ou colonnes dont les fûts représentaient des femmes revêtues de longues draperies [2]. De ces dernières, il n'en reste plus que quatre en

[1] Pieds anglais qui égalent 0m3048.

[2] M. Wilkins suppose que c'étaient des hydriaphoræ et que chacune tenait une cruche en main. La considération que les filles des Métœques portaient des cruches d'eau et des parasols dans les processions sacrées vient en quelque sorte à l'appui de cette supposi-





place [1]. Elles s'élèvent sur un podium et un soubassement d'environ huit pieds au-dessus du niveau extérieur, et d'environ quinze pieds au-dessus du pavé de l'édifice. Dans l'inscription à laquelle il a été déjà fait allusion, ces statues sont désignées par les mots αἱ κόραι (les jeunes filles).

Les portiques de l'orient et du nord étaient évidemment les vestibules de deux temples qui formaient le *double édifice*, ainsi que le confirment suffisamment les dimensions, la magnificence et les riches ornements des deux portes au-devant desquelles ils s'élèvent [2]. Ces portes se ressemblent beaucoup entre elles; mais celle du nord est de trois

tion. Il était d'ailleurs tout à fait conforme à l'orgueil des citoyens d'Athènes de représenter des femmes métœques sous la forme de caryatides portant une toiture.

[1] Le torse d'une cinquième caryatide a été retrouvé dans ces derniers temps. La tête et le bas du corps ont été refaits d'après le modèle d'un artiste suisse venu de Rome. Cette restauration fait un pénible contraste avec le fini du travail primitif. Cette même caryatide a été élevée (en 1846) sur le côté oriental du portique, où était son ancienne place, aux frais de M. Piscatory, ancien ministre de France en Grèce. Après avoir fait mettre également en place un moulage en plâtre de la caryatide qui se trouve au Musée Britannique, il a fait restaurer les parties endommagées de ce gracieux portique. M. Piscatory s'est acquis par cette restauration, exécutée avec une grande intelligence, des droits à la reconnaissance des hommes de l'art.

[2] La porte orientale n'existe plus actuellement. A la suite d'une excavation faite en 1844, la porte et le portique du nord ont été débarrassés de la voûte qui les encombrait. Dans une lettre à M. de Saulcy (*Revue archéologique*, sixième livraison, 1845), M. le

pieds plus large que celle de l'orient. Cette différence est à peu près la même que celle qui existe au sommet des colonnes des deux portiques.

La troisième saillie, celle du sud, quoique indiquée, ainsi que les autres, comme un portique, en différait entièrement. Il est vrai que les caryatides étaient disposées comme les colonnes du portique du nord, quatre de front et une de chaque côté devant une ante. L'entre-colonnement entre les statues donnait également de l'air; mais la toiture était

professeur A. R. Rhangabé donne les détails suivants sur ce beau portique : « Le portique en question (p. 321) avait été converti en » poudrière par une voûte moderne qui le masquait jusqu'aux deux » tiers de sa hauteur. Je la crois contemporaine de la conquête par » les Turcs. Avant de démolir la voûte, il était nécessaire de des- » cendre les architraves qui pesaient sur elle. L'opération était dé- » licate ; l'espace ne permettait pas d'y travailler librement. Cependant » on réussit à force de soins, et le beau portique hexastyle fut rendu » tout entier à l'étude et à l'admiration des artistes. Le résultat le » plus important acquis par la démolition de la voûte est d'avoir mis » à découvert la grande et magnifique porte du temple. Des rosaces » qui ornent cette porte offrent une particularité digne d'être obser- » vée : l'*œil* ou le centre de celles du linteau (sept en nombre) est » sculpté sur le marbre en forme d'un bouton en relief. Dans les » rosaces des montants (dix de chaque côté), ce centre est formé au » contraire par un trou d'à peu près trois pouces de profondeur et » du diamètre d'un pouce. Dans quelques-uns de ces trous, on trouva » des cylindres de bois perforés au milieu, qui servaient sans aucun » doute à fixer des boutons de bronze doré, pour représenter les » boutons sculptés du linteau, qui par conséquent devaient être dorés » aussi. Cette porte, avec ses riches décorations de sculpture, ses » boutons dorés, deux très-belles consoles aux côtés de son linteau » (une seule existe) et le péristyle qui l'entoure, est en tout digne » du temple auquel elle donnait accès. »

plate, et lorsqu'on la regardait du midi, elle arrivait à peine au milieu de la hauteur du faîte du temple. On entrait dans cette saillie par une petite porte dans le mur méridional de l'édifice (le τοῖχος πρὸς νότον de l'inscription). Par sa construction générale, ce n'était pas autant un portique qu'une dépendance ou chapelle du temple occidental. Tant en elle-même que comme partie d'un autre édifice, cette saillie était une anomalie dans l'architecture grecque. Elle avait évidemment un but particulier, celui, à ce qu'il paraît, de renfermer quelque objet sacré immuable, auquel on aboutissait par le temple occidental.

Cette destination ne pouvait être autre que d'abriter l'olivier sacré, qui recevait suffisamment de jour et d'air par les intervalles entre les *Coræ*. D'un autre côté, leur podium garantissait son tronc. La même division était probablement le *Cécropion*, qui, selon la tradition, avait été le lieu de sépulture de Cécrops.

On peut être sûr que des deux temples l'oriental était celui de Minerve-Polias. Cette direction était habituellement usitée pour les temples des principales divinités, ainsi que de nombreux exemples le prouvent encore. De l'autre côté, la situation de la porte et du portique septentrional près du bord du précipice, au-dessus de l'*Agraulion*, s'accorde avec le mythe d'après lequel Hersé et Agraulos se préci-

pitèrent du haut des rochers, pendant que Pandrose resta fidèle à son dépôt. Elle reçut par conséquent les honneurs divins sur le sommet de l'Acropolis, sous le même toit que la déesse.

Hérodote rapporte que Xerxès, se repentant d'avoir mis le feu au temple d'Érechthée, ordonna trois jours après que les exilés athéniens qui étaient dans son camp monteraient à l'Acropolis, et y feraient leurs sacrifices dans ce temple. On dit alors qu'ils trouvèrent que l'olivier sacré, qui avait été brûlé avec le temple, avait poussé un nouveau bourgeon d'une coudée de long. Il semble donc que le temple ne fut pas entièrement détruit; du moins les fondements de l'ancien Érechthéïon avaient échappé à la fureur des barbares. Comme ni le puits salé ni l'olivier ne pouvaient avoir été déplacés, le nouvel Érechthéïon fut bâti sur l'ancien site. Sa forme fut semblable à celle de l'ancien édifice, mais avec les améliorations décoratives qu'on pouvait imaginer dans ce brillant intervalle qui s'écoula entre la guerre persique et celle du Péloponnèse. Le goût et l'invention étaient alors à leur apogée parmi les Athéniens. Ils s'empressaient de restaurer les temples détruits par les Perses, à l'exception de quelques-uns laissés en ruine en souvenir d'éternelle inimitié. C'est à cette époque assurément que l'on doit attribuer le plan de l'Érechthéïon actuel. Il peut n'avoir été ter-

miné que longtemps après, car aucune des antiquités existantes d'Athènes ne donne des preuves plus convaincantes du génie et des ressources des architectes, ainsi que de leur talent à convertir les difficultés en beautés. En faisant choix de l'ordre ionique, ils imitèrent probablement l'ancien édifice.

L'ordre ionique était en effet plus national pour les Athéniens que le dorique. Ils semblent même avoir eu l'ambition de surpasser leurs frères d'Asie dans leur propre ordre d'architecture, en y ajoutant des ornements nouveaux et mieux travaillés. Ces ornements étaient, au reste, de la dernière élégance; la perfection de leurs contours étonne encore de notre temps.

Il est facile de concevoir qu'après la construction par le peuple souverain d'un nouveau temple de Minerve de la plus grande dimension et de la dernière splendeur, la tâche de renouveler l'ancien temple de Polias d'une manière analogue à sa haute sainteté et en proportion de la libéralité des dépenses consacrées à d'autres édifices peut avoir été différée jusqu'à l'achèvement du Parthénon.

L'attention et les ressources publiques étaient alors absorbées par une autre entreprise également intéressante pour Périclès et les Athéniens. Selon toutes les probabilités, ce ne fut qu'après l'achèvement des *Propylées,* dans l'année qui précéda celle

de la guerre du Péloponnèse, que l'Érechthéïon fut commencé. Les préparatifs de la guerre, suivis par la guerre elle-même, durent naturellement apporter des entraves aux travaux de l'Érechthéïon. Sa construction fut même entièrement suspendue; aussi n'est-il pas surprenant que le temple soit resté jusqu'à la vingt-troisième année de cette guerre (409-408 av. J.-C.) dans le même état dont parle l'inscription susmentionnée, c'est-à-dire encore incomplet, quoique ne demandant pas beaucoup pour être terminé. C'est ce que donnerait à croire Hérodote, qui a écrit dans les premières années de la guerre, et qui parle du temple comme contenant l'olivier et le puits d'eau de mer, sans rien dire de son état inachevé. Lorsque les travaux furent suspendus, le premier soin de l'architecte doit avoir été de couvrir le temple de Polias, puisqu'il contenait le βρέτας ou ξόανον (sainte statue en bois de la déesse), et quelque autre monument estimé qui aurait pu souffrir de rester à l'air. On voit également, d'après l'inscription, què ce qui manquait à cette section de l'édifice se bornait à la cannelure des colonnes et à quelques décorations extérieures des murs.

Le *Pandroséïon*, d'un autre côté, exigeait encore beaucoup de travaux dans les parties supérieures, dont l'exécution pouvait d'autant plus être différée que dans ce temple deux des objets sacrés ne crai-

gnaient pas l'air, et même l'un d'eux en avait besoin.

On peut supposer que le rapport des commissaires nommés dans la vingt-deuxième année de la guerre pour examiner l'état du temple doit avoir été suivi d'un ordre pour l'achèvement des travaux. La mesure était à peine prise, ou ne l'était même pas, lorsque l'édifice fut encore laissé en suspens, à la suite d'un incendie qui éclata trois années plus tard, sous l'archontat de Callias. Le dommage qu'il essuya alors ne paraît cependant pas avoir été grand, autrement le rapport de la commission n'aurait pas pu s'accorder si bien avec les ruines existantes. En effet, le mot ἐνεπρήσθη, dont se sert Xénophon, implique seulement une *conflagration.*

Il semblerait toutefois que cet édifice, quoique projeté par Phidias et ses collègues, ne fut terminé que vers la fin de la guerre du Péloponnèse, ou même après sa conclusion. Ce fut peut-être en 393 avant Jésus-Christ, époque où les Athéniens se rétablirent si bien des effets de la guerre, qu'ils firent restaurer, sous Conon, les longs murs et ceux de la ville.

Une des premières remarques que l'inscription suggère, c'est que le mur occidental et sa frise extérieure en pierre d'Éleusis [1], dans laquelle il y a

[1] En 1824, la frise en pierre d'Éleusis au-dessus de la colonne engagée du mur occidental n'existait plus; mais une frise semblable se voit encore au portique septentrional.

les restes des crampons pour attacher les figures (ζῷα) de la frise, est indiqué comme le mur devant le Pandroséïon (πρὸς τοῦ Πανδροσείου). Le portique oriental est caractérisé par son aspect vers l'orient (πρὸς ἕω), et le méridional est suffisamment désigné par les Κόραι ou cariatides qui le précèdent. Il ne peut donc presque pas y avoir de doute que le portique septentrional n'ait été celui que le document intitule ἡ πρόστασις ἡ πρὸς τοῦ θυρώματος, ou *le portique devant le porche*.

On a mis en question si la section du milieu était le sanctuaire du temple de Polias ou celui de Pandrose. Ce problème semble suffisamment résolu par l'existence d'une différence remarquable de niveau entre les divisions orientale et occidentale de l'édifice, puisque le portique oriental s'élève sur une surface plus exhaussée d'environ huit pieds que celui du nord. On peut en inférer que les deux temples avaient la même différence de niveau. De cette manière, toute cette partie de l'édifice qui est dans la plate-forme inférieure appartenait au Pandroséïon, et la division orientale seulement au temple de Polias. On peut observer que la hauteur plus considérable de cette section du temple est en rapport avec l'importance de la déesse gardienne d'Athènes par rapport à la fille de Cécrops, qui ne recevait les honneurs divins que grâce à la protection de la déesse.

Au surplus, l'espace plus grand consacré au Pandroséïon peut provenir de ce qu'il renfermait le puits salé et l'olivier, ainsi que les sanctuaires de Pandrose, Thallo et Cécrops. Comme Pausanias parle des autels et dédicaces du temple de Polias dans trois points différents, nommément avant l'entrée (πρὸ τῆς ἐσόδου), après l'entrée (ἐσελθοῦσι) et dans le parvis (ἐν τῷ ναῷ), la conjecture la plus probable, c'est que l'autel de Jupiter-*Hypatos* (le très-haut) était en face du portique de l'est. Les autels de Neptune-Érechthée, de Butès [1] et de Vulcain devaient être dans le portique. Sur les murs il y avait des portraits des Butades, et dans la cella, vers le mur occidental, il y avait le Palladion ou l'ancienne statue de Minerve, en bois, devant laquelle était la lampe dorée. Dans d'autres parties de la même section devaient être l'autel de l'Oubli, la statue de Mercure, aussi en bois, la chaise pliante de Dædalos et quelques dépouilles des Perses.

La différence de niveau entre les pavés des deux temples étant d'au moins huit pieds, il est difficile de croire qu'il y avait une communication entre eux, si ce n'est par une crypte sous le temple de Polias,

[1] Stuart a trouvé parmi les ruines du temple un monument avec l'inscription Ἱερέως Βούτου (*Antiquités d'Athènes*, p. 16, 22). Il a été récemment (1846) dégagé des remblais, et se voit sur le côté sud-ouest du portique des Caryatides, parmi d'autres fragments de marbre.

donnant accès dans la *cella* du Pandroséïon. On en a observé des restes dans la partie inférieure du mur de séparation. La crypte avait probablement accès dans le plan supérieur, au moyen d'un escalier dérobé. Une circonstance rapportée par un auteur athénien digne de foi, et qui, quoique de peu d'importance en elle-même, a provoqué une grande attention dans le temps, parce qu'elle a été considérée comme de bon augure, prouve qu'il y avait communication entre le temple de Polias et le Pandroséïon. Dans la 3e année de la 118e olympiade (306 av. J.-C.), un chien, contrairement à la loi qui excluait ces animaux de l'Acropolis, entra dans le temple de Minerve-Polias, pénétra de là dans le Pandroséïon, et s'étendit sur l'autel de Jupiter-Hercéïos (protecteur des habitations), qui était sous l'olivier. (*Philochor*. ap. *Dionys. de Dinarch.* 3.)

CÉCROPION.

On doit présumer que le Cécropion était une partie du temple et non un bâtiment séparé. Les temples avaient souvent leur origine dans les sépulcres, et il n'est pas probable qu'Érechthée, à l'époque où il fonda son temple, en eût exclu la tombe de Cécrops, qui avait la réputation d'avoir introduit le culte de Minerve dans l'Attique.

Le témoignage d'Antiochus, qui a écrit sur les antiquités athéniennes du cinquième siècle avant Jésus-Christ, et que rapporte Clément d'Alexandrie, nous apprend qu'on supposait que Cécrops avait été enterré quelque part dans le temple de Minerve-Polias. Telle est aussi l'opinion de deux autres auteurs chrétiens, dont l'un cite Antiochus, qui place la tombe de Cécrops dans l'Acropolis, près de la déesse gardienne (παρὰ τὴν Πολίουχον αὐτὴν), mots qu'Arnobe, écrivant en latin, a rendus par *in Minervio.*

Il faut croire cependant que, Pausanias n'ayant pas fait mention de monuments funéraires de Cécrops ou d'Érechthée dans le temple, il n'y en avait pas en réalité. Mais, de même que pour Thésée dans le Théséïon, la tradition de leur enterrement dans le temple se conservait suffisamment par les dénominations d'Érechthéïon et de Cécropion, dont la première servait habituellement à désigner tout l'édifice, tandis que la dernière ne s'appliquait qu'à une de ses divisions. Cette division ne pouvait être la section orientale. La *prostasis* ou portique méridional, n'ayant jamais été contiguë aux murs de cette section et n'y aboutissant pas, ne pouvait point par conséquent être désignée comme ἡ πρόστασις ἡ πρὸς τῷ Κεκροπίῳ. Le Cécropion ne pouvait pas non plus être la section du milieu de tout l'édifice, vu qu'il résulte clairement de ce que disent Plutarque et Pausanias

que le temple de Polias était séparé de celui de Pandrose par un mur commun aux deux. Cette section était donc le σηκὸς ou le sanctuaire du Pandroséïon.

Le Cécropion n'était pas non plus la section occidentale, car celle-ci faisait également partie du temple de Pandrose. L'inscription désigne, en effet, le mur occidental comme celui devant le Pandroséïon (ὁ τοῖχος ὁ πρὸς τοῦ Πανδροσείου), de même que la prostasis orientale est indiquée comme étant devant le *Thyroma* (πρὸς τοῦ Θυρώματος).

Il est donc probable que le mur occidental avec ses colonnes et son fronton formait la façade. La section occidentale servait de *pronaos;* et la section centrale, de sanctuaire de Pandrose. Le Cécropion était l'espace renfermé dans la *prostasis* méridionale, désignée à cause de cela par les mots πρόστασις ἡ πρὸς τῷ Κεκροπίῳ. Les fenêtres entre les colonnes, encastrées dans le mur occidental, tenaient lieu d'entrecolonnement et laissaient pénétrer le jour devant la porte du sanctuaire de Pandrose. On n'avait, au reste, besoin que de peu de lumière, puisque le thyroma, étant ouvert, en laissait pénétrer suffisamment. Il se peut que ce fût pour obtenir cet accroissement de lumière qu'on construisit la porte septentrionale d'une grandeur inusitée, plus grande même que celle dans la section de la divinité princi-

pale, et avec une *prostasis* en proportion. Un autre motif peut avoir été cause de cette grandeur, c'est peut-être parce qu'elle servait d'entrée commune au Pandroséïon et au Cécropion.

Une question intéressante se présente par rapport aux objets sacrés dans le temple inférieur ou occidental. Après avoir parlé des autels de Neptune, Butès et Vulcain dans le portique du temple oriental, et des tableaux des Butades sur ces murs, — sujets qui se rattachaient à la mythologie d'Érechthée-Poseidon, — Pausanias continue naturellement, avant d'en venir à Minerve-Polias elle-même, à faire mention de deux autres objets relatifs à Neptune, quoiqu'ils ne fussent pas dans la même partie de l'édifice, mais à l'intérieur (ἔνδον); car, ainsi qu'il l'ajoute entre parenthèses, l'édifice était double (διπλοῦν γάρ ἐστι τὸ οἴκημα). Il semble donc clairement indiquer que le puits, avec la marque du trident sur la pierre, était dans le temple inférieur. Deux considérations viennent à l'appui de cette opinion.

D'abord il est plus probable que la source salée fût dans le plateau inférieur que dans celui de dessus, la veine d'eau ayant été la même apparemment que celle de la *Klepsydra*, qui sourd près de la grotte de Pan. En effet, comme la source était dans un puits (ἐν φρέατι), c'est-à-dire au-dessous de la surface du terrain, l'eau peut avoir été à un niveau peu dif-

férent de celui d'où sort la Klepsydra sur le flanc de la montagne, vers le milieu de sa hauteur.

En second lieu, comme il n'y avait pas de sanctuaire ou de section consacrée à Neptune, ni aucune statue de ce dieu, il est probable que le puits se trouvait près de l'olivier et que les deux symboles de la fameuse querelle étaient placés vis-à-vis. Ces symboles étaient habituellement représentés par les artistes athéniens auprès de ces divinités.

Dans cette supposition, le puits et l'olivier étaient probablement dans le Cécropion ou prostasis méridionale [1]. Ainsi qu'on l'a remarqué plus haut, cette section, par son plan et sa construction particulière, paraît avoir été expressément destinée pour l'olivier. Un mur de quinze pieds de haut en protégeait le tronc, et l'air arrivait librement sur son feuillage entre les six statues qui portaient le plafond. La po-

[1] M. Wilkins appuie cette opinion, en ce qui concerne le puits, par l'interprétation qu'il donne à la soixante et onzième ligne de l'inscription, qui est ainsi qu'il suit sur le marbre, la dernière partie ayant disparu.:

ΤΟΕΝΤΟΙΠΡΟΣΤΟΜΙΑΙ . . . .

M. Wilkins propose de lire τοῦ ἐν τῷ προστομιαί[ῳ τοίχῳ], et pense que le mot προστομιαῖος, qui ne se trouve dans aucun lexique, se rapportait au στόμιον ou margelle du puits. Si son autre opinion, c'est-à-dire que les Caryatides devaient représenter des hydriaphoræ et que chaque figure portait en main une cruche d'eau, est correcte, ce serait une nouvelle confirmation quant au puits. Par malheur, les parties inférieures de toutes les figures manquent, de telle sorte que ce n'est qu'une conjecture.

sition du puits et de l'olivier dans le Cécropion semble également être d'accord avec la tradition d'après laquelle Cécrops avait été témoin du différend entre Neptune et Minerve. La seule objection à cette conclusion, c'est qu'on désigne l'olivier comme étant dans le *Pandroséïon.* Telle était évidemment la désignation habituelle de l'édifice inférieur, quoiqu'il résulte également de l'inscription comparée à l'édifice qu'il était subdivisé en Pandroséïon proprement dit et en Cécropion.

Ce même document fait mention d'une *stoa* de laquelle il paraît que quelques blocs de marbre avaient été tirés. Il est difficile, du moins, de donner une autre interprétation à la préposition ἀπὸ qui précède ce mot. La stoa était probablement quelque édifice séparé, peut-être en ruine, d'où l'on a tiré des pierres travaillées pour servir à l'Érechthéïon.

Il paraît qu'il y avait sous chacun des deux grands portiques un autel pour le prêtre sacrificateur, appelé ὁ βωμὸς τοῦ Θυηχοῦ.

Pausanias n'indique pas précisément d'objet dans le temple de Pandrose. On peut présumer néanmoins que le sanctuaire contenait des autels et des statues de Pandrose et de *Thallo,* une des *Horæ,* car il dit que Thallo recevait, en même temps que Pandrose, les honneurs divins.

Quoique le plateau du Pandroséïon fût inférieur

de quelques pieds au sommet du rocher de la partie orientale de la montagne de Cécrops, où s'élevaient les deux temples de Minerve, il était considérablement plus haut que la plate-forme attenante des Propylées. Ce plateau intermédiaire était fermé du côté de l'orient par un mur, en partie existant, qui réunissait la cella de Minerve-Polias avec le mur de l'Acropolis. Ses limites au sud sont marquées par le mur formant le soutien méridional des marches qui, de ce même plateau, conduisent vers celui de Minerve-Polias, en dehors de la prostasis méridionale. Au nord il avait pour limite le mur de l'Acropolis, au centre duquel il y avait une descente dans l'*Agraulion*, probablement à travers les deux grottes. Cette communication fait croire que tout le plateau intermédiaire était compris dans l'ἱερὸν τέμενος ou sanctuaire de Minerve-Polias, contigu à l'Érechthéïon. Outre l'habitation des Arrhéphores et l'emplacement de leur *Sphærestra* (lieu où elles s'exerçaient au jeu de la balle), il contenait diverses statues décrites par Pausanïas, notamment celle de la prêtresse Lysimaché, haute d'une coudée; les statues colossales d'Érechthée et d'Eümolpe, dans l'attitude du combat; quelques statues antiques en bois de Minerve, dans l'état à demi brûlé où les laissèrent les Perses; une chasse au sanglier; Cycnos combattant avec Hercule; Thésée découvrant sous le rocher la chaus-

sure et l'épée d'Égée; Thésée et le taureau de Marathon; Cylon qui cherche à s'emparer de la tyrannie d'Athènes.

Il est très-probable que toutes ces statues étaient dans l'enceinte sacrée de Polias, par la position des deux dernières, celles de Thésée et du Minotaure. Thésée y était représenté dans l'action de traîner le taureau qui devait être sacrifié à Minerve-Polias, et Cylon y figurait parce qu'il fut mis à mort pour avoir abusé de la protection de la déesse, sous laquelle il s'était placé. Ceci s'accorde avec la suite du récit de Pausanias, qui, après avoir fait mention de la statue de Cylon, passe à celle de Minerve-Promachos. La position de cette dernière statue, ainsi qu'il a déjà été dit, ne peut pas avoir été loin de l'angle sud-ouest du sanctuaire de Polias. Pausanias parle ensuite du quadrige dont les frais furent prélevés sur le produit du butin fait sur les habitants de Chalcis. Ce quadrige était à gauche en entrant dans l'Acropolis, après avoir dépassé les Propylées.

Selon son habitude, Pausanias n'a pas parlé de toutes les dédicaces dans le sanctuaire de Polias. Un autre auteur parle des images en bois de Lycurgue, fils de Lycophron, de celles d'Abron, de Lycurgue et de Lycophron, ses trois fils, qui sans doute s'y trouvaient parmi d'autres Butades.

La longueur du Téménos de Polias, de l'est à

l'ouest, ne peut pas être constatée jusqu'à ce qu'on ait déblayé cette partie de l'Acropolis. En considérant cependant la position des marches qui descendent dans la grotte d'Agraulos, elle ne peut avoir été moindre de deux cent cinquante pieds. Il est possible que l'étendue de l'Agraulion sur le flanc de la montagne fût la même que celle du sanctuaire de Polias au sommet, et qu'à l'approche des grandes Panathénées les Arrhéphores descendissent avec leur fardeau inconnu à travers l'une des deux grottes, dans une caverne, près du temple de Vénus aux Jardins [1].

[1] Quoique ce chapitre, par ses détails curieux et la lucidité de l'exposition, ne laisse rien à désirer, l'artiste ne nous saura pas mauvais gré d'y ajouter la note suivante. Nous l'emprunterons à un ouvrage plus récent, qui contient des particularités intéressantes sur les monuments d'Athènes et les inscriptions qui y ont été découvertes pendant ces dernières années. Nous voulons parler du livre publié par M. A. Rizo Rhangabé sous le titre d'*Antiquités helléniques ou répertoire d'inscriptions*, etc., etc. (Athènes, Typographie royale, 1843.)

« Le portique oriental de l'Érechthéïon, dit M. Rhangabé, est » plus élevé que le sol du temple. Vers l'intérieur, on voit des deux » côtés la pierre brute primitive, depuis le pavé jusqu'au niveau du » portique; c'était donc jusque-là que se prolongeait la plate-forme » sur laquelle reposaient les colonnes à l'est. De ce point, le mur » est, à droite ou au nord, de marbre blanc et poli dans toute son » étendue, tandis qu'à gauche, vers le sud, on voit une partie du » mur en pierre brute qui commence à la plate-forme, s'étend à la » longueur de 5^{m}25, et descend par des marches jusqu'au niveau du » sol. Ces traces visibles font comprendre que la plate-forme parallèle au mur oriental tournait au sud et longeait le mur méridional » à la longueur de 5^{m}25 et à la largeur de 2^{m}72, et se terminait

TERRES CUITES.

Dans une vieille maison turque, située à l'est de l'Érechthéïon, on a réuni des vases et autres objets en terre cuite, ainsi que quelques fragments en marbre de l'Acropolis.

Une fouille qui eut lieu il y a quelques années à

» par quelques marches qui aboutissaient à une porte dont on voit » encore les montants, et qui menait dans un temple intérieur.

» Dans le coin du temple on voit actuellement un caveau creusé » dans le roc et qui s'étend sous le mur septentrional, de manière » à avoir une issue dans le temple même, une autre hors des murs » et une troisième dans le coin sud-est du grand portique. Au-des- » sus de cette cavité artificielle, un peu vers l'ouest, on voit sur le » mur septentrional la trace d'un mur de séparation et une autre » semblable exactement vis-à-vis, sur le mur méridional. Entre les » deux, on voit les montants de deux portes. C'est là où passait le » mur qui séparait les deux temples de Minerve-Polias, qui pour » cette raison s'appelait aussi l'Érechthéïon, ou temple d'Érech- » thée. Et comme cette séparation était la plus considérable des » deux, ce double nom prévalut et servit à désigner l'édifice entier.

» De l'autre côté de ce mur de séparation, il y avait le temple » de Minerve-Pandrose, qui contenait aussi le tombeau de Cécrops, » nommé Cécropée et placé apparemment sous la porte du por- » tique des Caryatides. C'est de là que ce portique prenait le nom » de *portique précédant le Cécropion*.

» On peut également distinguer sur le mur septentrional les traces » d'un escalier qui s'étend à 4m53... Il résulte de tout cet arrange- » ment qu'il n'y avait en effet que deux temples bâtis de plain-pied » et dont chacun contenait un tombeau. On descendait à tous les » deux d'une terrasse qui appartenait au premier et qui était flan- » quée de deux escaliers, l'un plus court, l'autre plus allongé. On » comprend ainsi comment un chien pouvait descendre du temple » de Minerve-Polias dans celui de Pandrose. »

l'Acropolis fut une source de richesses pour ce petit musée. On y trouva un grand nombre d'antéfixes en terre cuite et de fragments de corniches ornés de dessins coloriés d'un caractère très-archaïque, deux têtes de Méduse d'un très-ancien style, quelques objets et idoles en métal, ainsi qu'une grande quantité de figures et de lampes.

On voit également dans cette collection beaucoup de répétitions de l'image d'une déesse assise, dont l'ornement de tête, le *polos* ou globe, était peint en bleu céleste.

Une femme vêtue d'un long chiton, tenant de la main droite un oiseau et de l'autre un fruit d'un bon travail, est digne d'attention.

Parmi les vases, il y en a de formes curieuses. De ce nombre est une *OEnochoé* dont l'embouchure est couverte en grande partie et se termine par une tête de griffon. Ce vase est orné de peintures à l'égyptienne représentant des animaux qui se déchirent entré eux.

Au nombre des sujets représentés à figures noires, on doit distinguer une coupe représentant Hercule qui délivre Déjanire des outrages du Centaure Nessos.

Quelques *Kélèbes* et des *Lékythos* (balsamaires) sont aussi curieux. Un de ces derniers vases, d'une hauteur considérable, mais privé de sa partie infé-

rieure, figure une stèle décorée d'acanthe. A droite il y a un homme à barbe; à gauche, vers le haut, une petite figure, emblème de l'ombre.

SUR LE COÛT DES TRAVAUX DE PÉRICLÈS.

« Les Grecs ont fait de grandes choses sans doute, » comme hommes d'État, comme guerriers, comme phi- » losophes et comme écrivains; mais ils en ont fait de » bien plus grandes encore comme artistes; et qui- » conque ne connaît l'antiquité grecque que par *la pa-* » *role* ne la connaît qu'à demi. »

(P. O. Brönsted, *Voyages dans la Grèce*, liv. Ier, préf.)

Des cinq édifices qui ont fait la réputation de Périclès et de ses conseillers dans la branche des beaux-arts, il n'y en avait que trois de terminés lorsque la guerre du Péloponnèse arrêta les progrès de tous les travaux de ce genre. Des deux non achevés, nommément l'Érechthéïon et le temple mystique d'Éleusis, il est probable que le premier était assez avancé à l'époque où la guerre éclata. Le temple d'Éleusis étant d'une grande importance pour la religion de l'Attique, peut avoir été mis dans un état propre au service divin avant l'administration de Périclès; mais il paraît qu'il n'avançait pas beaucoup, pendant que la construction des édifices de l'Acropolis se poursuivait avec activité.

Outre Ictinus, trois autres architectes y furent employés. Son portique, qui ne fut bâti que cent cinquante ans après, sous la direction de Philon, cinquième architecte, prouve également la lenteur des travaux. L'Odéon était le plus ancien des cinq édifices. Le poëte comique Cratinos, faisant allusion à la conformation du crâne de Périclès et en même temps à sa puissance, l'appelle un Jupiter *à la tête d'oignon allongée, avec son Odéon sur le crâne,* parce qu'un des traits distinctifs de l'Odéon était la forme pointue de sa toiture.

Cratinos parle dans le même passage de l'ostracisme de Thucydide, fils de Mélésias, qui avait donné à Périclès un pouvoir sans partage; d'où il résulte que l'Odéon était déjà fini dans l'année 444 avant Jésus-Christ, époque du bannissement de Thucydide. De plus, comme Plutarque dit que les partisans de Thucydide accusèrent Périclès d'avoir dépensé pour ses constructions les trésors des confédérés, il semblerait qu'il avait déjà commencé à y puiser lorsqu'il érigea l'Odéon.

Le Parthénon venait ensuite; il fut complété en l'année 438-437; l'année suivante commencèrent les Propylées, qui ne finirent que cinq années après, c'est-à-dire dans l'année qui précéda celle du commencement de la guerre du Péloponnèse. Il n'est pas facile de déterminer quand le Parthénon fut com-

mencé et à quelle époque il fut terminé. Selon toutes les probabilités, le plan fut exécuté aussitôt après la retraite des Perses, lorsque, la grande protectrice des Athéniens ayant été laissée sans temple, un ἑκατόμπεδος ναὸς (temple de cent pieds) peut avoir été voté et ses fondements posés, quoiqu'on ait pu en différer l'exécution jusqu'à ce que l'énergie de Périclès, ayant à sa disposition un trésor considérable, eût donné un libre essor au génie de Phidias. L'harmonie et l'arrangement de toutes les parties entre elles prouvent suffisamment que la construction a eu lieu sous l'influence d'une conception unique. On doit donc presque entièrement fixer la construction du Parthénon aux huit années entre 446 et 437 avant Jésus-Christ.

On n'a de renseignements directs sur le coût d'aucune des grandes constructions de Périclès, à l'exception des Propylées, qu'Héliodore, auteur d'un ouvrage sur l'Acropolis, dit avoir été de deux mille douze talents. Il est presque d'accord en cela avec Diodore, qui observe que quatre mille talents furent dépensés pour les Propylées et le siége de Potidée, lequel, selon Thucydide, coûta deux mille talents. Mais, quoiqu'on puisse conclure de cette conformité de renseignements qu'une pareille idée existait à l'époque où ces auteurs ont écrit sur le coût des ouvrages de Périclès, il est très-difficile de croire à

son exactitude. Ni Philochoros, historien athénien qui vivait un siècle seulement après Périclès, ni Plutarque, qui paraît avoir été très-minutieux dans ses recherches à propos des constructions de Périclès, n'ont rien dit des dépenses des Propylées, quoiqu'ils soient d'accord sur le nom de l'architecte et le temps employé pour leur construction. Deux mille douze talents ou même deux mille sont une trop grande somme, tant en elle-même qu'en proportion du montant total qui a pu être dépensé pour les édifices célèbres de Périclès.

Deux mille talents représentaient une valeur en argent équivalant à 11,500,000 francs de la monnaie actuelle, et pouvaient suffire à solder un travail double et triple de celui qu'on pourrait effectuer avec la même somme aujourd'hui. Si les Propylées avaient coûté deux mille talents, le Parthénon aurait exigé le double de cette somme, et tous les édifices pas moins de huit ou neuf mille talents. Il aurait été impossible pour le trésor d'Athènes de fournir cette somme pendant les quatorze ou quinze années où ces édifices furent en construction; car les revenus à cette époque, tant de l'étranger que de l'intérieur, ne s'élevaient pas au delà de mille talents, somme à peine suffisante pour les besoins croissants de l'État. On peut indiquer parmi les objets de dépense les amusements publics, les spectacles sacrés, les dons

accordés au peuple, l'achèvement des deux longs murs, les édifices de moindre importance et l'embellissement de la ville et du Pirée, la restauration de quelques temples de l'Attique endommagés, principalement ceux de Rhamnonte et de Sounion; une flotte portée de deux cents trirèmes à trois cents; les révoltes de l'Eubée et de Mégare, ainsi que les démonstrations hostiles du Péloponnèse en cette occasion; les expéditions de la Chersonnèse et du Pont; la guerre de Samos, qui à elle seule absorba mille ou douze cents talents; les colonies envoyées à Thurium, à Amphipolis, à Sinope; l'achèvement des fortifications du Pirée; la bâtisse du long mur intermédiaire; et finalement les préparatifs pour ce conflit dont on prévoyait bien toute la grandeur.

Il semble évident, d'après cela, que lorsque Périclès entreprit ses grands édifices, il commença également à puiser dans le trésor des confédérés déposé dans l'Acropolis. Comme c'était la principale accusation portée contre lui par ses adversaires avant l'année 444 avant Jésus-Christ, il est probable que dans l'année précédente le trésor atteignit son maximum de neuf mille sept cents talents et commença à diminuer. Lors donc que Périclès, dans son discours aux Athéniens, au commencement de la guerre du Péloponnèse, fit connaître que trois mille sept cents talents avaient été dépensés sur les neuf

mille sept cents pour les Propylées et autres édifices, et pour l'expédition de Potidée, il entendait par là tous les grands édifices dont Plutarque fait une mention particulière, nommément l'Odéon, le Parthénon, le temple mystique d'Éleusis et les Propylées, auxquels on peut ajouter l'Érechthéïon, jusqu'au moment où sa construction fut arrêtée par la guerre. Plutarque, qui paraît avoir été bien informé sur ce point, semble indiquer clairement que les constructions de Cimon furent payées de sa propre fortune et du produit des dépouilles de ses heureuses campagnes contre les Perses, tandis que celles de Périclès le furent sur le trésor des confédérés. Ainsi la grande importance donnée aux Propylées par les paroles de Thucydide ou plutôt de Périclès (τὰ Προπύλαια καὶ τἄλλα οἰκοδομήματα, *les Propylées et les autres édifices*) peut avoir été la conséquence de leur construction plus récente, de la nouveauté et de la hardiesse du plan qui en rendit la construction plus dispendieuse que celle des autres édifices, et qui en faisait l'objet le plus curieux de l'époque pour le peuple athénien.

Thucydide, en racontant la reddition de Potidée, observe que tout le siége avait coûté deux mille talents. Si on peut faire un calcul probable de la partie de ces deux mille talents qui a réellement été dépensée, pendant que les trois mille sept cents

talents avaient été employés pour le siége et les édifices à la fois, on aura une évaluation passablement correcte de la totalité du coût des ouvrages de Périclès.

D'après les calculs auxquels se livre ensuite le colonel Leake (p. 466-70), *les dépenses pour le siége de Potidée s'élèveraient en chiffres ronds à sept cent cinquante talents.*

En déduisant cette somme des trois mille sept cents talents, il en reste deux mille neuf cent cinquante pour le coût des travaux de Périclès.

Il eût été désirable de pouvoir constater dans quelle proportion cette somme fut consacrée au plus admirable de ces travaux, le Parthénon; mais il n'y a aucun moyen de rien affirmer à cet égard. Il est pourtant difficile d'admettre que moins des deux tiers de toute la somme ait pu suffire pour l'Odéon et les Propylées, ainsi que pour les temples d'Éleusis et d'Érechthée. Au reste, les deux derniers étaient en construction lorsque Périclès rendit compte aux Athéniens de l'état des finances; mille talents sont donc ce qu'on peut accorder, en nombres ronds, pour le Parthénon.

THÉATRE D'HÉRODE OU ODÉON DE RÉGILLA.

On ne saurait mettre en doute que le théâtre en ruine, à l'angle sud-ouest, n'ait été l'Odéon construit par Hérode, fils d'Atticus, théâtre auquel il donna le nom d'Odéon de Régilla, en l'honneur de sa femme décédée. Son architecture est précisément du siècle où Hérode vivait [1], et quant au silence que garde Pausanias dans la description qu'il fait de la route qui conduit du théâtre de Bacchus aux Propylées, et qui devait passer très-près, sinon au travers d'une partie du terrain sur lequel s'élève l'Odéon d'Hérode, il l'explique lui-même dans sa description de Patras, en observant que l'Odéon d'Hérode Atticus n'était pas commencé lorsqu'il écrivit sa description de l'Attique. Comme le diamètre total de ce théâtre à l'intérieur des murs était d'un peu plus de deux cent quarante pieds, il ne pouvait pas contenir plus de six mille spectateurs. Cette capacité est tout à fait incompatible avec la multitude qui, d'après Stuart, était assemblée parfois dans le théâtre de Bacchus [2], mais elle suffit pour permettre d'ajouter

[1] Tibérius Claudius Atticus Hérodes, né à Marathon, hérita d'une grande fortune de son père. Il vécut sous les règnes de Nerva, Trajan, Hadrien, Antonin et Marc Aurèle, et fut un des plus grands bienfaiteurs d'Athènes.

[2] D'après les calculs auxquels se livre le colonel Leake (Appendice, XII, p. 523), il faudrait admettre que le théâtre de Bacchus pouvait contenir vingt-neuf mille cent vingt spectateurs.

foi à ce que dit Pausanias, que l'Odéon d'Hérode surpassait tous les théâtres de musique en Grèce, tant par ses dimensions que sous d'autres rapports. La toiture d'une bâtisse si considérable exigeait un grand talent architectonique, et excitait l'admiration, parce qu'elle était construite en bois de cèdre. La toiture paraît avoir été la principale distinction entre un Odéon et un théâtre, le creux de celui-ci ayant été rarement couvert, si ce n'est avec un *velarium*.

STOA D'HÉRODE.

Sur le flanc de l'Acropolis, entre le théâtre de Bacchus et l'Odéon d'Hérode, on voit les restes d'une succession d'arches qui paraissent avoir réuni la partie inférieure de l'Odéon avec le *diazoma* (le corridor de communication) supérieur du théâtre. Sous les Byzantins ou les Turcs, on les a converties, au moyen d'additions modernes, en une partie de la muraille de la ville ou de défense extérieure de l'Acropolis. Comme leur travail ressemble à celui de l'Odéon, ils ont peut-être appartenu à un portique construit par Hérode, ou bientôt après lui, pour servir de communication couverte entre les deux théâtres. La route de Pausanias, en allant du théâtre à l'Acropolis, paraît avoir été le long de la partie supérieure du versant qui est immédiatement au pied de l'Acropolis.

Il passa ensuite sinon au travers du moins très-près d'une partie de la montagne occupée plus tard par l'extrémité supérieure de l'Odéon d'Hérode, qui n'était pas bâti alors; de là, il prit par les temples d'Esculape, de Thémis, de Vénus et de Tellus, pour monter à l'Acropolis. L'édifice principal qu'il rencontra dans cette route fut l'Asclêpiéïon ou temple d'Esculape.

Il n'existe aucune trace de ces divers temples, mais, d'après l'auteur de la Topographie (p. 293), celui d'Esculape devait être entre le sommet de l'Odéon d'Hérode et le temple de la Victoire, un peu vers le côté septentrional du terrain qui, en cet endroit, divise le cours des eaux. Cette position était précédemment occupée par une mosquée construite des ruines d'une église; et comme les temples d'Athènes furent généralement convertis en églises lors de l'établissement du christianisme, il est assez probable que cette église fut bâtie sur l'Asclêpiéïon.

MOUSÉION OU COLLINE DU MUSÉE.

Pausanias parle du Musée comme d'une colline opposée à l'Acropolis et renfermée dans l'enceinte de l'*ancien* mur de la ville, où le poëte Musée avait été enterré et où, dans des temps postérieurs, un monument fut érigé à un certain Syrien dont Pausanias

n'indique pas le nom. La première partie de cette description nous renvoie tout d'abord à cette colline, qui, séparée par une vallée du côté sud-ouest de l'Acropolis, l'égale presque en hauteur. On y trouve non-seulement les fondements des murs de la ville qui divisent le sommet de cette colline, mais encore, très-près, à l'intérieur des murs, un ancien édifice. Quelques inscriptions le représentent comme le monument de Philopappus, petit-fils d'Antiochus IV et dernier roi de Commagène, qui, ayant été déposé par Vespasien, se rendit à Rome avec ses deux fils Épiphane et Callinicus. Il paraît qu'Épiphane était père de ce Philopappus, à qui ce monument a été érigé, et qu'il était devenu citoyen d'Athènes, du dême de Bésa. C'est évidemment ce Syrien auquel Pausanias fait allusion.

Le monument de Philopappus affectait une forme légèrement concave vers la façade. La corde de l'arc était d'environ trente pieds de long. De face, il présentait trois niches entre quatre pilastres; la niche centrale était plus large que les deux niches latérales; elle était de forme concave, avec le faîte en demi-cercle; les autres étaient angulaires. Une statue assise dans la niche du centre était évidemment celle du personnage pour lequel avait été érigé le monument. Une inscription sous la niche indique qu'il se nommait Philopappus, fils d'Épiphane, ci-

toyen de l'Attique, du démos de Bésa[1] (Φιλόπαππος Ἐπιφάνους Βησαιεύς). Du côté droit de cette statue était assis un roi Antiochus, fils d'un roi Antiochus, ainsi que le porte l'inscription qui se trouve au-dessous (βασιλεὺς Ἀντίοχος βασιλέως Ἀντιόχου). Dans la niche du côté opposé était assis Séleucus Nicator (βασιλεὺς Σέλευκος Ἀντιόχου Νικάτωρ). Sur le pilastre à droite est cette inscription : C(*aius*) JULIUS C(*aii*) F(*ilius*) FAB(*iâ*), ANTIOCHUS PHILOPAPPUS, COS. FRATER ARVALIS ALLECTUS INTER PRÆTORIOS · AB IMPER(*atore*) CÆSARE NERVA TRAJANO OPTUMO GERMANICO DACICO. Sur celui à la gauche de Philopappus était inscrit : Βασιλεὺς Ἀντίοχος Φιλόπαππος, βασιλέως Ἐπιφάνους, τοῦ Ἀντιόχου. Entre les niches et la base du monument on voit, dans un simple compartiment, la représentation en haut-relief du triomphe d'un empereur romain, semblable à celui qui est figuré sur l'arc de Titus à Rome.

La partie du monument qui existe actuellement se compose de la niche centrale et de celle tournée vers l'orient, avec les restes des deux pilastres de ce côté du centre. Les statues dans les niches existent encore, mais sans têtes et d'ailleurs endommagées. Les personnages du triomphe, dans le compartiment inférieur, ne sont pas mieux conservés. Quoique le

[1] Ce démos était situé dans la partie méridionale de l'Attique, entre Anaphlystos et Thoricos.

monument fût si près des murs, le dos n'en était pourtant pas sans ornements; il y a des restes de deux pilastres derrière la grande niche.

Le monument de Philopappus paraît, d'après Spon et Wheler, avoir été en 1676 à peu près dans le même état où il se trouve actuellement.

PNYX.

La position de cette place primitive des assemblées du peuple athénien considéré comme législateur, qui à l'époque de Démosthènes continuait de servir pour le même objet, est suffisamment indiquée dans les descriptions des auteurs anciens. Elle était située sur un rocher vis-à-vis de l'Aréopage, en vue des Propylées et à une petite distance du Mouséïon. Elle n'était pas construite avec les commodités soignées d'un théâtre, mais avec la simplicité des temps anciens, et elle avait un *βῆμα* ou tribune tournant le dos à la mer et faisant face à l'intérieur. Toutes ces données s'accordent si exactement avec les restes d'une construction particulière et apparemment très-ancienne existant encore sur une hauteur, au nord du Mouséïon et à l'ouest de l'Aréopage, qu'on est surpris qu'il y ait eu une divergence d'opinion sur ces ruines. On peut encore observer, à l'appui de l'identité du Pnyx, que sur une partie du rocher

de la colline attenante sont gravés les mots Ἱερὸν Νύμφαις Δημοσίαις (consacré aux nymphes du Démos), épithète qui indique le voisinage du lieu d'assemblée du Δῆμος [1].

Spon les prit néanmoins pour l'Aréopage; Wheler était en doute si elles appartenaient à l'Aréopage ou à l'Odéon, et Stuart en a donné le plan et la division, comme si c'eût été le théâtre de Régilla, confon-

[1] Sur cette même colline, et tout à côté du rocher qui porte l'inscription, s'élève aujourd'hui une construction élégante qui sert d'Observatoire. Cet édifice, qui a coûté près de cent quarante mille drachmes, a été construit aux frais de M. le baron Sina, riche banquier grec établi à Vienne, qui a eu en outre la générosité de le doter de tous les instruments nécessaires à sa destination. Les Grecs ont de tout temps donné de pareils exemples de leur amour pour la patrie, et l'on peut présentement signaler à Athènes un séminaire entretenu sur la fortune considérable léguée à cet effet par les frères Rizari, de Janina, ainsi que le bel édifice de l'Université, pour la continuation duquel M. C. Ionidès, de Constantinople, vient de donner trente mille drachmes. M. Ionidès a destiné en outre, à perpétuité, les intérêts de soixante mille drachmes pour achat de livres à l'usage de la bibliothèque publique et pour l'instruction universitaire de quelques jeunes gens, tandis qu'il a fait construire au Pirée une école dont la dépense s'est élevée à environ trente mille drachmes. Honneur aux patriotes distingués qui font de leur fortune un si noble usage!

Nous venons de parler de la continuation de la bâtisse de l'Université; il est juste d'ajouter que cet édifice, dont l'aile principale a coûté environ trois cent mille drachmes, a été en grande partie construit au moyen des dons des Grecs de l'étranger. Son fondateur, le roi Othon, dont l'Université a porté le nom, a également fait don des belles colonnes en marbre du Pentélique qui ornent la façade et l'escalier de l'édifice; leur valeur s'élève à plus de quarante mille drachmes.

dant de cette manière la plus ancienne des constructions athéniennes avec l'une des plus modernes.

Stuart oppose à l'opinion de Chandler, qui le premier démontra l'identité de ce monument, généralement reconnu aujourd'hui pour être le Pnyx, que Lucien, dans son Δὶς Κατηγορούμενος, place la Justice sur l'Aréopage, regardant à l'occident vers le Pnyx, en même temps qu'elle voit approcher Pan, dont la demeure était dans la grotte, sur les flancs de l'Acropolis, exactement dans la direction opposée. Il ajoute encore que, d'après Plutarque, le *Bêma* (tribune) était tourné de manière à regarder du côté de la mer, ce qui est contraire à ce qu'on voit actuellement. A la première de ces objections on peut opposer que Pan doit être très-près de la Justice lorsque celle-ci l'aperçoit, car il entre immédiatement avec elle en conversation. Il la voit de sa grotte dans les rochers sous les Propylées, pendant qu'elle, assise sur l'Aréopage, s'avance pour l'aborder et arrive précisément au moment où Mercure se dirige vers l'Acropolis. Quant à l'autre objection, Plutarque dit effectivement que le *Bêma* du Pnyx avait été placé de cette manière afin de dominer la vue de la mer, mais il ajoute que sa direction fut changée par les trente tyrans, qui pensaient que les forces maritimes favorisaient la démocratie, et que les laboureurs étaient moins opposés à l'oligarchie. Ainsi, pour ce qui est

de l'identité du Pnyx, on doit se contenter de reconnaître que le *Bêma* est tel que les derniers changements l'ont laissé, et qu'il domine de plus la vue des Propylées, comme au temps où Démosthènes, en prononçant les mots Προπύλαια ταῦτα (ces Propylées), indiquait du geste ce vestibule. Au reste, il y a une grande difficulté à comprendre comment le *Bêma,* en supposant que le Pnyx ait toujours été dans la même position, ait jamais pu avoir la vue de la mer; les rochers derrière le *Bêma* sont plus élevés que tout le Pnyx, et les murs de la ville venaient immédiatement, qui obstruaient la vue de toutes parts. En supposant, d'un autre côté, que Plutarque ait voulu entendre, non que Thémistocle ait fait une innovation dans la position du *Bêma* que les Trente changèrent, mais que c'était la construction primitive demeurée telle jusqu'au temps des Trente, il y aurait à cela une grande objection, c'est-à-dire que le *Bêma* aurait tourné le dos à l'Agora et à ses autres édifices, et que de plus le pouvoir éphémère d'une usurpation impopulaire avait effectué un changement important et permanent sur une des constructions publiques les plus anciennes. Après tout, il y a quelque raison de croire que Plutarque, en cette occasion comme dans d'autres, a été tenté de répéter un conte qui, quoique commun à Athènes, n'était pas fondé.

Le célèbre Βῆμα ou tribune, souvent appelé le rocher (ὁ λίθος), se voit encore. C'était une saillie carrée, large de onze pieds, s'élevant sur une base avec gradins. Le sommet en est brisé : sa hauteur actuelle est de vingt pieds. A la droite et à la gauche de l'orateur est un escalier d'où l'on montait au haut du *Bêma*. Au fond il y a deux ou trois marches aboutissant à une enceinte où se trouvent plusieurs niches taillées dans la pierre, dont la destination était sans doute liée à celle du Pnyx lui-même. Le rocher dans lequel elles sont taillées, et qui est plus élevé que tout le Pnyx, était entouré d'un angle saillant de l'enceinte de la ville. A l'orient de ce rocher, un angle isolé s'avançait à soixante *yardes* [1] de l'extrémité du Pnyx. L'esplanade pouvait contenir environ sept à huit mille personnes, en accordant une yarde carrée pour chacune. D'après les auteurs anciens, il paraît que le chiffre de cinq à sept mille représente le plus grand nombre de citoyens qui se soient réunis en assemblée. Il aurait été difficile de concevoir autrement que le théâtre, qui, dans les temps postérieurs, était généralement le point de réunion pour de grandes assemblées, ne fût pas plutôt préféré au Pnyx, où les auditeurs les plus éloignés étaient placés moins avantageusement pour entendre l'orateur que dans le théâtre. Il fallait, en

[1] La *yarde* anglaise égale 0,914 mètres.

effet, que l'orateur fît les plus grands efforts pour se faire entendre de la tribune, et l'on ne doit par conséquent pas s'étonner que Démosthènes ait cru nécessaire d'exercer sa voix pour se rendre apte à parler sur le Pnyx [1].

LES DEUX ATLANTES[2].

Sur un emplacement situé non loin du temple de Thésée, au sud-est de la ville, se voient trois piédestaux d'un édifice dont l'architrave était soutenue par des Atlantes d'une forme remarquable. L'une de ces trois figures, qui existe encore, peut fournir une idée de la formation de ces Atlantes, qui représentaient des hommes barbus se terminant en serpents au lieu de jambes humaines. Cette forme était em-

[1] L'étranger qui visite aujourd'hui Athènes pourrait encore s'écrier avec Aristophane :

Ἔρημος ἡ Πνὺξ αὑτηί.
« Ce Pnyx est un désert. »
(ACHARN. 20.)

Cependant, après bien des siècles, la tribune retentit de nouveau à Athènes, sur cette terre classique où Démosthènes prononça ses sublimes harangues. Mais le parlement moderne se tient dans un local plus en rapport avec les mœurs de notre époque.

[2] M. le colonel Leake ne parle pas de ces statues; mais M. E. Gerhard, dans une intéressante lettre publiée à Rome en 1837 (où nous puisons ces renseignements), et après lui M. F. W. de Forchhammer, dans son plan d'Athènes (*Topographie von Athen,* 1841), les indiquent comme deux Atlantes.

ployée par convention, dans l'ancienne sculpture, pour représenter des géants. Il est à remarquer, quant à ces figures, que la formation animale des géants commence non pas aux cuisses, mais aux genoux, de manière que les serpents remplacent parfaitement les deux jambes; d'un autre côté, elles font connaître un édifice public d'Athènes que Pausanias n'indique pas, et qui était jusque dans ces derniers temps (1832) inconnu [1]. Cet édifice était probablement consacré à Jupiter ou à Minerve, peut-être à cette dernière divinité; un autel qui existe tout près, décoré des attributs de la déesse, vient à l'appui de cette opinion. Les fouilles subséquentes décideront, il faut l'espérer, cette question [2].

GYMNASE DE PTOLÉMÉE.

A l'ouest du portique de la nouvelle Agorà et de la colonnade corinthienne qui s'élève du côté septentrional, et entre ces deux ruines et le temple de

[1] Les statues dont il s'agit étaient encastrées dans les murs d'une aison particulière, et on ne les observa qu'après la démolition Athènes, à la suite des vicissitudes de la guerre. Sir Ed. Lyons s fit alors déblayer à ses frais.

[2] Une statue colossale du plus beau fini a été découverte en 1853 ins la partie basse de la ville d'Athènes, à l'est du temple de Thée. Il est probable que là était l'emplacement de l'ancien portique :s *Hermès*, qui, d'après les anciens auteurs, était près de l'Agora du Gymnase de Ptolémée.

Thésée, il existe des restes de divers grands édifices. Il y a en deux endroits quelques assises de murailles, mais leur plan parmi les constructions qui encombrent cet endroit n'a pas été levé. Celles qui existent à une distance de deux cent trente yardes, au sud-est du temple de Thésée, paraissent avoir fait partie du Ptoléméïon : 1° parce que cet édifice n'était pas loin du temple de Thésée, ainsi que l'indiquent Pausanias et Plutarque; 2° parce qu'il a été trouvé en cet endroit un piédestal avec une inscription indiquant qu'il servait de base à la statue de Ptolémée, fils de Juba, qui, d'après Pausanias, avait été honoré d'une statue dans ce gymnase. C'était un des descendants, par la dernière Cléopâtre, de Ptolémée Philadelphe, fondateur de l'édifice. 3° Parce que le mur existant de cet édifice est d'une maçonnerie particulière à l'époque des Ptolémées, les rangées alternatives étant à peu près le double des autres, construction moins simple que celles en usage avant le siècle d'Alexandre. L'égalité précise des rangées alternatives, ainsi que la forme et l'ajustement soigné des blocs, dénotent, d'un autre côté, un travail qui n'était pas habituel aux Romains [1].

[1] Des fouilles considérables, entreprises par la Société Archéologique d'Athènes (1860 à 1864), ont révélé sur cet emplacement l'existence d'un édifice appelé *Portique d'Attale*, qui se reliait sans doute au Gymnase de Ptolémée.

STOA D'HADRIEN.

La colonnade corinthienne, dont l'extrémité méridionale est d'environ soixante-dix yardes au nord du vestibule de la nouvelle Agora, prouve tout d'abord, par le petit intervalle d'un pied dix pouces entre ses colonnes et le mur attenant, de même que par l'ouverture au centre de la colonnade, que c'était la façade ornée (avec une porte au milieu) d'une enceinte carrée dont on retrouve les traces du côté de l'est. Cette façade, qui est en ligne du portique de la nouvelle Agora, indique la position d'une des principales rues d'Athènes. Un vestibule tétrastyle, formé de colonnes de trois pieds de diamètre et de vingt-neuf pieds de haut, semblables à celles au-devant du mur, avec la différence que ces dernières ne sont pas cannelées, s'avançait de vingt-deux pieds au-devant de la porte de l'enceinte, qui était longue de trois cent soixante-seize pieds et large de deux cent cinquante-deux. Autour, à l'intérieur, à une distance de vingt-trois pieds du mur, il y a des traces d'une colonnade. Dans le mur septentrional, qui existe encore, il y a des restes d'une chambre ou division centrale longue de trente-quatre pieds, ainsi que deux autres divisions demi-circulaires d'un diamètre à peu près égal à la première. L'église de Mégali-Pana-

ghia [1] (la Très-Sainte Vierge), qui est vers l'orient de l'enceinte, est construite des débris d'un ancien édifice; ils se composent, d'un côté, d'une arche ruinée, et de l'autre, d'une architrave portée par un pilastre et trois colonnes d'ordre dorique d'un pied neuf pouces de diamètre; le tout est d'une époque qui annonce la décadence de l'art. Spon et Wheler ont supposé que ces ruines étaient des restes du temple de Jupiter Olympien, ce qui est impossible, parce que ce péribolos n'a pu être suffisamment étendu pour contenir un temple octastyle d'une grandeur telle qu'on représente l'Olympiéïon.

Stuart les a confondues avec le Pœcile; et, comme il ne pouvait pas s'empêcher de reconnaître que ces colonnes étaient d'un travail romain, il a supposé que c'était une réparation somptueuse du Pœcile, dont il n'est pas fait mention dans l'histoire. Mais le péribolos (l'enceinte), la colonnade et l'édifice central semblent avoir été des constructions de la même époque et avoir formé ensemble un vaste établissement. Les détails architectoniques de la colonnade

[1] Sous l'administration de la régence, les abords de cette église ont été comblés pour élargir le marché de la nouvelle capitale. Ce n'est donc pas sans quelque difficulté qu'on peut apercevoir les ruines dont il est ici question. Tout à côté est une construction moderne : c'est la tour de l'horloge publique, avec une inscription latine indiquant que lord Elgin en fit présent à la ville d'Athènes. On a dit qu'elle servait à rappeler à chaque heure aux habitants d'Athènes l'acte sacrilége de lord Elgin.

occidentale ont une ressemblance si marquée avec ceux de l'Olympiéïon, qu'il y a de fortes raisons pour croire que cet édifice est un de ceux érigés par le grand bienfaiteur d'Athènes; cette supposition s'accorde avec le silence que Pausanias garde sur cet édifice, tandis qu'il parle d'autres constructions dans ce même voisinage. Il était naturel pour lui de différer d'en parler jusqu'à ce qu'il fût arrivé à l'Olympiéïon, le plus important des ouvrages de cet empereur. Le plan général était évidemment un carré [1], entouré de portiques, ayant un ou plus d'un édifice au centre. Cette forme correspond parfaitement avec cet ouvrage d'Hadrien qui contenait des *stoæ* (portiques), une colonnade en marbre de Phrygie et une bibliothèque. Les divisions dans les murs de l'enceinte, avec la colonnade en avant, s'accordent très-bien avec ces οἰκήματα (salles) dans la stoa d'Hadrien, qui, d'après Pausanias, étaient ornées d'albâtre et d'or et décorées de tableaux et de statues. L'édifice, près du centre du carré qui fut converti en église de la Panaghia, peut avoir été le Panthéon, ou temple de tous les dieux, dans lequel était déposé un catalogue de tous les temples bâtis, réparés ou ornés par Hadrien, et de ses dons aux villes

[1] Les trois côtés du carré sont actuellement occupés par de lourdes bâtisses servant de casernes, qui pour la plupart sont adossées aux anciens murs d'enceinte.

gement de chaque côté au delà des murs du vestibule. Secondement, la construction est celle d'un édifice civil et non religieux, les colonnes ayant six diamètres de hauteur, proportion moindre que dans les temples d'ordre dorique à Athènes, mais conforme à la distinction que fait Vitruve. De plus, l'entre-colonnement du milieu est à double triglyphe et a des proportions plus larges que ceux des deux côtés (un et demi sur un). Il ressemble, sous ce rapport, aux Propylées de l'Acropolis et à d'autres ouvrages civils qui demandent une entrée spacieuse. L'acrotère du milieu est entre un cinquième et un quart de toute la longueur du fronton, proportion sans exemple dans les temples grecs; il ne pouvait être destiné qu'à porter une statue ou un char.

Ces conjectures, quant à la destination du bâtiment, sont confirmées par quatre inscriptions : 1° sur l'architrave; 2° sur l'acrotère; 3° sur un des jambages de la porte; 4° sur un piédestal que Stuart trouva à l'intérieur du vestibule. La première est une dédicace faite par le peuple à Minerve-*Archégétis* (conductrice); elle porte que l'édifice avait été construit avec les dons de Jules César et d'Auguste, sous l'archontat de Nicias, fils de Sérapion, d'Athmone, à l'époque où Euclès, fils d'Hérode de Marathon, était stratége (général) des Hoplites. Ce même Euclès, revenu d'une ambassade, avait succédé à

son père Hérode dans la surveillance de l'édifice. Une pareille inscription gravée sur un temple aurait été sans exemple. Mais comme chaque édifice à Athènes était dédié à quelque divinité tutélaire, l'indication de Minerve-Archégétis était ici très-convenable, Minerve étant supposée présider aux marchés. C'est la raison pour laquelle on lui donnait parfois l'épithète d'Agoræa. A Athènes néanmoins, on devait préférer le titre plus élevé et plus convenable d'Archégétis.

Si l'inscription principale sur l'architrave n'était pas faite pour un temple, on s'expliquerait encore moins l'existence, au sommet du fronton, d'une statue de Lucius César, petit-fils et fils adoptif d'Auguste. Mais la troisième et la quatrième inscription, comparées avec l'édifice, ne laissent pas de doute que c'était le Propylæon de l'Agora. La troisième, qui est sur le jambage de la porte, est un édit de l'empereur Hadrien relatif à la vente des huiles et aux droits à payer :

Κε. Νο. Θε. Ἁδριανοῦ αὐτοκράτορος, κ. τ. λ.
Chapitre des lois du divin Hadrien, empereur, etc.

Dans la quatrième inscription, qui était sur le piédestal d'une statue de Julia Augusta, érigée en dedans du vestibule, les magistrats spécialement nommés sont les deux *agoranomes* (inspecteurs des marchés), quoiqu'un seul d'entre eux eût la surveillance des dépenses de la construction; de la même

manière, le stratége des Hoplites est le magistrat nommé dans l'inscription principale comme ayant eu le soin de l'érection du monument, parce que, d'après sa charge, il devait veiller aux fournitures des vivres.

ANCIENNE AGORA[1].

Le Propylæon étant tourné vers l'occident, l'Agora du siècle d'Auguste et des siècles suivants devait par conséquent être à l'orient. D'autres témoignages cependant placent l'Agora dans une situation très-différente, nommément au pied de la montée de l'Acropolis, comprenant une partie de ce versant. On sait, au reste, que les célèbres statues d'Harmodios et d'Aristogeiton étaient dans l'Agora, dans une position élevée, vers le temple de la Victoire, qui était en face de l'aile gauche des Propylées, et que le temple de Vénus-Pandémos (la populaire), qui était vers cette même partie de l'Acropolis, était également très-près de l'Agora ou dans l'Agora même. Apollodore, en décrivant le temple de Vénus en ce lieu, fait allusion à l'ancienne Agora (τὴν ἀρχαίαν ἀγορὰν) comme si ce n'eût pas été l'Agora fréquentée de son temps. On ne saurait presque douter que l'Agora primitive ne fût dans cette position et qu'elle ne dût son origine à la réunion du peuple

[1] Il n'en existe plus de traces.

des régions environnantes de l'Attique pour les objets habituels du commerce, réunion qui avait lieu au sortir des portes de la ville, lorsque celle-ci se limitait à la montagne de Cécrops. Là se trouvaient quelques-uns des sanctuaires les plus anciens et les plus révérés; là aussi furent placées les statues des tyrannicides, à l'exclusion de toutes les autres statues d'hommes. Une inscription qui se trouve dans la collection de M. George Finlay, à Athènes, porte qu'entre autres faveurs accordées à un individu dont le nom manque, il lui est permis de s'ériger une statue équestre en bronze dans n'importe quelle partie de l'Agora, excepté près d'Harmodios et d'Aristogeiton.

Si donc on a des preuves monumentales de l'existence d'une Agora dans les temps romains à l'orient de la montée de l'Acropolis, on est évidemment porté à conclure que pendant les nombreux siècles de la grandeur athénienne, les limites de l'Agora ou au moins de ses parties fréquentées subirent de grandes variations. Lorsque les principaux édifices sacrés furent bâtis pour la première fois, ainsi que le dit Thucydide, sur le flanc méridional de l'Acropolis, et que la ville commença à s'étendre sur les versants méridionaux et occidentaux de cette montagne et autour de l'Aréopage, l'Agora s'étendit graduellement de sa position primitive dans le creux

situé entre l'Acropolis et l'Aréopage, vers le bassin au sud-ouest de cette dernière colline. Il y avait d'un côté le Pnyx, cet ancien point de réunion des assemblées, et quelques autres édifices appartenant au gouvernement qui y étaient contigus ou s'y trouvaient renfermés. La ville s'étendit par degrés autour de l'Acropolis vers le nord, et l'Agora s'élargit dans la même direction jusqu'à ce qu'elle entourât l'Aréopage. Cette circonférence (κύκλος τῆς Ἀγορᾶς) paraît avoir été celle à laquelle fait allusion Euripide, ainsi que Xénophon, dans un passage de l'Ἱππαρχικός (traité de la cavalerie). Enfin la partie la plus fréquentée ayant été du côté du nord, une nouvelle Agora distincte de la première se forma, dans le cours du dernier siècle avant l'ère chrétienne, au centre de ce quartier. Elle était pourtant contiguë à l'ancienne du côté de l'orient, ainsi que le ferait croire la position du Pœcile, qui était dans l'ancienne Agora et en même temps très-près de la nouvelle Agora, à l'occident. Le motif religieux ou la raison ostensible du changement qui fixa enfin l'Agora à l'est du Propylæon d'Auguste fut probablement la souillure de l'Agora et du Céramique par le massacre qui eut lieu à l'époque où Athènes fut prise par Sylla, en l'année 86 avant Jésus-Christ [1].

[1] *Découverte des ruines de l'édifice appelé* Bouleutérion. — Des fouilles opérées par la Société Archéologique au sud du portique de

HORLOGE D'ANDRONICOS.

A une courte distance vers l'orient de la limite occidentale de la nouvelle Agora, indiquée par son portique, s'élève l'horloge qui fut construite, peu de temps après Sylla, par Andronicos de Cyrrhus, dans une position convenable pour un tel édifice, c'est-à-dire au centre de la nouvelle Agora. Cette horloge, qu'on peut appeler publique, située encore aujourd'hui vers le centre du bazar, au milieu de la ville, prouve qu'il y a eu peu de changements dans la topographie d'Athènes pendant dix-huit siècles, si ce n'est dans la diminution graduelle de son enceinte. Ainsi, tandis que les parties méridionales et occidentales de la ville ont été entièrement abandonnées, la position du quartier central [1] le plus fréquenté a continué à être la même que du temps de l'empire romain.

La position des instruments chronométriques éle-

l'Agora, vers les hauteurs de la ville, ont fait découvrir les restes du *Bouleutérion*. Les murs d'enceinte en sont cependant de construction byzantine; c'est peut-être l'Agora de cette époque. Ces murs se composent d'un grand nombre d'inscriptions et de sculptures qui ont servi à leur construction. Ces fragments auront appartenu à tous les édifices qui entouraient anciennement le *Bouleutérion*, tels que les portiques, le temple de Vénus-Uranie, etc., etc. On remarque également en cet endroit des traces d'un incendie antérieur à la destruction des murs (1868).

[1] La ville actuelle se porte vers l'est et le nord-est, où se trouvent le palais du roi, l'Université et les plus belles maisons d'Athènes.

vés à différentes époques pour l'usage public semble correspondre au mouvement progressif de l'Agora. Le plus ancien dont il soit question est le Πόλος ou Ἡλιοτρόπιον, qui était fixé sur un des murs du Pnyx. Il marquait le solstice et indiquait par conséquent la longueur de l'année solaire. Il est probable qu'un cadran solaire y était encastré, ces instruments ayant été introduits en Grèce dès le sixième siècle avant Jésus-Christ. Méton fit connaître, sous l'archontat d'Apseudès (433-432 av. J.-C.), sa découverte du μέγας ἐνιαυτὸς ou cycle de dix-neuf ans, et, dans l'année suivante, il établit sur le Colonos Agoræos [1], qui était près de l'Héphæstiéon, un instrument perfectionné pour mesurer le temps. Cet emplacement n'était probablement pas éloigné de l'habitation de Méton, qui se trouvait près du Pœcile [2]. On faisait usage d'eau pour cet instrument, et il indiquait, tant au moyen de l'eau que du cadran, les divisions horaires du jour. On érigea dans les temps postérieurs, au centre de l'Agora érétrienne ou romaine, la tour qui existe encore et qui servait d'*Anémoscope* et de chronomètre à toutes les heures et dans tous les états de l'atmosphère.

Cette tour octogone est vulgairement nommée ςτοὺς ἀνέμους (le temple ou la tour des Vents), à cause

[1] Sous l'Aréopage, au sud du temple de Thésée.
[2] A l'ouest du portique de la nouvelle Agora.

des figures et des noms des vents vers lesquels sont tournées les huit faces de l'édifice. Varron affirme que cet édifice fut construit par Andronicos Cyrrhestès antérieurement à la trente-cinquième année avant Jésus-Christ, et Vitruve dit que la figure d'un triton sur le sommet, tenant une baguette dans la main droite, servait de girouette. Une accumulation du sol a enlevé à l'édifice [1] plusieurs pieds de sa hauteur primitive; mais Stuart, qui a fouillé l'intérieur jusqu'à l'ancien sol, n'a pas laissé de doute qu'il n'y eût à l'intérieur une horloge à eau semblable à celle décrite par Vitruve, Pline et Lucien. D'après lui, l'eau venait de la source qui alimente la fontaine Klepsydra. Une partie de l'aqueduc existait en effet il n'y a pas longtemps [2], et faisait partie d'un conduit moderne qui portait l'eau à une mosquée voisine pour l'usage des Turcs dans les ablutions. Il y a un cadran sur chacune des huit faces de l'édifice. La construction entière servait de cette manière à indiquer le demi-quart du firmament d'où soufflait le vent, l'heure du jour au moyen du soleil, lorsque celui-ci brillait, et au moyen de l'eau pendant la nuit ou en temps de pluie.

[1] En 1840 on l'a dégagé des remblais qui jusqu'alors l'avaient enfoui jusqu'aux deux tiers de sa hauteur. L'intérieur est également déblayé.

[2] On voit encore du côté méridional deux arches et demie d'un aqueduc dont la construction est de la même époque que celle de l'horloge.

PRYTANÉE.

Le Prytanée était près de l'Agraulion [1]. Il était situé sur un terrain comparativement élevé, car Pausanias, allant de là au temple de Sérapis, descend dans la partie basse de la ville (ἐς τὰ κάτω τῆς πόλεως). La rue des Trépieds, qui aboutissait à l'enceinte sacrée de Bacchus, près du théâtre, partait du Prytanée. On ne peut concilier ces données qu'avec l'angle nord-est de l'Acropolis.

Non loin au-dessous de ce point, c'est-à-dire à une église de *Panaghia-Vlastiki,* on voit des restes d'un grand édifice. Dans des excavations qui eurent lieu en 1835 pour la construction d'une maison contiguë à cette église [2], on découvrit quelques fondements massifs, probablement ceux du Prytanée, qui sans doute était un bâtiment étendu.

RUE DES TRÉPIEDS.

Outre la rue qui conduisait du Prytanéïon à l'Olympiéïon, il y en avait une autre qui partait

[1] Enceinte sacrée dans le flanc de la montagne, sous l'Érechthéïon.

[2] L'une et l'autre appartiennent actuellement à M. G. Finlay. Il y a cependant erreur dans le nom de l'église; elle se nomme Panaghia-Ntouvérghena, au lieu de Vlastiki. Près de l'église de Saint-Dimitri, contiguë à la maison de M. Pantazi, dans la même direction vers le nord-ouest, on voit également des murs massifs qui appartenaient probablement aussi au Prytanée.

du même point et se dirigeait vers le Lenæon ou enceinte sacrée de Bacchus, contiguë au théâtre [1]. Cette rue, de même que le quartier par où elle passait, portait le nom de *Trépieds* à cause des trépieds qui y étaient dédiés par les directeurs des χοροί (chœurs) qui avaient été victorieux dans les combats scéniques sur le théâtre de Bacchus. Quelques-uns de ces trépieds étaient placés sur de petits temples dédiés à Bacchus et autres divinités; les uns étaient dans cette rue et d'autres dans l'enceinte Dionysiaque, qui renfermait le théâtre. Deux de ces temples existent encore : l'un d'eux est la grotte, actuellement l'église de *Panaghia-Spiliótissa* (la Vierge de la Grotte), au sommet de laquelle était le trépied de Thrasyllos, tandis qu'à l'intérieur on voyait les statues d'Apollon et de Diane détruisant les enfants de Niobé. L'autre est l'édifice vulgairement nommé la *Lanterne de Démosthènes*, qui, d'après une inscription sur l'architrave, a été construit par Lysicratès, *choragos* (conducteur des chœurs) victorieux. La fleur de marbre qui couronne ce monument prouve sans aucun doute qu'il portait jadis un trépied, et le tout correspond exactement à ce que dit Plutarque d'un monument érigé par Nicias dans le

[1] D'après M. Leake, le Lenæon, qui contenait deux temples de Bacchus, était près du théâtre Dionysiaque, compris dans la même enceinte.

Lenæon. Il semble donc que c'était un des temples situés dans le quartier des Trépieds, et qu'il y avait au sommet un trépied avec une statue à l'intérieur.

Les trois jambages du trépied formaient un triangle équilatéral de trois pieds sur les côtés. La hauteur entière du monument était de trente-quatre pieds, la base carrée de quatorze. Le corps de l'édifice jusqu'au sommet des colonnes était de douze pieds, et l'entablement avec le fleuron de huit pieds. Le cylindre était formé de six plaques courbes en marbre. Les jointures verticales étaient couvertes de colonnes corinthiennes cannelées d'un pied deux pouces de diamètre, qui dépassaient le côté extérieur du cylindre d'un peu plus du demi-diamètre. Les chapiteaux des colonnes étaient travaillés à l'intérieur du cylindre, mais non avec le même fini qu'à l'extérieur. Le mur était surmonté d'une frise de trépieds de la même hauteur que les chapiteaux des colonnes, et il y en avait deux entre chaque chapiteau. Ces trépieds donnent une nouvelle preuve de la destination du monument. Les plaques à l'intérieur du cylindre étaient polies. On ne pouvait cependant pas y pénétrer, parce que la base en était massive, à l'exception d'un petit creux non travaillé au centre [1].

[1] Ce monument élégant et curieux est situé sur un terrain où était, avant la révolution de 1821, le couvent des Franciscains. Le gouvernement français a donné ordre de le faire restaurer, et l'em-



Page 167.

MONUMENT DE LYSICRATE.

On pensera peut-être que, cet édifice étant entièrement clos, ce ne pouvait être un ναὸς (temple). Il était naturel cependant que dans un si petit édifice (de six pieds seulement de diamètre à l'intérieur), l'artiste ou le choragos victorieux eût de préférence soigné les décorations extérieures. Il n'y avait pas effectivement d'autre alternative que de laisser les colonnes ouvertes pour l'exposition d'une statue dans un genre assez usité chez les Romains. On n'entrait pas, par contre, à l'intérieur du monument, qu'on peut désigner comme un Ψευδόναος (pseudo-temple), quoiqu'il fût consacré à la divinité principalement adorée dans ce quartier. La frise, représentant en relief la destruction ou transformation des pirates tyrrhéniens par Bacchus et ses génies, en est d'ailleurs la preuve. L'inscription dans l'architrave porte seulement que Lysicratès, fils de Lysithéidès, conduisait le chœur. Les jeunes gens de la tribu Acamantis y furent victorieux. Théon jouait de la flûte; Lysiadès fut l'auteur de la pièce, et Évænétos était archonte. Il date donc de l'année du passage

placement de l'ancien couvent des Franciscains sera converti en une place publique.

On ne peut qu'applaudir à une idée si heureuse. Elle aura le double avantage d'embellir ce quartier de la ville et de préserver un monument auquel, selon l'expression poétique de M. Ed. Quinet (*De la Grèce moderne*, etc., p. 352), « tout contribue à donner le caractère et l'élégance naïve d'une ode d'Anacréon ».

d'Alexandre le Grand en Asie (335-334 av. J.-C.).

Comme le temple ne pouvait pas contenir intérieurement une grande statue, on peut être certain que c'était un de ces monuments qui avaient des statuettes à l'intérieur du trépied. Ce peut être par conséquent celui qui contenait le Satyre de Praxitèle, ou la statuette qui était l'œuvre de Thymilos et qui représentait Cupidon et Bacchus, avec un jeune satyre offrant une coupe à ce dernier dieu.

ODÉON DE PÉRICLÈS[1].

On sait déjà, d'après Vitruve, que l'Odéon de Périclès, théâtre remarquable par sa toiture en pointe et ses nombreux siéges et colonnes, était contigu au temple Dionysiaque à l'orient. Pausanias, en plaçant cet Odéon près du temple et du théâtre de Bacchus, s'accorde avec Vitruve pour montrer qu'il était situé à l'orient du théâtre, sur un même niveau que la partie inférieure de cet édifice. Il y avait probablement un passage au haut, vers le Diazoma supérieur du théâtre, tandis que la rue des Trépieds, où s'élevait le monument de Lysicrate, aboutissait du côté oriental au Lenæon. Dans cette position, l'Odéon était assez près des rochers de l'Acropolis

[1] Quoiqu'il n'existe plus rien de cet édifice, on l'indique ici comme point topographique.

pour justifier les craintes d'Aristion pendant le siége d'Athènes par Sylla. En effet, Aristion craignait que l'ennemi ne fît usage de la charpente de l'Odéon pour l'assaut de l'Acropolis.

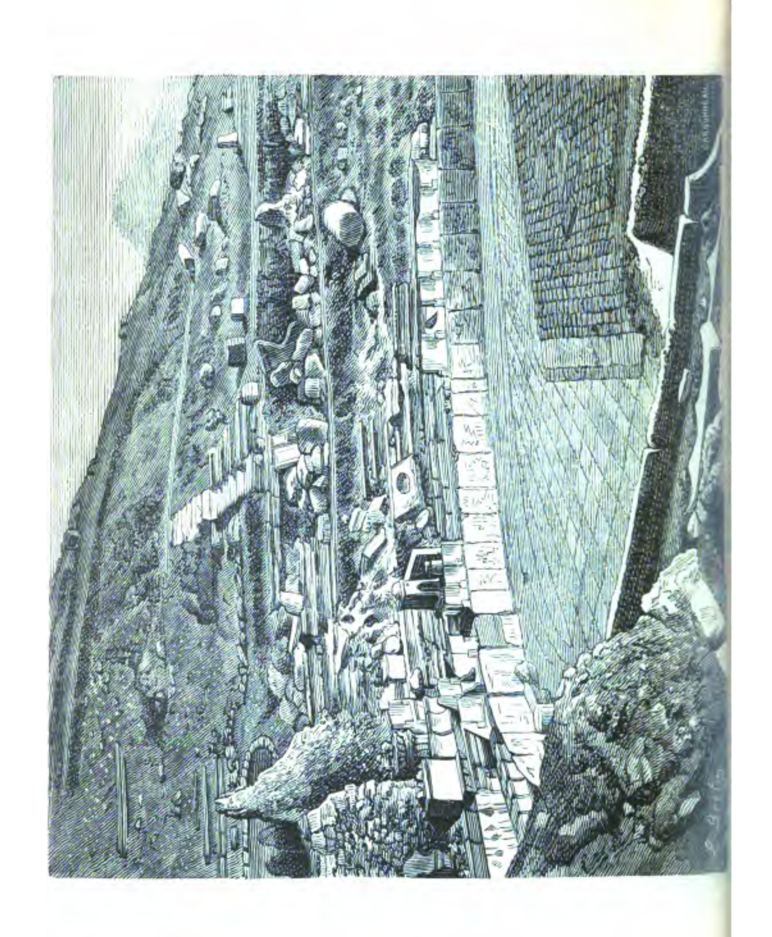
THÉATRE DE BACCHUS.

On voit à l'angle sud-est de l'Acropolis les restes de ce théâtre. De même que d'autres théâtres en Grèce, il avait son centre creusé dans les flancs de la montagne, et ses extrémités étaient formées au moyen de rangées solides de maçonnerie. Les monuments choragiques qui existent encore dans cette partie d'Athènes sont la preuve la plus évidente que ces ruines appartiennent au théâtre de Bacchus.

On observe sur quelques-uns de ces monuments les restes de trépieds connus pour avoir été les prix habituels des conducteurs des chœurs victorieux dans les combats de musique et de poésie qui se décidaient au théâtre Dionysiaque. Souvent même ils avaient été dédiés dans l'enceinte sacrée de Bacchus dont le théâtre faisait partie. Non-seulement on trouve, ainsi que l'indique Pausanias, la grotte au faîte du théâtre, dans le rocher, mais encore on y observe une inscription choragique et les ornements d'architecture au moyen desquels la grotte fut convertie par Thrasyllos, choragos victorieux, en un

petit temple semblable à ceux de Nicias et de Lysicrate. Le seul point où la description de Pausanias semble en défaut, c'est quand il parle d'un trépied au-dessus de la caverne, sans faire mention de la statue de Bacchus, précédemment assise sur l'entablement du petit temple, et qui actuellement se trouve au Musée Britannique. Il est cependant à observer qu'il y a des trous dans les genoux de la statue qui indiquent la position d'un trépied et que l'usage de faire porter des trépieds par des statues n'était pas sans exemple. La statue était placée entre deux autres monuments choragiques et exactement au-dessous de deux colonnes, avec des chapiteaux triangulaires propres à porter des trépieds.

Une ancienne médaille d'Athènes vient fortement à l'appui de l'identité de ces ruines. Cette médaille remarquable représente le théâtre athénien vu d'en bas. On reconnaît distinctement son proscénium et son aire. Ses gradins sont interrompus par un diazoma ou corridor latéral de communication, et on voit même les séparations formées par des marches à rayons qui conduisaient de l'orchestre en haut. Au-dessus du théâtre s'élève le mur de l'Acropolis anciennement appelé νότιον (méridional). On distingue plus haut le Parthénon et à gauche les Propylées. L'apparence majestueuse du Parthénon, qui s'élève au-dessus du théâtre, telle que la représente la mé-



daille, paraît avoir été célèbre chez les anciens. Il en est question dans un auteur qui faisait la description d'Athènes vers la fin du quatrième siècle avant notre ère. Comme une nouvelle preuve de l'identité de ce théâtre, le graveur de la médaille a même représenté au bas de la muraille, au-dessus du centre du théâtre, la grotte (σπήλαιον) dont parle Pausanias. Il y a figuré un pilastre au milieu; quant au reste, il était tel qu'on le voit de nos jours, depuis la démolition des murs modernes qui en obstruaient l'entrée, à l'époque où la grotte fut convertie en une chapelle dédiée à la *Vierge de la Grotte* (Παναγία Σπηλαιώτισσα). L'artiste paraît même avoir eu l'intention d'indiquer d'autres petites excavations dont on voit encore des traces sur la même ligne que la grande et qui probablement étaient de petites niches sacrées creusées pour la réception des statues [1].

ANCIEN ODÉON.

Il n'existe plus aujourd'hui de traces de l'Odéon, qui, d'après Pausanias, était situé près d'Ennéacrounos. Néanmoins quelques observations à cet égard

[1] Le théâtre de Bacchus est aujourd'hui entièrement déblayé, grâce aux fouilles entreprises en 1862 par M. Strack, architecte prussien, et poursuivies avec autant de zèle que de succès par la Société Archéologique d'Athènes. L'identité du monument retrouvé par M. Strack avec la médaille décrite ici par Leake est complète.

peuvent servir à éclairer la topographie d'Athènes. Il est clair qu'on ne doit pas confondre cet Odéon avec celui qui fut construit par Périclès et dont la toiture pointue ressemblait à la tente de Xerxès : celui-ci était contigu au théâtre de Bacchus. Il est également évident que l'Odéon situé près d'Ennéacrounos était le plus ancien des deux : lorsque celui de Périclès l'eut remplacé pour la musique et les autres représentations, il fut employé à d'autres usages dont parlent les auteurs anciens. Il paraît avoir plus particulièrement servi de lieu de dépôt pour les grains et le mesurage, ainsi que pour la farine appartenant à l'État. On y plaidait aussi des causes par-devant les σιτοφύλακες (conservateurs des blés) et les μετρονόμοι (régulateurs des mesures).

Cet Odéon était antérieur au théâtre Dionysiaque, qui fut fondé trois cents ans environ avant Jésus-Christ. A cette époque, où le génie inventif d'Eschyle et d'Agatharchos perfectionnait le drame, un accident fatal, occasionné peut-être par la foule trop considérable qui accourait pour voir ces magnifiques nouveautés sur la scène, amena la destruction de l'édifice en bois qui avait auparavant servi de place de spectacle, et inspira aux Athéniens la nécessité de quelque construction plus solide et plus digne du perfectionnement de l'art dramatique. La partie supérieure de l'enceinte Dionysiaque fut choisie à cet

effet, probablement dans la position occupée précédemment par les ἴκρια ou constructions en bois. L'Odéon avait, avant ce temps, servi de local où les rhapsodes et les musiciens exerçaient leur talent. Ce nom, qui dérive d'ᾠδή (chant), annonce la priorité sur le Θέατρον (ou place de spectacle), de même que, dans l'art dramatique, le chant et le récitatif monologue avaient précédé le dialogue et la représentation. La combinaison de ces objets sous la forme d'un drame régulier amena l'invention du Théâtre, dont la forme et la construction étaient une amélioration de l'Odéon, comme l'Odéon lui-même était un progrès sur la forme plus simple de l'emplacement des assemblées publiques, tel qu'on le voit dans le Pnyx. Le Théâtre avait l'avantage de contenir le plus de monde possible dans un espace très-resserré et à très-peu de distance de la scène. Ouvert par le haut, il n'avait aucune de ces interruptions pour la vue ou l'ouïe qui se trouvent dans les Odéons de grandes dimensions, à cause des colonnes qui portent la toiture ou les galeries.

D'après Théophraste, il paraît que les Odéons se distinguaient généralement par le nombre de leurs colonnes. Celui de Périclès était, au dire de Plutarque, πολύεδρον καὶ πολύστηλον, entouré de plusieurs rangées de siéges et de colonnes.

ARC D'HADRIEN

OU PORTE D'HADRIANOPOLIS.

L'arc d'Hadrien, privé actuellement des élégantes colonnes corinthiennes qui l'ornaient et couvert à sa base d'une accumulation de sol de trois pieds, se composait, lorsqu'il était complet, d'une arche de vingt pieds de large entre deux piliers d'environ quinze pieds carrés, décorés d'une colonne et d'un pilastre de chaque côté. L'ensemble présentait une façade exactement semblable des deux côtés. Au-dessus du centre de l'arc s'élevait un ordre supérieur, surmonté d'un fronton et composé sur les deux façades d'une niche entre des demi-colonnes; une division de peu d'épaisseur dans le fond séparait les niches. Deux colonnes entre un pilastre flanquaient les extrémités de cette construction, et s'élevaient immédiatement au-dessus des grandes colonnes corinthiennes de l'ordre inférieur. La hauteur de l'ordre inférieur jusqu'au sommet de la corniche était d'environ trente-trois pieds; celle de l'ordre supérieur jusqu'au sommet du fronton d'environ vingt-trois. Sur la frise, immédiatement au-dessus du centre de l'arche, on lit du côté nord l'inscription suivante :

ΑΙΔΕΙΣΑΘΗΝΑΙΘΗΣΕΩΣΗΠΡΙΝΠΟΛΙΣ

C'est ici Athènes l'ancienne ville de Thésée.

On lit sur le côté opposé :

ΑΙΔΕΙΣΑΔΡΙΑΝΟΥΚΑΙΟΥΧΙΘΗΣΕΩΣΠΟΛΙΣ

C'est ici la ville d'Hadrien et non celle de Thésée.

Il ne saurait donc raisonnablement être révoqué en doute que le quartier au sud de l'arc ne fût une partie de la ville appelée Hadrianopolis, ou nouvelle Athènes, en l'honneur d'Hadrien. Il est vrai que quelques-uns des édifices que cet empereur fit élever n'étaient pas dans ce quartier; mais les bienfaits d'Hadrien envers l'Attique ne se bornaient pas à Athènes même ou à un de ses quartiers particuliers. Il est impossible de croire, d'un autre côté, qu'une partie d'Athènes où n'aurait pas été compris l'Olympiéïon eût pu avoir été honorée du titre d'Hadrianopolis. En effet, de tous les bienfaits d'Hadrien envers Athènes, l'achèvement et la dédicace du temple de Jupiter Olympien, où avaient échoué les Athéniens et leurs bienfaiteurs étrangers, était le titre le plus glorieux pour Hadrien. C'est pourquoi il prit le titre d'*Olympien*. Ce fut ici que les villes de la Grèce concentrèrent leurs témoignages d'admiration par un grand nombre de statues dédiées dans le *péribolos* du temple, et ici aussi les Athéniens les surpassèrent par la statue colossale qu'ils érigèrent à cet empereur. Il paraît probable que les niches qui sont entre les demi-colonnes de ce monument, au-dessus

de l'arche, ont contenu des statues de Thésée et d'Hadrien : du premier sur la façade nord-ouest, et du second sur celle au sud-est.

OLYMPIÉION

OU TEMPLE DE JUPITER OLYMPIEN.

Les Athéniens commencèrent à une époque très-reculée à bâtir un temple à Jupiter Olympien. On disait que Deucalion en était le premier fondateur. Vers l'an 530 avant notre ère, un temple fut commencé par quatre architectes employés par Pisistrate. Leur plan était grandiose et probablement conforme à l'ordre ionique, qui était l'ordre national à Athènes; c'est de là peut-être que le temple a fini par être corinthien, cet ordre ayant été en réalité de l'ionique enjolivé. Les Pisistratides en activèrent la construction; car, quoique le temple ait dû souffrir de l'invasion des Perses, la cella du moins fut rendue propre au service aussitôt après leur départ, s'il est vrai qu'une des premières occupations de Phidias ait été d'orner de peintures ce temple. L'état inachevé de ce monument pendant les siècles florissants de la république paraît avoir été un sujet universel de regrets. Vers l'année 174 avant Jésus-Christ, Antiochus Épiphane chargea un architecte romain nommé Cossutius de le continuer. Il paraît, d'après Vitruve,

que son plan fut suivi jusqu'à l'achèvement du temple. A la mort d'Antiochus, en l'année 164 avant Jésus-Christ, les travaux furent interrompus. Soixante-dix-huit années plus tard, Sylla emporta quelques colonnes qui appartenaient à l'Olympiéïon, probablement celles qui avaient été préparées par les architectes de Pisistrate, et les fit servir à orner le temple du Capitole à Rome. Les travaux ne furent point repris jusqu'au règne d'Auguste, époque à laquelle les rois et les États alliés ou dépendants de l'empire romain entreprirent de compléter l'œuvre à frais communs. Mais l'honneur d'achever l'exécution des plans de Cossutius, de dédier le temple et d'ériger la statue du dieu, était réservé à Hadrien, trois siècles après la reprise des travaux par Antiochus et six cent soixante années depuis la fondation du temple par Pisistrate.

D'après les ruines existantes, le temple consistait en une cella entourée d'un péristyle qui avait dix colonnes sur la façade et vingt sur les côtés longs. Le péristyle étant double aux côtés, avec une triple rangée à chaque bout, sans compter trois colonnes entre les antes de chaque côté de la cella, le temple se composait en tout de cent vingt colonnes. Il existe actuellement seize de ces colonnes dont le diamètre est de six pieds et demi au-dessus de la base et la hauteur de plus de soixante pieds, y compris l'ar-

chitrave. Il y en a treize à l'angle sud-est; les trois autres, qui sont de la rangée intérieure du côté méridional, ne sont pas loin de l'angle sud-ouest. Il y avait une dix-septième colonne appartenant à la façade occidentale qui exista jusque vers l'année 1760, époque à laquelle elle fut brisée par ordre d'un gouverneur turc d'Athènes pour construire une nouvelle mosquée dans le bazar. La longueur entière de l'édifice était de trois cent cinquante-neuf pieds et sa largeur de cent soixante-treize. Tite-Live a soin de remarquer, en traduisant peut-être les expressions de Polybe, que l'Olympiéïon était le seul temple dans l'univers qui eût été commencé dans des proportions en rapport avec la majesté du dieu (*unum in terris inchoatum pro magnitudine dei*). — *Inchoatum* (commencé), parce qu'il n'était pas terminé à l'époque dont il parle, non plus que de son temps; *unum* (seul ou unique) parce que c'était un ouvrage plus considérable qu'aucun des temples de Jupiter. En effet, quoique sa longueur soit moindre de quelques pieds que celle du temple d'Agrigente et qu'il soit d'une égale largeur, ce dernier n'était pas même périptère, mais était formé de demi-colonnes et était encore inachevé lorsqu'il fut détruit par les Carthaginois. Le temple de Sélinonte, étant diptère, fournit une meilleure comparaison, mais ses dimensions n'étaient que de trois cent trente et un pieds sur

cent soixante et un; ce dernier n'avait non plus jamais été achevé, ainsi que le prouve l'état de quelques colonnes cannelées. Des trois grands modèles d'architecture en marbre que Vitruve met en ligne avec l'Olympiéïon d'Athènes, celui d'Éphèse était le plus grand de tous, si les dimensions de Pline, qui portent ce temple à quatre cent vingt-cinq pieds sur deux cent vingt, sont exactes. En effet, il n'a pas encore été trouvé de traces de ce grand édifice pour confirmer ou invalider cette assertion. Deux autres existent encore, et en assez bon état pour nous mettre à même de les comparer avec l'Olympiéïon d'Athènes, ce sont : le temple d'Apollon-Didyme à Branchides, près de Milet, qui était long de trois cent quatre pieds et large de cent soixante-cinq; et le sanctuaire mystique d'Éleusis, qui était de deux cent dix-sept pieds sur cent soixante-dix-huit. Le premier ne fut jamais complété; tel est, au reste, généralement le sort d'entreprises si considérables. Périclès et Phidias agirent avec plus de jugement. En se bornant à une échelle plus modérée, ils arrivèrent plus facilement à l'utilité et à la perfection. Aussi, de leur temps, des ouvrages inimitables d'une plus grande durée que ces monuments furent terminés en peu d'années.

Le côté oriental du péribolos, étant d'environ vingt pieds plus haut que le sol actuel, prouve qu'il n'y avait

pas d'accès au temple par des marches au centre de ce côté, et fait croire que, quoique la façade du temple fût sans doute en cet endroit, son approche était du côté de l'ouest, comme dans le Parthénon. La porte d'Hadrien servait d'entrée au péribolos, à l'angle nord-ouest, et offrait au spectateur le même genre de vue qu'il avait du Parthénon, en entrant par les Propylées. Dans les deux cas, le spectateur, en embrassant simultanément la vue d'une des façades et d'un des côtés de l'édifice, jouissait d'un aspect plus imposant de ces magnifiques édifices qu'il n'aurait pu l'avoir par une avenue directement de face. On arrivait de la même manière à Sounion, à Priène et au Panhellénion d'Égine.

ENNÉACROUNOS,

FONTAINE AUX NEUF TUYAUX.

Il est dit dans un ancien lexique qu'Ennéacrounos ou Callirrhoé est située près de l'Ilissos. Cratinus paraît avoir eu en vue ce fait lorsque, tournant en ridicule un de ses contemporains, le poëte comique s'écrie : « O roi Apollon, combien résonne le torrent de ses vers ! Sa bouche est une fontaine à douze canaux ; son gosier est un Ilissos : à moins que quelqu'un ne ferme sa bouche, il inondera tout de ses poëmes. »

On trouve, sinon exactement, du moins d'une ma-

nière suffisamment conforme à ce témoignage, non loin de l'angle sud-ouest du temple de Jupiter Olympien, un faible cours d'eau qui sourd du pied d'un rocher, lequel en cet endroit barre l'Ilissos. En temps de pluie, la source se confond avec une petite cascade tombant du rocher; mais lorsque son lit est dans l'état ordinaire, c'est-à-dire à sec ou peu s'en faut, la source forme une espèce de réservoir qui est permanent même en été, et qui est fréquenté par les habitants du quartier voisin d'Athènes comme le seul endroit ayant de l'eau potable. La source ainsi que le ruisseau lui-même sont encore appelés Callirrhoï (Καλλιῤῥόη). On ne peut donc en contester l'identité, quoique la fontaine et le ruisseau paraissent avoir été anciennement mieux fournis d'eau qu'ils ne le sont actuellement. Ce changement a eu lieu dans d'autres parties de la Grèce que l'Attique, à la suite peut-être d'une diminution de végétation sur les montagnes.

Ennéacrounos, ou l'ancienne Callirrhoé, était une veine d'eau distincte, et ne dérivait pas d'une manière artificielle de l'Ilissos. Une excavation, faite en 1804 par les primats d'Athènes au réservoir susmentionné, le prouve. En effet, un cours abondant d'eau en jaillit alors, tout à fait distinct de l'Ilissos, et vint aboutir du côté du nord au réservoir dont il s'agit. L'Ilissos reçoit, au reste, diverses veines

souterraines dérivant de l'Hymette et de l'Anchesme. Ces sources forment des mares dans le lit du torrent, et les Athéniennes s'y rendent pour laver leur linge.

Lorsque Pausanias dit d'Ennéacrounos que, « quoiqu'il y eût des puits dans toutes les parties d'Athènes, là était la seule *source* d'eau », il entendait évidemment cette espèce d'eau très-estimée pour la boisson que les Athéniens tiraient des puits dans les parties de la ville éloignées d'Ennéacrounos. A cet égard, il en est encore de nos jours comme au temps de Vitruve [1]. Pausanias parle de deux autres sources, l'une dans la caverne qui était consacrée à Apollon et à Pan, l'autre dans le temple d'Esculape. La première existe encore près de la caverne d'Apollon et de Pan; la seconde, qui était généralement connue chez les anciens comme la fontaine d'Esculape, est évidemment celle-là même qui fut observée par Wheler [2], et qui, abandonnée à son cours naturel, se dirige au nord et va aboutir au petit ruisseau qui sort de la grotte de Pan, de la manière que Stuart l'indique dans son plan. Mais l'eau de ces sources n'est pas considérée comme potable. Provenant de l'Acropolis, elles ont cette même imprégnation de sel qui donnait un goût salin au puits existant anciennement

1 Vitruve, VIII, 3.
2 Whelers Travels, p. 383.

dans l'Érechthéïon, et étaient probablement de ces sources salées que Vitruve signale à Athènes et au Pirée, dont on faisait usage pour laver le linge et pour d'autres objets domestiques. Il est à propos de remarquer, d'après Wheler, que l'eau de la fontaine turque qui existait de son temps, près de l'extrémité occidentale de l'Acropolis, servait à un semblable usage parmi les Turcs, *attendu qu'elle n'était pas potable*. Ce seul fait aurait dû faire comprendre à Wheler que ce ne pouvait pas être, ainsi qu'il l'a supposé, l'ancienne Ennéacrounos.

L'ILISSOS ET L'ÉRIDAN.

L'Ilissos, d'après Pausanias, était formé de deux bras dont l'un s'appelait Éridanos. C'était probablement le ruisseau qui, provenant d'une source abondante à Syriani [1], sur le versant de l'Hymette, atteint

[1] C'est un monastère situé dans une des gorges de l'Hymette. Il est très-fraîchement placé au milieu d'un petit bois d'oliviers, et l'on peut s'y arrêter pour gravir de là le sommet de l'Hymette, afin de voir le lever du soleil qui rappelle toute la poésie homérique. Sa source d'eau, à laquelle Suidas attribue certaines vertus (ἐξ ἧς αἱ πιοῦσαι εὐτοκοῦσι καὶ αἱ ἄγονοι γόνιμοι γίνονται), conserve encore son ancienne réputation. Le monastère actuel occupe probablement (*Top. of Ath.*, t. II, p. 9 et 48) l'ancien emplacement du temple de Vénus. On voit dans l'église des colonnes qui semblent avoir appartenu à ce temple. Il paraît aussi qu'il y avait sur l'Hymette des mines d'argent et des carrières de marbre : on en voit encore de nombreuses traces. Toutes ces exploitations cessèrent sous les

l'autre bras près de l'emplacement du Lycée (Λύκειον). Sa source, qu'un ancien poëte appelle l'*éclat pur de l'Éridanos* (καθαρὸν γάνος Ἠριδανοῖο), était sans doute cette même Kallia[1], à Péra (Syriani), où était un temple de Vénus, et qui est loin de mériter l'observation ironique de Kallimachos ou de Strabon[2], applicable seulement au torrent pendant la sécheresse de l'été. Le bras le plus étendu de l'Ilissos part de l'extrémité septentrionale de l'Hymette, et, après s'être accru d'une partie des eaux du Pentélique, traverse Ambélokipo dans une direction qui est celle des deux rivières réunies.

Romains. La nature est cependant la même; les abeilles continuent à extraire de la surface de l'Hymette les richesses naturelles et à produire, avec le suc des plantes odoriférantes qui croissent sur son sol léger et sec, ce miel délicieux qui faisait anciennement la réputation de la montagne. La distance d'Athènes à Syriani est d'une heure environ. Après avoir visité ce monastère, on pourrait se rendre à celui de Karyès, qui n'en est pas éloigné. La porte d'entrée de ce monastère ouvre sur une vallée, à l'extrémité de laquelle apparaît Athènes et son Acropolis. L'église n'est pas distribuée à la grecque, mais à la latine, avec un seul autel séparé par le voile. Il y a au-dessus de la porte une croix formée par quatre fleurs de lis réunies à la tige et dans un cercle, ainsi qu'on en trouve parmi les marbres brisés de l'Acropolis.

1 Suidas, Phot. Lex. in Κυλλοῦ Πήρα.

2 « Par exemple Kallimachos, dans son *Recensement des rivières,* » traite de ridicule ce que dit un poëte : que les filles d'Athènes

. . . puisaient l'eau pure de l'Eridanos,

» eau dont les bestiaux mêmes ne boiraient pas. » (Strabon, t. IX, p. 397.)

LE STADE.

Comme le stade d'Athènes ne différait point quant à sa forme générale des autres stades de la Grèce, on le reconnaît aisément aux restes existants. Ils consistent en deux élévations parallèles, en partie naturelles, en partie formées de substructions grossières considérables, qui s'élèvent à une petite distance de la rive gauche de l'Ilissos, dans une direction formant angle droit avec le cours de ce ruisseau. A l'autre extrémité ils aboutissent à une troisième hauteur, d'une nature plutôt artificielle, qui formait le fond demi-circulaire essentiel à un stade. Ces détails confirment ou du moins expliquent ce que dit Pausanias au sujet de la position et de l'aspect du stade d'Athènes. Quoiqu'il soit possible que cet endroit ait été dès les temps anciens l'emplacement des luttes gymniques des Panathénées et autres fêtes, ainsi que l'indiquent sa situation rapprochée des murs de la ville et la forme naturelle du terrain, on ne trouve néanmoins d'indication précise du stade athénien dans cette position qu'en 350 avant Jésus-Christ. Ce fut alors que Lycurgue, fils de Lycophron, nivela le lit du torrent qui coulait entre les deux collines et éleva une muraille basse autour de l'esplanade et au pied des deux talus. D'après ce que

dit le biographe de Lycurgue, il semblerait qu'il ne fit pas construire à cette époque les siéges; ce ne fut que cinq siècles plus tard qu'Hérode, fils d'Atticos, fit couvrir les talus de siéges en marbre du Pentélique. Cette entreprise fut si considérable qu'il fallut quatre ans pour la terminer.

Les seuls restes aujourd'hui subsistants de ce magnifique travail sont quelques fragments des blocs qui en faisaient partie, que la pluie met parfois à découvert, ou que déterrent ceux qui viennent chercher en cet endroit des matériaux pour bâtir [1]. Les termes d'admiration avec lesquels Pausanias et Philostrate, qui virent le stade panathénaïque aussitôt après son achèvement par Hérode, parlent de ce monument, sont justifiés dans une certaine mesure par les ruines actuelles, quelque imparfaites qu'elles soient. En effet, il semble qu'il surpassât en grandeur tous les stades de la Grèce. La largeur de l'esplanade comprise entre les deux talus parallèles est d'environ cent trente pieds, tandis que la largeur ordinaire du stade était de cinquante ou soixante.

Quoique la longueur de la course ou de la distance entre l'*aphesis* et le *camptêr* (le départ et l'arrivée) ne fût probablement dans ce stade, comme

[1] La pluie ne procure plus aujourd'hui de pareilles découvertes, et les fouilles d'un genre aussi barbare ont heureusement cessé d'avoir lieu.

dans le stade ordinaire, que de six cents pieds grecs (607 pieds anglais), la partie destinée aux spectateurs, ou la longueur du creux à la rangée la plus basse des siéges, n'était pas moindre de six cent soixante-quinze pieds anglais. Il est difficile de supposer que les rangées de siéges s'étendissent jusqu'au sommet de la hauteur existante. Leurs lignes, en effet, dont on peut encore suivre la trace, paraissent indiquer qu'elles n'arrivaient pas à plus de la moitié du talus. Leur nombre devait être probablement de trente à quarante. Philostrate rapporte comme une circonstance extraordinaire qu'Hérode ayant promis, dans une des fêtes quatriennales des Panathénées, de couvrir le stade de siéges en marbre du Pentélique avant la réunion suivante, accomplit effectivement cette grande entreprise. Ce même auteur, en ajoutant qu'aucun théâtre ne pouvait alors lui être comparé, sert à confirmer la supposition que les rangées n'étaient pas en plus petit nombre qu'il n'a été indiqué ci-dessus. Quelques-uns des théâtres grecs avaient en effet soixante rangées de siéges, avec un diamètre de quatre ou cinq cents pieds à la rangée extérieure. Comme chaque rangée longitudinale, sans compter l'extrémité en forme de demi-cercle, aurait pu contenir quatre cents personnes, quarante mille pouvaient se placer sur les siéges en marbre. Un nombre égal aurait pu se tenir

sur les versants supérieurs de la montagne, dans des occasions extraordinaires, telles, par exemple, que celle où Hadrien satisfit le goût corrompu des Athéniens et flétrit un stade grec par le spectacle romain du massacre de mille bêtes féroces [1].

D'après Philostrate, il y avait d'un côté du stade un temple de la Fortune renfermant une statue en ivoire; il occupait probablement la colline occidentale sur le sommet de laquelle on voit des restes considérables de substructions grossières. Le tombeau d'Hérode, qui fut enterré quelque part dans ce stade, le plus remarquable monument de sa magnificence, était probablement au haut de la colline opposée.

Une aussi noble dépendance de la capitale athénienne que le stade panathénaïque n'aurait pas été complète sans une avenue convenable. Les seuls restes qui en existent encore sont les fondements d'un pont sur l'Ilissos. Les ruines d'une chaussée qui traversait la partie basse entre la rive et un terrain élevé qui avait une direction presque parallèle

[1] Un passage souterrain large de douze pieds sur dix de haut, dans cette partie du stade où se termine l'arc de cercle, du côté de l'est, peut avoir été expressément creusé pour des spectacles romains. Ce n'eût certes pas été de ce côté qu'une entrée pour le public aurait été le plus convenablement placée. On ne trouve pas d'ailleurs dans les stades grecs de pareilles ouvertures, dont les emplacements pour les spectacles romains ont seuls besoin.

à la rivière, indique probablement la ligne du mur oriental de la ville. On ne peut pas douter, au reste, qu'il n'y eût une porte dans ce mur, sur la même ligne que la chaussée, le pont et l'axe du stade.

TEMPLE DES MUSES ILISSIADES.

Il n'existe plus de traces du temple des Muses Ilissiades que Spon et Wheler ont vu, en 1676, tout près du pont du Stade, sur la rive droite de l'Ilissos.

Il en est de même pour ceux d'Eucléia, de Triptolémos, de Cérès et de Diane Agrotéra, qui étaient sur la rive gauche de l'Ilissos. A l'époque du voyage de Stuart (1751), le temple de Triptolémos, qui était un *amphiprostyle* de quarante-deux pieds de long sur vingt de large, sur la dernière marche du stylobate, existait encore. Il en a donné un dessin dans son ouvrage sur les antiquités d'Athènes.

MONT ANCHESMOS OU LYCABETTOS.

Un des points les plus marquants d'Athènes, qui figure dans presque tous les dessins que l'on en fait, et qui frappe au premier abord l'étranger, c'est ce pic à cône infiniment plus haut que la citadelle, surmonté d'une chapelle dédiée à saint Georges et dominant la ville du côté nord-est. Ce

n'est pas sans raison qu'il a été généralement appelé Anchesmos, quoique ce nom ne se présente qu'une seule fois dans l'histoire ancienne. Pausanias, qui en parle, n'indique pas sa position. Il fait entendre cependant qu'Anchesmos était une montagne distincte du Parnès, du Pentélicon et de l'Hymettos, et la qualifie de monticule [1]. Cette description ne pourrait s'accorder avec aucune partie de la chaîne de montagnes au nord-ouest de la plaine qui, ainsi que nous le savons, porte les noms d'Ægaléos, Corydallos et Pœcile, tandis qu'il s'adapte parfaitement à la colline de Saint-Georges : on peut à peine éviter d'en tirer la conclusion que cette colline était l'Anchesmos. Sur son point le plus escarpé est une petite plate-forme en partie artificielle à laquelle on arrivait au moyen de gradins taillés dans le rocher. L'église qu'on y voit est en quelque sorte un argument que le sommet était un *hiéron*. En Grèce, les églises ont généralement remplacé les temples païens.

Mais s'il y a une forte présomption que cette hauteur était l'Anchesmos de Pausanias, il y a encore une plus forte raison de croire que c'était l'ancien Lycabettos. D'après une des fables de la mythologie athénienne, Minerve, qui était allée d'Athènes à Pallène pour se procurer une montagne afin de la faire servir comme un ouvrage avancé vis-à-vis de

1 Ἄγχεσμος ὄρος ἐστὶν οὐ μέγα (Paus., *Attic.*, 32, 2).

l'Acropolis, fut à son retour rencontrée par une corneille qui l'informa de la naissance d'Érichthonios : ce fut en ce moment qu'elle laissa tomber le Lycabettos dans l'endroit où il est actuellement [1].

Pallène était un *démos* au nord-est d'Athènes, et on peut en inférer conséquemment que le Lycabettos était de ce côté de la ville.

Il résulte en outre d'une relation de la vie de Proclus, philosophe du cinquième siècle qui enseigna et mourut à Athènes, qu'il fut enterré dans la même tombe que son maître, à l'est de la ville, près du Lycabettos. Il semble, par conséquent, évident que le Lycabettos était au nord-est d'Athènes, et que, lorsque Platon parlait de la position de cette montagne comme vis-à-vis du Pnyx (*καταντικρὺ Πνυκὸς*), il entendait qu'elle était diamétralement opposée au

[1] Cette fable est rapportée par Antigone de Carystos, qui écrivait dans le troisième siècle avant notre ère, sur l'autorité d'un antiquaire athénien nommé Amélésagoras, à peu près de la même époque. On disait que l'enfant Érichthonios avait été enfermé par Minerve dans une cassette qu'elle confia aux trois filles de Cécrops, avec ordre de ne pas l'ouvrir avant son retour de Pallène. Agraulos et Pandrosos (Agraulos et Hersé d'après Apollodore, 3, 14, § 6, et Pausanias, *Att.*, 18, 2), désobéissant à ces ordres, ouvrirent la cassette et trouvèrent deux serpents (un d'après Apollodore) entortillés autour d'Érichthonios. La corneille, étant l'oiseau des mauvaises nouvelles, fut à tout jamais exclue de l'Acropolis. D'après une autre légende, Érichthonios serait apparu sous la forme d'un serpent. Pour ce qui est de l'exclusion de la corneille, on peut l'expliquer en ce que cet oiseau, qu'on aperçoit en grandes volées autour de l'Acropolis, s'élève rarement jusqu'à son sommet.

Pnyx, par rapport à la circonférence de la ville.

On peut de plus remarquer, d'après les auteurs anciens, à l'appui de l'identité du Lycabettos avec la montagne de Saint-Georges, qu'une élévation si remarquable et si rapprochée d'Athènes devait en quelque sorte avoir un nom distingué. En effet, le Lycabettos était une des montagnes les plus célèbres de l'Attique. Elle n'était pas parmi les hauteurs qui entourent la plaine, mais à une distance intermédiaire. Enfin elle devait probablement avoir un sommet pointu, puisqu'elle avait, à ce qu'on dit, servi de *gnomon* astronomique à Méton [1]. D'autres allusions des anciens autorisent la même supposition. Socrate, dans un des dialogues de Xénophon, établit un contraste entre la sécheresse du Lycabettos et l'humidité des marais de Phalère, et sa nudité était telle que le sol en était considéré comme de nulle

[1] On peut sans doute trouver à Athènes (et ce ne devrait pas être loin du Pnyx) un point qui aurait coïncidé avec la plus haute éminence de Saint-Georges, d'où par des observations répétées on peut avoir obtenu une première approximation de la longueur de l'année solaire; mais il est difficile de concevoir qu'au moyen d'un tel gnomon Phaeinos ou Méton aient pu calculer la longueur de l'année avec une exactitude telle qu'il a été reconnu que celle de Méton ne différait que très-légèrement des observations modernes.

D'un autre côté, λύκη est cette clarté qui précède le soleil (Macrob., *Sat.*, 1, 17). Le nom de Lycabettos, sans avoir égard à une question astronomique, peut donc être dérivé de ce fait que, dans toutes les saisons, excepté au milieu de l'hiver, la clarté du jour apparaît derrière la montagne, de manière que son sommet est le premier point éclairé à l'horizon.

valeur. On le signalait en même temps pour ses plantations d'oliviers, ce qui paraît contradictoire, mais ce qui s'explique par le fait que la montagne de Saint-Georges, quoique pierreuse et aride au sommet, est entourée de tous côtés, à l'exception de celui de la ville, de plantations d'oliviers [1].

En admettant que le Lycabettos et l'Anchesmos aient été une seule et même montagne, il n'est pas nécessaire de supposer que le premier nom était inusité du temps de Pausanias, mais seulement que le dernier était alors plus communément employé. On a vu qu'à une époque aussi récente que le cinquième siècle l'ancien nom était familier aux hommes instruits. De même le mont *Brilessos*, à la même époque, était plus généralement connu sous le nom de *Pentélicon*, à cause de la réputation de ses marbres. La période de ces deux substitutions est marquée par le fait que, tandis que Pausanias ne parle ni du Lycabettos ni du Brilessos, Strabon ne fait mention ni de l'Anchesmos ni du Pentélicon; mais, comme Théophraste, il affirme que les trois grandes élévations qui entourent la plaine d'Athènes étaient le Parnès, le Brilessos et l'Hymettos. Il y a également une ressemblance dans le degré d'importance donnée par Pausanias à l'Anchesmos, et par Strabon et les écrivains plus anciens au Lyca-

[1] Elles ont été détruites du temps de la guerre.

bettos; cette importance provenait non pas de la grandeur de la montagne, mais de son état escarpé et de son voisinage de la ville. Après tout cependant, il est possible qu'il ait pu y avoir une distinction entre l'Anchesmos et le Lycabettos, en ce sens que, pendant que le dernier nom comprenait toute la rangée basse au nord-est d'Athènes qui sépare la vallée de l'Ilissos de la plaine du Céphise, l'Anchesmos peut n'avoir été que le nom spécial du pic de Saint-Georges. Sous ce point de vue, le Lycabettos mériterait bien d'être représenté comme une montagne portant des oliviers [1].

[1] On gravit aisément le pic de Saint-Georges; la vue y est très-étendue : c'est un grand et beau panorama et une des meilleures positions pour embrasser d'un coup d'œil les limites naturelles de l'ancienne Athènes.

SECTION DEUXIÈME.

DÈMES, DIVISIONS ET PORTES D'ATHÈNES.

Isocrate observe que la ville était divisée en Κῶμαι (bourgades) et la contrée en Δῆμοι (communes), ce qui ferait croire qu'aucun des Dèmes de l'Attique n'était dans l'enceinte de la ville. Il y a cependant des preuves suffisantes du contraire. Les *Comæ* devaient être assez semblables aux quartiers d'une ville qui serait aussi divisée en paroisses; à Athènes, les *Comæ* étaient d'autant plus nécessaires que quelques-uns des Dèmes urbains étaient en partie hors des murs. Il y a pourtant des raisons de croire que quelques-unes des *Comæ* portaient les mêmes noms que les Dèmes. Quant à Mélite et à Collytos, leurs limites peuvent avoir été identiques, quoiqu'on ne puisse pas faire la même supposition pour Dioméia et le Céramique [1], qui étaient en partie en dedans et en partie au dehors de la ville. Quelques-unes des divisions (χωρία) dont parlent Pausa-

[1] Le Céramique était partagé en deux localités ou divisions appelées le Céramique *intérieur* et le Céramique *extérieur*. Des nombreux tombeaux qui ornaient le dernier et rappelaient le glorieux passé d'Athènes, on ne voit plus aujourd'hui que peu de fragments et des fondements épars dans la plaine. (*Voir* pages 207-208.)

nias et les autres auteurs peuvent avoir été les mêmes que les *Comæ* d'Isocrate; mais, comme on n'a pas d'informations sur ces dernières et qu'on en ignore le nombre, on peut seulement chercher à constater les districts et les Dèmes.

DÈMES.

Les Dèmes compris en totalité ou en partie dans la ville étaient : *οἱ* Κεραμεῖς (les Céraméens), *οἱ* Μελιτεῖς (les Mélitéens), *οἱ* Διομεῖς (les Dioméens), *οἱ* Κολλυτεῖς (les Collytéens), *οἱ* Κυδαθηναιεῖς (les Cydathénéens), *οἱ* Σκαμβωνίδαι (les Scambonides).

CÉRAMÉENS.

Quoique la qualification de Céramique fût souvent appliquée en général à l'ancienne Agora, il est à croire, d'après Pausanias, que ce dème, strictement circonscrit dans les limites de la ville, ne s'étendait pas loin à l'orient de la *Stoa Basileios*, et que l'Hephæstéïon était au delà de ses limites.

D'après d'autres auteurs, il paraît que *Mélite* comprenait la longue Stoa, l'Hephæstéïon et l'Eurysakéïon, qui étaient situés près du côté septentrional de l'Aréopage et du Colonos Agoræos, lequel faisait probablement partie de cette hauteur. Le Céramique et Mélite étaient par conséquent limitrophes. Il est

probable, d'après la réunion commune du culte d'Hercule et de Thésée, que Mélite s'étendait de là au nord, de manière à comprendre le temple de Thésée et ses environs. On disait en effet que Mélite avait été ainsi appelé du nom d'une femme d'Hercule, et il renfermait le temple d'Hercule, le plus célèbre à Athènes, ainsi que le monument de Mélanippos, fils de Thésée, qui n'était probablement pas éloigné du temple. Comme il y avait une porte de la ville appelée *Mélitide,* on peut en inférer que le Démos s'étendait au delà du Théséïon, aussi loin que les anciens murs; mais il ne paraît pas qu'il y ait eu un Mélite extérieur, car le dème Cœlé (Κοίλη), dans le faubourg, était attenant aux portes de Mélite, et au delà la route s'appelait ἡ διὰ Κοίλης ὁδὸς (la rue traversant Cœlé), comme si elle eût passé au milieu de ce dème [1].

DIOMÉIA.

Comme le Cynosarge était dans le dème des Dioméens, et que la porte Dioméenne y conduisait,

[1] « Il y a un tombeau de Thucydide près des portes, dans un endroit appelé Cœlé. Les tombeaux appelés Cimoniens se trouvent à Cœlé, près des portes dites Mélitides. » (Marcellin, *Vie de Thucydide.*) « Cimon a été enterré avant d'arriver à la ville, au delà de la rue qui porte le nom de Διὰ Κοίλης, *à travers Cœlé.* » (Hérodote, VI, 103.) D'après Marcellin, Hérodote lui-même ainsi que Cimon et Thucydide auraient été enterrés en cet endroit.

Dioméïa occupait la partie nord-est de la ville, et il y avait un Dioméïa intérieur et extérieur, de même qu'il y avait un Céramique intérieur et extérieur. Dioméïa extérieur n'était pas étendu; et en effet il ne semble avoir compris que le Cynosarge, car ce dernier était limitrophe avec le dème d'Alopèce, qui n'était éloigné que de onze ou douze stades des murs de la ville. Collytos confinait au dème de Mélite, et la tradition athénienne sur la réception d'Hercule à Athènes paraît ne laisser que peu de doute qu'il était également limitrophe de Dioméïa, en d'autres termes, qu'il était situé entre Mélite et Dioméïa. Ceci est parfaitement conforme à ce que dit le rhéteur Himérios, qui place Collytos dans le centre de la ville. Quoique la rue à travers le Collytos soit désignée comme *étroite*, il semble néanmoins qu'elle partait de l'Agora et qu'elle était recherchée comme lieu d'habitation. Elle se terminait probablement, de même que les rues Mélite, Céramique et Dioméïa, à une des portes de la ville.

CYDATHENÆUM.

Le Cydathenæum (Κυδαθηναιεῖς) était un dème urbain dont l'importance résulte de nombreux monuments et de plusieurs textes d'anciens auteurs. Son nom indique quelque chose de distingué dans la

position du dème[1]. Il est possible, par conséquent, qu'il occupât la ville de Thésée[2], c'est-à-dire l'Acropolis avec les parties contiguës au sud, au sud-est et à l'est, jusqu'à l'Ennéacrounos et l'Ilissos, confinant au nord avec Dioméïa. Il resterait encore assez d'espace au sud-sud-ouest de la ville pour les Scambonides[3], si ce dème était situé à l'intérieur des murs. La raison à l'appui de cette opinion, c'est qu'il est fait mention d'une rue à Athènes, dans le quartier des Scambonides, dite *Myrmex*, du nom d'un héros que l'on disait être fils de Mélanippos, et qui, d'après Hésiode, était le père de Mélite, épouse d'Hercule, de laquelle le dème Mélite reçut son nom. On doit admettre que cette étymologie tend à placer Scambonides près de Mélite et du Mélanippéïon. Mais si le Céramique, Mélite, Collytos et Dioméïa étaient mutuellement limitrophes et occupaient la partie septentrionale de la ville, il n'y a pas de place pour Scambonides, si ce n'est au sud.

[1] Kydathénæos, c'est-à-dire *Athénien illustre*, d'après Hésychios.

[2] De la même manière, les Eupatrides habitaient originairement la Cité et se distinguaient ainsi des γεωργοὶ ou paysans.

[3] Une inscription du commencement du cinquième siècle avant Jésus-Christ fait mention de l'Agora des Scambonidæ. (Bœckh, *C. Ins. gr.*, n° 70.) Ce marbre, ayant été trouvé près du temple de Thésée, peut venir à l'appui de l'opinion que Scambonidæ confinait au Mélite; et quoique dans le plan d'Athènes Scambonidæ figure au sud de la ville, on peut mettre en doute l'exactitude de cette position.

ÉRÉTRIA.

Strabon dit, sur la foi de quelques archéologues, que les villes d'Eubée, Érétrie et Histiæa, furent ainsi nommées d'après des dèmes de l'Attique. Les auteurs et les monuments servent à constater la position du dème d'Histiæa. Dans un autre endroit, le géographe dit, en parlant d'Érétrie, qu'elle est située *à Athènes, sur l'emplacement de l'Agora*. Le site de l'Agora du temps de Strabon étant connu par le portique encore existant, on a de cette manière la position d'une division urbaine à l'endroit précisément où un nom manque pour compléter les Χωρία ou divisions qui entouraient l'Acropolis. En effet, sur les confins d'Érétrie, au sud-est, étaient les Trépieds; plus loin, à l'ouest, les Limnæ, ensuite le Mouséïon, le Pnyx, l'Aréopage et le Céramique intérieur, qui se rencontrait, ou à peu près, avec l'extrémité occidentale d'Érétrie. On pourrait inférer de ce que dit Strabon, dans le passage cité plus haut, qu'Érétrie était un dème en même temps qu'une division de la ville. Mais comme rien n'a été encore trouvé qui confirme cette opinion; comme, d'un autre côté, Strabon dit que quelques personnes prétendaient que le nom de l'Érétrie d'Eubée était originaire de Triphylie dans le Péloponnèse, on peut

en conclure que si Érétrie a jamais été un dème de l'Attique, il a cessé de l'être à une ancienne époque. Le scholiaste de Callimaque dit que Limnæ était un dème; mais évidemment il confond le quartier d'Athènes Limnæ avec la localité du même nom en Messénie.

HERMÆ.

(*Les Hermès.*)

D'après un archéologue athénien, la rue dite Hermæ conduisait de la Stoa Basileïos au Pœcile. Par conséquent, cette partie célèbre de l'Agora, qui tirait son nom d'un grand nombre d'Hermès dédiés par des individus tant employés publics que simples particuliers [1], paraît avoir été une continuation de la grande rue du Céramique aboutissant à travers l'Agora et par le Pœcile au portique de la nouvelle Agora. De cette manière, on retrace exactement, d'après Lucien (*les Pêcheurs,* XIII), le chemin de la Philosophie dans sa marche de l'Académie au Pœcile, c'est-à-dire des platoniciens aux stoïciens. Il devait encore y avoir une troisième rue conduisant directement des environs de la Stoa Basileïos au côté nord de la montée des Propylées, et c'était probablement

[1] C'étaient des bustes de Mercure à triple tête, au bas desquels étaient gravées des sentences morales en vers (ἐλεγεῖα ἐξ ὧν ἔμελλον βελτίους οἱ ἀναγινώσκοντες γίνεσθαι, Hésychios).

dans cette direction, et non dans la rue des Hermès, qu'étaient situés l'Hephæstéïon et l'Aphrodision. Le Colonos Agoræos était précisément au-dessous de la hauteur septentrionale de l'Aréopage. Cette position correspond, tant par la nature du terrain que par la situation, à ce Colonos Agoræos sur lequel Méton plaça son nouvel instrument astronomique à l'usage du public, et qui, à cause de sa position centrale, devint un lieu de rendez-vous des ouvriers à gages, d'où lui vint le nom de Misthios (*à gage*), de même qu'Agoraios (*du marché*). On dit encore que Colonos Agoræos était derrière la Macra Stoa, d'où il est probable que celle-ci conduisait de la Stoa Basileïos à la montée septentrionale de l'Acropolis, formant une rue dans laquelle ou près de laquelle étaient situés les temples de Vulcain et de Vénus Uranie. Si les conjectures qui précèdent sur le plan de cette partie d'Athènes sont exactes, il semblerait que la grande rue du Céramique avait un triple embranchement à la Stoa Basileïos ou près d'elle : l'un aboutissant au Pœcile et à la nouvelle Agora; l'autre au centre, aboutissant à la montée septentrionale de l'Acropolis; et le troisième courant le long du côté méridional de la colline de Mars, vers la montée sud de l'Acropolis.

PORTES.

Les auteurs anciens ne parlent que de neuf portes, savoir : Thriasienne (autrement Dipylon), Dioméienne, Diocharis, Mélitide, Piraïque, Acharnique, Itonienne, Hippade et Hériéenne; mais il y en avait certainement un plus grand nombre. Il faut compter comme la *première*, la porte entre le Mouséïon et le Pnyx, où se terminait la rue des Longs-Murs, et dont le nom est inconnu, mais peut avoir été la porte Munychienne, comme conduisant à la péninsule de Munychie. Il y en avait une *deuxième* à mi-chemin entre Mouséïon et Ennéacrounos (porte Itonienne); une *troisième* à Ennéacrounos, afin d'arriver directement à cette fontaine (nom inconnu); une *quatrième*, vis-à-vis le Stade (nom inconnu); une *cinquième*, à l'extrémité orientale de la ville, aboutissant au Lycée (la porte Diocharis); une *sixième* aboutissant au Cynosarge (Dioméienne); une *septième* au bout de la rue Collytos (nom inconnu); une *huitième* à l'extrémité septentrionale de la ville (Acharnique); une *neuvième* au bout de la rue Mélite (Mélitide); la *dixième* était Dipylon; la *onzième* la porte Piraïque; enfin il y a des traces d'une *douzième* dans le creux du côté nord de la colline du Pnyx.

La seule des portes susmentionnées dont il est

nécessaire de justifier le nom est celle d'Itonia. Si l'on compare le commencement du dialogue de Platon intitulé l'*Axiochos,* avec une remarque de Pausanias, qui, en conduisant son lecteur d'Athènes à Phalère, dit que le monument d'Antiope se trouvait à l'entrée de la ville, il semblerait évident que la porte Itonienne conduisait à Phalère. Dans l'*Axiochos,* Socrate, qui est sorti de la ville par une porte du mur oriental, non loin d'Ennéacrounos, rencontre Clinias, qui le persuade de faire visite à son père *Axiochos,* retenu pour cause de maladie dans sa maison, située vers le monument de l'Amazone, près de la porte Itonienne.

La douzième des portes énumérées ci-dessus, c'est-à-dire celle qui était entre le Pnyx et le Mouséïon, était probablement l'*Hippade,* ou porte Équestre, qui a pris ce nom des cavaliers qui en seraient sortis pour se rendre à l'Hippodrome; car, de même que les autres places d'exercice, nommément le Lycée et l'Académie, étaient à l'orient et au nord, l'Hippodrome était probablement à l'ouest, seul point où le voisinage de la ville offrît une autre situation favorable. La septième porte, ou porte intermédiaire, située au nord-est entre la porte Dioméïenne et l'Acharnique, était peut-être la porte Hériéenne, ainsi nommée des Ἡρία, espèce de tombeaux où le corps est déposé avec ses κειμήλια (objets

précieux) dans un caveau souterrain, revêtu de plaques de marbre aux côtés et aux bouts, et recouvert de la même manière. Ce genre de tombeau, à défaut de la stèle qui servait anciennement à en indiquer l'emplacement, n'offre que peu ou point d'apparence extérieure; il est usité dans toutes les parties de la Grèce, et il en a été trouvé plusieurs au nord d'Athènes.

Ces douze portes étaient à une distance à peu près égale les unes des autres, à des intervalles d'environ cinq cents yardes, sauf entre la porte Itonienne et la *première* porte (ou celle que j'ai supposé s'appeler Munychienne). Ici la distance est double de la plus courte entre les autres portes, et l'on ne peut pas supposer qu'il ait existé une ouverture dans cet intervalle, puisque les murs peuvent se retracer avec exactitude dans cette partie de l'enceinte. On comprendra cette exception, si l'on songe à la nature escarpée et pierreuse de la colline du Mouséïon, qui n'offrait pas de position convenable pour une porte dans la direction où les murs la traversaient.

Outre ces portes principales, il y avait sans doute diverses Πυλίδες (poternes) semblables à celle de Panope, qui était située entre Dioméïa et Diocharis, et dont M. Fauvel observa quelques traces.

PORTE DIPYLON.

C'est dans la description que fait Tite-Live du combat entre Philippe, fils de Démétrius, et les Athéniens devant la porte Dipylon, en l'an 200 avant Jésus-Christ, que l'on rencontre pour la première fois le nom de cette porte d'Athènes. La porte Dipylon, d'après l'historien qui a copié Polybe, était plus grande et plus large que les autres portes d'Athènes, et l'accès des deux côtés était spacieux en proportion. La rue en dedans de la porte aboutissait directement à l'Agora, et la route à l'extérieur était la plus fréquentée de l'Attique, parce qu'elle conduisait non-seulement vers le Péloponnèse, mais encore vers les parties occidentales de l'Attique et de la Béotie. Le nom de *Dipylon* semble indiquer qu'elle était construite de la même manière que les portes de Mégalopolis, à Messène, avec une double entrée et une cour intermédiaire. Comme c'était la porte par laquelle les Mystes se rendaient de l'Agora à Éleusis par la Voie Sacrée, sa direction exacte est suffisamment indiquée non-seulement par le défilé de Daphné qu'elle traversait, mais encore par les restes des divers monuments qui s'y trouvaient. De cette manière, la position du Dipylon ne peut avoir coïncidé qu'avec cet endroit de l'ancienne enceinte

de la ville (ou partie basse d'Athènes), où la rue principale du Céramique intérieur, venant en ligne directe du défilé de Daphné, coupe les restes de l'ancien mur, que l'on reconnaît assez pour qu'il n'y ait pas de doute sur sa direction générale de ce côté de la ville [1].

La première dénomination de la porte Dipylon, avant d'avoir été construite de la manière qui lui valut son nouveau nom, était celle de porte Thriasienne, parce qu'elle conduisait à Thria, dème près d'Éleusis. « Anthémocritos, dit Plutarque, fut enterré près de la porte Thriasienne, qu'on appelle actuellement Dipylon. » (Plutarch., *Pericl.*, 30.) On l'appelait aussi porte Céramique (Κεραμεικαὶ Πύλαι), comme servant de communication entre le Céramique intérieur et le Céramique extérieur. Il y aurait quelque difficulté à croire, après cela, qu'une autre porte pût être la Porte Sacrée (Ἱεραὶ Πύλαι), puisque c'est à celle-ci qu'aboutissait la Voie Sacrée. Quant au nom de porte *Démiade* qu'on lui donnait égale-

[1] La position de la porte appelée *Dipylon* a été déterminée irrévocablement par la découverte faite en 1863, près de l'église *Haghia Triadha*, d'une rangée de monuments funéraires encore en place, parmi lesquels on distingue le beau bas-relief de Dexiléos, de l'an 394 avant Jésus-Christ. (Voir la série d'études épigraphiques et archéologiques sur ces monuments publiée dans la *Revue archéologique* de juillet-août-octobre 1863, notamment l'article intitulé *Le monument de Dexiléos, un des cinq morts devant Corinthe*, par C. Wescher (avec planche et *fac-simile*).

ment, ce n'était qu'une dénomination satirique qui lui était venue de ce qu'elle servait de rendez-vous aux femmes d'une classe particulière.

PORTE DU PIRÉE.

Bien des considérations font croire que non-seulement Pausanias commença sa description d'Athènes par la porte du Pirée, mais que cette porte était située quelque part dans le mur d'enceinte, entre le Pnyx et Dipylon. Il y a quelques raisons pour la placer non dans le défilé, à l'extrémité septentrionale du Pnyx, mais au delà de la hauteur qui est au nord de ce défilé : 1° Le sentier sur cette dernière élévation est moins escarpé qu'au débouché, près du Pnyx. 2° Dans cette supposition, si la Porte Sacrée était la même que Dipylon, la muraille démolie en une seule nuit par Sylla [1] était d'une étendue plus vraisemblable. 3° En cet endroit, la route suivie par Pausanias aboutit à une partie plus centrale du Céra-

[1] Sylla, qui profita de cet avis, s'y transporta de nuit, et, reconnaissant que la position était facile à emporter, il se disposa pour l'attaque. Ayant fait abattre la muraille qui était entre la Porte Sacrée et celle du Pirée et fait aplanir cet espace, il entra vers minuit dans un appareil effrayant. Sans compter ceux qui furent tués dans les autres parties de la ville, le massacre vers l'Agora surpassa celui qui eut lieu au Céramique, à l'intérieur du Dipylon. Plusieurs disent que le sang regorgea par les portes dans le faubourg. (Plutarch., *Sylla*, 14.)

mique intérieur, tandis que l'autre position aurait conduit à son extrémité sud-est. 4° De cette manière, le Pompéïon [1] aurait été très-convenablement situé pour sa destination près de la grande rue du Céramique, à travers laquelle la procession des Panathénées passait, après être entrée dans la ville par Dipylon.

DIMENSIONS ET POPULATION D'ATHÈNES ET DE L'ATTIQUE.

La totalité de la circonférence des Longs-Murs et de la ville maritime, considérée comme enceinte, égalait environ 17 milles anglais ou 148 stades.

Telle est en effet, d'après Thucydide, la longueur des remparts qu'on devait garder au commencement de la guerre du Péloponnèse, savoir :

Murs de la Cité (Ἄστυ).	43 stades.
Les Longs-Murs.	75
La moitié du rempart Piréo-Munychien. .	30
En tout.	148 stades.

Il y a bien loin de là aux 200 stades qui, d'après

[1] Édifice où l'on conservait les Πομπεῖα, vases sacrés en or et en argent dont on faisait usage dans les processions publiques. Thucydide (II, 13) énumère ces vases parmi les objets précieux qui, ainsi que l'or et l'argent monnayés, faisaient partie du trésor public au commencement de la guerre du Péloponnèse.

Dion Chrysostome, devaient former la circonférence de ces mêmes murailles.

La forme de Rome était circulaire, celle de Syracuse en triangle, et Athènes se composait de deux cités circulaires jointes par une rue d'un mille de long. La superficie de cette forme ne valait que le quart d'une ville qui, avec une circonférence égale, eût été de forme circulaire. Aussi, lorsqu'on ajouta à Rome, à l'intérieur des murs, des faubourgs d'une égale étendue, sa population fut plus grande que celle de toute l'Attique. La population d'Athènes, quoique la plus nombreuse des villes de Grèce, ne dépassa probablement jamais 200,000 âmes.

Tous les Athéniens au-dessus de vingt ans, nés de parents qui étaient citoyens de l'Attique, jouissaient du droit de voter dans l'assemblée, ainsi que des autres droits civiques. Avec ces simples conditions, il était naturel que le nombre des citoyens s'accrût pendant les époques florissantes de la République, et c'est ce qui eut lieu effectivement. On peut trouver quelques indications du nombre des citoyens au sixième siècle avant notre ère dans ce fait, qu'avant l'époque de Clisthènes il y avait trois cent soixante familles dans les quatre tribus entre lesquelles se répartissait le peuple, et que chaque famille portait le nom de τριακάς, attendu qu'elle se composait de trente citoyens. Lorsque ce nom fut

adopté pour la première fois, il y avait 10,800 citoyens. Vers le milieu du cinquième siècle (445-444 av. J.-C.), un recensement des citoyens eut lieu à l'occasion d'un don de blé fait par un roi d'Égypte. On reconnut alors que le nombre des νόθοι était de 4,750 et celui des γνήσιοι (nés de deux Athéniens) de 14,240. D'après Plutarque, on en reconnut 14,040, et 5,000 furent rejetés. Bientôt après, leur nombre paraît s'être élevé à 20,000. C'est le chiffre adopté un siècle plus tard par Démosthènes, dans un discours prononcé dans l'année 330 avant Jésus-Christ. Quoique ce ne fût qu'une évaluation en bloc, elle n'était probablement pas loin de la vérité.

Il est vrai que le partage des propriétés de Diphilos, fait à peu près vers la même époque par Lycurgue, ne donna pas plus de 19,200; mais le cens ordonné par Démétrius de Phalère, vers l'année 317 avant Jésus-Christ, produisit un total de 21,000 citoyens.

Ce seul recensement fournit les moyens d'évaluer exactement la population de l'Attique. D'après les mêmes recherches statistiques, il y avait en outre dans l'Attique 10,000 *métèques* (étrangers domiciliés) et 400,000 esclaves. D'après les recensements de l'Angleterre, la proportion des mâles au-dessus de vingt ans est de 2,430 sur 10,000. Les familles de ces 21,000 citoyens s'élèvent par conséquent à

86,420 âmes. La totalité des Métèques peut à peu près se compléter dans la même proportion. Quoique l'exclusion de tous les mâles au-dessous de vingt ans ne soit pas applicable à une supputation des Métèques, il faudrait faire une déduction des vieillards si les 10,000 Métèques étaient ceux capables de porter les armes. Il est, au reste, évident que ce nombre rond ne pouvait pas être un calcul exact.

En portant donc le nombre total des Métèques à 40,000, le nombre total de la population libre de l'Attique était d'environ 127,000.

On a pensé que le nombre de 400,000 esclaves était excessif. Il ne paraît pourtant pas en disproportion avec celui des hommes libres de l'Attique, si l'on considère que la plus grande partie des travaux d'agriculture, de métallurgie, d'économie domestique, se faisait, dans l'Attique, par des esclaves. On employait également des esclaves dans les travaux publics, sur les bâtiments de guerre et dans la marine marchande, de même que dans les manufactures.

Quoiqu'il soit douteux que la petite république d'Égine ait jamais eu 470,000 esclaves, ou Corinthe 460,000, on en employait quelques *myriades* (dizaines de mille) dans les mines d'argent de l'Attique. Ils s'emparèrent même une fois de la forteresse de Sounion. Nicias accorda 1,000 esclaves à

celui qui entreprendrait l'exploitation des mines de Laurion, et il semble, d'après Platon, qu'il y avait bon nombre d'Athéniens qui possédaient 50 esclaves. Il n'est donc pas juste de croire que le nombre des esclaves athéniens, porté à 400,000, soit exagéré. Il est, au reste, dans la même proportion pour la population de l'Attique qu'il l'était pour la portion libre des colonies anglaises dans les Indes occidentales.

Il serait bien difficile de se former une opinion exacte sur la proportion entre la population urbaine et celle de la campagne. Thucydide parle en termes positifs de la prédilection des Athéniens pour la vie de campagne. Cette considération, ainsi que l'existence d'autres villes importantes dans l'intérieur de l'Attique, serait de nature à faire porter la population exacte de la campagne au delà de ses proportions ordinaires avec celle des villes. Deux faits s'appliquent principalement à cette question : le nombre des maisons, qui, d'après Xénophon, était au-dessus de dix mille, et la loi qui exigeait que les deux tiers du blé importé par mer en Attique fût porté dans la ville. Il semblerait résulter de là que les deux tiers des habitants libres de l'Attique (ou 85,000 environ) habitaient dans la ville et dans les Démi (communes) des faubourgs.

En accordant à la ville et aux Démi des faubourgs

douze mille maisons, et à chacune de ces maisons 16 habitants, d'après une moyenne entre la population de Londres (sept et demi) et celle de Paris (vingt-quatre et demi), l'une étant la plus élevée qui soit connue et l'autre la plus basse, on aurait une population de 192,000 habitants, et par conséquent elle ferait supposer plus de 100,000 esclaves dans la ville et dans les faubourgs. Il n'y aurait là rien d'improbable, vu le grand nombre de gens de cette classe employés dans l'industrie, de même que ceux appartenant à chaque famille libre. Il est en outre à remarquer, d'après un passage d'un discours d'Hypéride prononcé vingt années environ avant le cens de Démétrius, que les esclaves employés dans les mines et l'agriculture ne dépassaient pas le nombre de 150,000. Par conséquent, les travaux domestiques, les divers services de la ville et des ports d'Athènes, occupaient les cinq huitièmes du nombre total des esclaves.

ACADÉMIE.

Le nom de ce gymnase le plus renommé d'Athènes, l'Académie, s'est conservé à travers les siècles obscurs exactement dans la même position qu'indiquent les témoignages des anciens. On sait que l'Académie

était à six ou huit stades d'une des portes de la ville dite Dipylon, et que la route qui conduisait de Dipylon à l'Académie passait par le Céramique extérieur, où il était d'usage d'enterrer les citoyens athéniens morts sur le champ de bataille en d'importantes occasions [1].

Dipylon était la porte où commençait la Voie Sacrée d'Athènes à Éleusis : on ne peut mettre en doute cette direction, attendu que l'entrée du défilé du mont *Pœcilon* (actuellement Daphni), par où elle passait, est une position bien marquée, et que les restes des divers monuments qui étaient de chaque côté de la Voie Sacrée existent encore. Il paraît aussi que l'Académie était située entre la Voie Sacrée et le Colonos Hippios, monticule près du Céphise, consacré à Neptune, et lieu de la scène de l'*OEdipe à Colone* de Sophocle. L'Académie n'était pas éloignée du Colonos, et ce dernier était à dix stades de la

[1] Des stèles étaient érigées sur les monuments, et on y inscrivait le nom et le dème de chaque citoyen qui avait péri, n'omettant même pas ceux des classes domestiques. Cicéron, en faisant allusion (*De leg.*, 2, 26) à une loi de Démétrius de Phalère qui limitait la hauteur de tous les monuments funéraires à trois coudées, indique trois espèces de monuments en usage à Athènes : la *Columella*, ou petite colonne qui se terminait par des moulures ou autres ornements au sommet; la *Mensa*, ou plaque, qui se terminait fréquemment par un ἀετὸς, ou espèce de fronton imitant le pignon de la toiture; et le *Tabellum*, ou stèle en forme de vase. Toutes ces variétés de monuments sont communes parmi les antiquités présentement conservées à Athènes.

ville. La partie de la plaine qui est près du bois d'oliviers, au nord-est d'Athènes, et qui s'appelle actuellement *Akadhimia* (Ἀκαδημία), répond en tous points à ces données. Elle est située dans un bas-fonds où divers cours d'eau provenant des versants du Lycabettos sont absorbés dans des jardins et dans des plantations d'oliviers. C'étaient ces eaux qui, tout en alimentant les bosquets touffus de l'Académie et ses platanes remarquables par leur grandeur, rendaient l'air malsain. Ce sont elles encore qui font que cet endroit est aux environs d'Athènes un des plus productifs en fruits et en herbages, et qu'on y voit un certain degré de verdure, tandis que toute la plaine environnante est brûlée en été par les rayons du soleil [1]. A un demi-mille au nord de cette position, on voit deux monticules, dont le plus rapproché et le plus grand correspond avec le Colonos.

Sur un des côtés de la route qui aboutit du centre d'Athènes à l'Académie, on voit diverses masses de maçonnerie grossière qui probablement sont des restes de quelques-uns des nombreux monuments qui ornaient autrefois le plus beau des faubourgs d'Athènes. Dans une partie des terrains qui portent le nom d'*Akadhimia*, on découvrit en 1802 un

[1] Le bois d'oliviers, qui ressemble à un magnifique parc, offre en hiver de délicieuses promenades aux cavaliers à l'abri du vent du nord, et en été sa verdure variée repose agréablement la vue.

marbre qui est actuellement dans le Musée Britannique, et sur lequel se trouve une partie des épitaphes placées dans ce quartier pour rappeler les noms des Athéniens qui étaient morts sur le champ de bataille. Ce marbre était le monument sépulcral de ceux qui périrent à Potidée dans l'année qui précéda le commencement de la guerre du Péloponnèse (432 av. J.-C.). Ainsi l'emplacement où fut trouvé ce marbre sert tout autant à l'explication de la topographie que le marbre lui-même a d'importance comme document historique et paléographique.

LES LONGS MURS.

Lorsque, après l'expulsion des Perses, l'administration des affaires passa entre les mains de Thémistocle, son premier soin, après avoir fait précipitamment relever les murs de la ville pendant une ambassade à Sparte prolongée à dessein, fut de faire entourer les ports du Pirée et toute la péninsule maritime de murs d'une hauteur sans égale. Il voulait par là mettre en pratique le conseil qu'il avait donné aux Athéniens de s'attacher plutôt à la marine qu'à la défense sur terre. Jusqu'alors la seule forteresse maritime avait été probablement celle qui protégeait le dème et le port de Phalère. Mais Thémistocle ne resta au pouvoir que le temps nécessaire

pour entamer ses grands travaux (entre 481 et 470 av. J.-C.). La gloire de compléter et de construire les Longs Murs était réservée à l'administration de Périclès. On ne sait même pas si Thémistocle poussa jamais ses projets de relier le Pirée avec Athènes jusqu'au point de concevoir une entreprise aussi ardue que celle des Longs Murs. On en retrouve encore les traces dans la plaine sur le côté nord-est des hauteurs du Pirée. Les fondements au nord, qui sont d'environ douze pieds d'épaisseur, s'élèvent sur la roche vive. Ils se composent de grandes pierres taillées angulairement, et sont construits dans ce genre solide qui caractérisait les travaux de Thémistocle. Partant du pied des hauteurs du Pirée, à un demi-mille du centre du port, on les retrouve dans la direction de la route moderne pendant plus d'un mille et demi, vers la ville, en ligne droite avec l'entrée de l'Acropolis [1]. Là où l'on n'en voit plus de restes, ils auront été enfouis par les atterrissements du Céphise, qui traversait les Longs Murs vers le centre de leur longueur [2]. C'était probablement aussi en cet en-

[1] La chaussée actuelle a recouvert la presque totalité des fondements de ces murs, mais on les reconnaît à droite et à gauche, en montant en ville, sur les hauteurs du Pirée.

[2] Il en est question dans une inscription trouvée à Athènes en 1834; elle est relative à une réparation des Longs Murs qui eut lieu peu après la bataille de Chéronée, vers l'an 338 avant Jésus-Christ. (Voir l'ouvrage intitulé *De monumentis Athenarum*, par Karl-Ottfried Müller; Gœttingue, 1836, in-4°.)

droit que, d'après Xénophon, fut enterré l'augure héroïque qui se dévoua à la mort pour faciliter la victoire de Thrasybule au Pirée sur les trente tyrans. Le long mur méridional, qui passe à travers une terre végétale principalement plantée de vignobles, est moins facile à retrouver, si ce n'est à son point de réunion avec les murs de Phalère et à un demi-mille de là vers la cité. A partir de la tour ronde qui est située au-dessus de l'angle nord-ouest de la baie de Phalère, non loin de la porte par laquelle on entrait dans la ville de Phalère du côté d'Athènes, il suivait pendant près de cinq cents yardes le bas de la montagne et le long du bord des marais de Phalère. Il prenait ensuite, pour la moitié environ de cette distance, une direction vers le nord-est, presque à angle droit avec la précédente. En partant de là, et aussi loin qu'on peut retracer sa direction, elle est exactement parallèle au long mur septentrional et à une distance de cinq cent cinquante pieds de celui-ci. Il ne peut pas y avoir de doute que les Longs Murs continuaient à suivre la même direction à travers la plaine, depuis le bas de la colline Phaléro-Piraïque jusqu'aux hauteurs contiguës aux collines du Mouséïon et du Pnyx. Ils formaient par conséquent, sur la plus grande partie de leur étendue, une large rue qui menait du centre de la ville maritime en ligne droite à l'Acropolis.

Des excavations dans les atterrissements pourraient probablement faire découvrir, pour la plupart, les fondements des Longs Murs. Les Longs Murs ayant été clos aux deux extrémités de la ville et du Pirée formaient une enceinte qui était une des grandes défenses d'Athènes, et qui, sous ce rapport, était parfois nommée *le long rempart :* τὸ μακρὸν τεῖχος.

Lorsqu'au commencement de la guerre du Péloponnèse la plus grande partie de la population de l'Attique vint chercher refuge dans Athènes, plusieurs des habitants s'établirent jusque dans les tours des murailles et dans celles des remparts des deux villes. Le long espace étroit compris entre les deux murs fut très-peuplé, aussi longtemps qu'ils subsistèrent. Il y a une grande difficulté à concilier les assertions des divers auteurs anciens sur le nombre des Longs Murs, et de savoir s'il y en avait deux ou trois. Il semblerait qu'il y a eu un troisième mur pendant environ trente ans, et pas au delà. Le mot σκέλη (jambes), fréquemment employé par les auteurs plus récents, ne peut pas s'appliquer à plus de *deux* murs, et ce nombre est conforme avec les restes actuels, qui démontrent la réunion de l'un avec les fortifications de la ville maritime du côté de Phalère, et de l'autre avec celles du côté du Pirée. D'autre part, quoique Thucydide parle seulement de l'achèvement, aussitôt après la bataille de Tanagre (457

av. J.-C.), de deux murailles, l'une de Phalère et l'autre du Pirée, il fait mention de trois lorsque plus tard il rend compte des mesures prises pour la défense d'Athènes, au commencement de la guerre du Péloponnèse. Les murailles auxquelles il fait allusion sont les deux murailles du Pirée (τὰ μακρὰ τείχη πρὸς τὸν Πειραιᾶ), outre celle de Phalère (τὸ Φαληρικόν). Il fait observer qu'il fut jugé nécessaire de garder seulement celle de Phalère et le mur extérieur des deux Longs Murs du Pirée. Il semble donc que, dans l'intervalle des vingt-cinq années qui s'écoulèrent entre ces deux événements, il avait été construit une troisième muraille, circonstance que Thucydide n'a pas jugée digne d'être rappelée.

Platon cependant fait allusion dans un de ses dialogues à la construction de cette muraille, qu'il appelle *le mur intermédiaire*[1]. Ce fait est également confirmé par un philologue d'une époque postérieure, qui dit que les trois murs s'appelaient celui du *nord*, du *sud* et de *Phalère*, et que celui du milieu était le *méridional*[2].

D'après Thucydide, l'étendue du mur de Phalère était de trente-cinq stades jusqu'à l'enceinte de la ville. Les Longs Murs jusqu'au Pirée avaient quarante stades.

[1] Plat. *Gorg*. 24.
[2] *Harpocrat.*, *s. v.* Διαμέσου τείχους.

ATHÈNES MARITIME ET SES DIVISIONS

LE PIRÉE, MUNYCHIE ET PHALÈRE.[1]

La singularité et les avantages locaux de la position d'Athènes consistent tout autant dans sa forteresse naturelle, l'Acropolis, que dans la conformation variée de ses côtes maritimes. Tandis que la montagne de Cécrops servait de rempart aux cultivateurs primitifs de la plaine contre les attaques du côté de la mer et de la terre, et était la cause principale de l'importance d'Athènes parmi les États de la Grèce, la côte dentelée et la forme péninsulaire de l'Attique étaient des avantages naturels auxquels on peut rattacher le commerce étendu et la prépondérance maritime qu'Athènes conserva si longtemps. La sécurité des ports athéniens et leurs différentes capacités, convenablement adaptées aux diverses phases de la puissance navale d'Athènes, concouraient avec la position de l'Attique par rapport aux côtes environnantes de Grèce et d'Asie, ainsi qu'avec les produits des mines d'argent de l'Attique et même avec la stérilité générale du sol athénien, à faire naître un concours de circonstances propres à encourager le développement de l'industrie commerciale et du génie maritime.

Voici, d'après Strabon, la description des divisions maritimes :

« Au delà de cette plage (le détroit de Salamine) sont et la montagne Corydalos et le dème Corydalien, puis le port Phoron, Psyttalia, îlot rocailleux et désert que l'on a quelquefois appelé *la taie du Pirée;* tout proche est cet autre îlot que l'on appelle Atalanté, comme l'île située entre l'Eubée et le pays des Locriens; puis encore un autre pareil à Psyttalia; puis le Pirée, compté aussi parmi les dèmes; enfin Munychie.

» Munychie est une colline qui forme une espèce de péninsule creusée presque partout de grottes tant naturelles qu'artificielles propres à servir d'habitation. La colline domine trois ports. Munychie, jadis fortifiée et bâtie presque sur le même plan que la ville des Rhodiens, renfermait dans l'enceinte de ses murs le Pirée avec ses ports et tous ses magasins de marine, entre autres le superbe arsenal bâti par Philon. Là pouvaient rester à l'abri les quatre cents vaisseaux que les Athéniens entretenaient habituellement. A cette enceinte aboutissaient les Longs Murs qui, partant de la ville et continués sans interruption l'espace de quarante stades, joignaient la ville d'Athènes au Pirée.

» Les guerres sans nombre qui ont à la fin ruiné l'enceinte et les fortifications de Munychie, ont de

même réduit le Pirée à un chétif village, lequel ne s'étend qu'aux environs du port et autour d'un temple de *Jupiter Sauveur;* les petits portiques de ce temple conservent encore d'admirables peintures, ouvrages des maîtres les plus célèbres; et l'hypæthre est orné de statues [1]. Les Longs Murs ont été pareillement démolis, d'abord par les Lacédémoniens lorsqu'ils s'en rendirent maîtres, ensuite par les Romains, quand, après un long siége, Sylla prit la ville d'Athènes et le Pirée.

» Ce qu'on appelle proprement *Asty* (la cité) est un rocher qu'environnent les maisons de la ville assises dans la plaine. C'est sur ce rocher que s'élève le temple consacré à Minerve..... Après le Pirée, le long du rivage jusqu'à la pointe de Sounion, on trouve premièrement le dème de Phalère, puis ceux d'Halimonte et d'Æxone, etc. Ce sont là les noms des dèmes dans l'étendue de la côte jusqu'à Sounion. »

Le grand port du Pirée, quoique sujet à quelques inconvénients que les bâtiments éprouvent parfois à l'entrée et à la sortie, est encore un excellent port, même pour des bâtiments de la grandeur des frégates et des vaisseaux de ligne. Les deux autres ports

[1] Voir, au sujet de ce temple de Jupiter Sauveur, le travail intitulé : *Notice sur un fragment de stèle trouvé à Athènes,* par C. Wescher (*Revue archéologique*, juin 1865).

de Phalère (*Phanari*) et Munychie (*Stratiotiki*), quoiqu'ils ne soient pas en rapport par leurs dimensions avec la navigation moderne, sont pourtant des abris sûrs pour cette classe de bâtiments, qui sera toujours nombreuse sur les côtes sinueuses de la Grèce.

Les trois subdivisions du Pirée s'appelaient Kantharos, Aphrodision et Zéa.

Si, d'après ce qu'on suppose, le port Aphrodision tirait son nom d'un temple de Vénus qui se trouvait sur le rivage, ce devait être le port du milieu. Kantharos contenait les arsenaux. L'expérience et la raison font supposer que de pareils établissements devaient être dans la partie la plus fortifiée et la plus abritée des ports du Pirée. Le nom de *Zéa* (grain), venant d'un autre côté des bâtiments qui approvisionnaient Athènes de blé et naviguaient vers la mer Noire et autres ports éloignés, répond mieux à la division extérieure. Les eaux y étant plus profondes pouvaient offrir un emplacement mieux adapté aux navires d'une plus grande dimension qu'à l'ordinaire. La position de Phréattys, tribunal où étaient jugés ceux qui commettaient un homicide et se trouvaient en état d'exil pour cause de récidive, confirme suffisamment cette opinion. Ce tribunal était situé si près du bord de la mer, que l'accusé plaidait de l'embarcation pendant que les juges siégeaient sur

la terre ferme. Il s'appelait indifféremment ἐν Ζέᾳ (à Zéa) ou ἐν Φρεαττοῖ (à Phréattys), et on l'indique comme en dehors du Pirée.

DÈMES MARITIMES.

On peut avec raison croire que la totalité d'Athènes maritime était divisée en deux dèmes, celui du Pirée (οἱ Πειραιεῖς) et celui de Phalère (οἱ Φαληρεῖς), et que Munychie était compris dans le premier. Le passage de Strabon cité plus haut peut s'interpréter de diverses manières. Il semble, par contre, évident que les trois ports qu'il représente comme au bas de la colline de Munychie, étaient : Munychie, Aphrodision et Zéa.

ÉÉTIONÉIA.

Il y avait d'un côté de l'entrée du port du Pirée une langue de terre appelée Alkimos ; l'autre côté s'appelait Éétionéïa.

D'après Thucydide, Éétionéïa était une anse du Pirée immédiatement à l'entrée du port [1].

[1] Le professeur H. Ulrichs, dont on regrette la perte, ne partage pas entièrement la manière de voir de M. le colonel Leake à propos des Longs Murs et du classement des ports. Sans prétendre établir ici une controverse, je crois à propos de donner le résumé de l'opinion de M. Ulrichs d'après une de ses dissertations qui dénote en même temps un examen soigneux des localités et une étude atten-

ALKIMOS. TOMBEAU DE THÉMISTOCLE.

Éétionéïa étant au nord, Alkimos devait être du côté opposé.

Il semble que c'était un quartier ou une partie

tive des auteurs anciens sur la matière. Cette dissertation a été publiée en grec moderne à Athènes, le 3 janvier 1843, sous le titre de Οἱ Λιμένες καὶ τὰ Μακρὰ Τείχη τῶν Ἀθηνῶν (les Ports et les Longs Murs d'Athènes).

1. Le Phalère est, d'après M. Ulrichs, l'arsenal (ἐπίνειον) le plus ancien des Athéniens. Le Démos des Phaléréens était situé dans la position nommée actuellement *Saint-Georges* ou Τρεῖς Πύργοι (les Trois Tours) .Le cap, c'est le Kolias, d'après M. Leake. La distance du pied de la colline du Musée près l'Ilissos jusqu'à ce cap correspondrait aux trente-cinq stades que Thucydide assigne au mur Phalérique.

2. La plaine entre le bois d'oliviers et le Pirée, qui jadis était couverte par la mer, s'appelait *Halipédon*.

3. Il existait, antérieurement à la guerre du Péloponnèse, trois longs murs partant des murailles d'Athènes. Le plus court, le Phalérique, s'étendait jusqu'à Saint-Georges, et les deux bras nommés Piraïques aboutissaient d'un côté et de l'autre aux collines du Pirée. On observe quelques traces du mur de Phalère à droite de la route qui conduit à Saint-Georges et aux Trois Tours. Athènes étant bâtie dans les temps primitifs, selon l'observation de Thucydide, au sud (πρὸς νότον) de l'Acropolis, Saint-Georges en était naturellement beaucoup plus rapproché.

4. On ne reconstruisit, après la guerre du Péloponnèse, que les deux embranchements (σκέλη) des murs du Pirée, celui du midi et celui du nord.

5. Ce qu'on appelle de nos jours *Kastella* est la colline et le fort de Munychie dont Thrasybule s'était emparé pour aller, de là, délivrer Athènes (Xénophon, *Hell.*, II, 4, 11, etc.). Il n'existe pas d'emplacement répondant à la position désignée par les topographes modernes sous les noms de *colline* et de *forteresse phalériques*.

6. Les trois ports naturels et fermés enclavés dans l'enceinte des

non habitée de la péninsule de Munychie contiguë à l'entrée du port Aphrodision. Il est seulement fait mention de son nom à cause de la position du tombeau de Thémistocle, qui, d'après un auteur cité par Plutarque, était sur un point de la côte abrité par le promontoire d'Alkimos. La tombe, que l'on dit se composer d'une large base et d'un monument en

murs du Pirée sont Zéa, Munychie et celui proprement dit le Pirée.

7. On appelait Zéa le port actuellement connu sous le nom de *Pachalimani* (Munychie, d'après M. Leake); il contenait le plus grand des trois chantiers des arsenaux athéniens.

8. Le port actuel de *Phanari* (le Phalère, d'après M. Leake) est celui de Munychie; il contenait le plus petit des trois chantiers.

9. Le Pirée proprement dit, ou le plus grand des ports, celui appelé de nos temps *Drakos*, se divisait en deux, l'Emporion (le Commercial) et le Kantharos. Celui que les topographes modernes désignent sous le nom d'Aphrodision n'existe pas.

10. L'Emporion occupait la partie occidentale du port Drakos. C'était probablement dans ces environs qu'était situé le Δεῖγμα, espèce de bourse où se réunissaient les négociants indigènes et étrangers, et qui faisait partie de la grande Stoa, ou qui était l'une des quatre *Stoæ* qui se trouvaient au Pirée.

11. Le Kantharos était situé dans la partie sud-ouest de Drakos; il contenait le tiers des chantiers des Athéniens.

12. On désignait sous le nom de *Kôphos* (port sourd) le petit golfe au delà d'Éétionéïa.

13. La mer stagnante au delà du Pirée était connue sous le nom de Halai (marécageuse).

14. La position de *Tzirlonéri* (source purgative) est à Phréattys et non point au Séranghion.

15. Le cap Kolias est celui actuellement connu sous le nom de *Saint-Kosmas*, c'est-à-dire le cap qui vient après Saint-Georges (Τρεῖς Πύργοι) en allant vers le sud-est. C'est près de ce cap qu'on trouve la terre dont on faisait des vases fameux dans l'antiquité.

forme d'autel, était située, d'après Pausanias, sur la côte vers le principal port (πρὸς τῷ μεγίστῳ λιμένι). Si ces mots servent à indiquer l'emplacement du tombeau dans le grand port, ce que dit Plutarque prouve également qu'il était près de l'entrée. C'est ce qu'on peut au reste conclure des vers du poëte comique Platon, qui représentent le tombeau comme visible pour tous ceux qui entraient au Pirée ou qui en sortaient :

« Ton sépulcre est placé dans un lieu favorable,
» D'où par les voyageurs il sera révéré;
» Et si, près de nos ports, un combat est livré,
» Il verra des vaisseaux le conflit redoutable. »

Comme Platon le comique écrivait soixante années environ après la mort de Thémistocle, comme d'autre part Pausanias et Plutarque écrivirent cinq ou six siècles plus tard, on a la preuve de l'existence, à travers cette période, d'un monument de Thémistocle au Pirée. Ce n'était, d'après toutes les probabilités, qu'un cénotaphe honorifique, ainsi que paraît l'indiquer sa forme d'autel.

Cette position dans la ville du Pirée et près de l'entrée du port était très-convenable pour le monument de celui qui était non-seulement renommé pour ses victoires navales, mais encore pour avoir fondé et fortifié la ville maritime [1].

[1] Non loin de l'emplacement du tombeau d'un des plus grands hommes des anciens temps, on voit la tombe modeste d'une des

Pendant longtemps on a été dans l'usage à Athènes de donner le nom de *tombeau de Thémistocle* à un monument situé sur l'extrémité occidentale de la péninsule de Munychie, où un cercueil (θήκη) angulaire est taillé dans le rocher. Près de là est une stèle funéraire ou petite colonne de forme ordinaire. Il n'y a, au reste, pas de preuves à l'appui de cette tradition, qui semble être plus moderne que Spon et Wheler (1676) ou même que Stuart (1761). Cet emplacement est d'un autre côté diamétralement opposé au témoignage de Diodore (ou Héliodore) cité par Plutarque. Des sépulcres en quelque sorte semblables à celui dont il s'agit, et plus ou moins conservés, peuvent se voir sur le rivage, des deux côtés de l'entrée du port; mais il est en vérité impossible de dire, à défaut d'inscriptions, à la mémoire de qui ces monuments ont été érigés.

On ne voit que très-peu ou point de traces des édifices qui se trouvaient au Pirée, tels que le temple

plus grandes gloires navales de la révolution grecque. C'est là que gît l'amiral Miaoulis, celui qui par l'habileté de ses manœuvres étonnait les Hamilton, les de Rigny, les Codrington, et faisait trembler avec ses frêles navires les colosses flottants de l'ennemi.

De nos jours, comme autrefois, la marine a sauvé la Grèce, et elle a eu en outre l'avantage de produire les hommes les plus braves et les plus désintéressés. Il suffira de se rappeler les richesses des trois îles (Hydra, Spezzia et Ipsara) en 1821, et de voir leur état actuel pour s'en convaincre. Au reste, la valeur des Tzamodos, des Tombasis, des Lébessis, des amiraux Canaris, Criésis, Sabinis, et leur désintéressement sont trop connus pour qu'ils aient besoin de nos éloges.

de Vénus (*Aphrodision*), le Long Portique (*Macra Stoa*), l'enceinte sacrée (τέμενος) de Minerve et Jupiter, et l'Agora Hippodaméïa, dont Aristote parle dans ses *Politiques* [1]. Près du bâtiment actuel du lazaret, au Pirée, il y a quelques bases de colonnes qui indiqueraient l'emplacement d'un ancien édifice. Des inscriptions récemment trouvées en cet endroit donnent des détails curieux sur l'état de la marine athénienne du temps d'Alexandre le Grand. Il a été reconnu que ces inscriptions étaient des registres des bâtiments et de leurs apparaux confiés à la garde d'intendants annuels des chantiers (ἐπιμεληταὶ τῶν νεωρίων), et étaient probablement déposés dans une partie du hangar principal (σκευοθήκη). On peut, par conséquent, supposer que ces établissements occupaient la langue de terre et la partie attenante du rivage sur lesquelles ces inscriptions ont été trouvées. On y apprend également que du temps d'Alexandre le Grand il y avait trois cent soixante dix-huit *bassins couverts,* dont cent quatre-vingt-seize étaient dans le port de Zéa, quatre-vingt-quatorze dans celui de Kantharos, et quatre-vingt-deux dans Munychie.

[1] Des fouilles qui ont eu lieu dans une des nouvelles rues parallèles au quai, au sud-est de l'église de Saint-Spiridion (maison A. Chatzopoulo), ont mis à découvert des murs étendus en grosse maçonnerie régulière. Ce sont probablement les ruines de cette Agora renommée. Le colonel Leake, dans sa carte du Pirée, la place au reste vers cet endroit.

L'importance relative de Zéa, qui en est la conséquence, donne lieu de croire que tout le côté méridional du port actuel, à l'ouest du promontoire susmentionné, était compris sous la dénomination de Zéa. Il est à remarquer qu'au milieu de la jetée méridionale, à l'entrée du port actuel, il y avait une ouverture qui servait de communication entre la baie extérieure et la partie méridionale du grand port. Une profondeur de trente pieds l'indique. Les eaux des deux môles ruinés n'ont pas plus de onze pieds de profondeur, à l'exception d'une ouverture correspondante vers la jetée du nord, où le tirant d'eau est de quinze pieds.

On a supposé que ces inscriptions indiquent l'emplacement du célèbre ouvrage de l'architecte Philon; mais cet édifice est généralement désigné comme une salle d'armes (ὁπλοθήκη) et non pas comme un dépôt naval (σκευοθήκη), ainsi que semble avoir été évidemment l'emplacement où ont été trouvées les inscriptions.

Il est cependant probable qu'à la date de ces inscriptions l'*Armamentarium* de Philon [1] n'était pas encore construit, car la plus récente est de

[1] Pline rapporte que la construction de Philon contenait des armements pour mille navires, ce qui est incroyable si l'on suppose qu'il entendait des équipements maritimes, mais probable si c'était une salle d'armes, ainsi qu'on en voit de nos temps.

l'année 324 avant notre ère, année dans laquelle Alexandre mourut, et le portique ajouté par Philon au temple mystique d'Éleusis ne fut construit que douze ou quinze années plus tard, sous l'administration de Démétrius de Phalère.

THÉATRE DU PIRÉE.

Xénophon parle du théâtre du Pirée, dont il reste encore des traces au bas de la hauteur occidentale de Phalère.

TEMPLE DE DIANE A MUNYCHIE.

Xénophon parle également du temple de Diane à Munychie. On en observe les restes sur la plage du port. Ils se composent des fondements d'un édifice oblong, de quelques fragments de colonne dorique d'environ deux pieds et demi de diamètre, et des triglyphes d'un entablement dorique de dimensions correspondantes.

THÉATRE DE MUNYCHIE.

A quatre cents yardes au sud-ouest de ce temple, sur l'isthme entre les ports de Munychie et du Pirée, était le théâtre de Munychie. Il faisait face à l'entrée du port et était éloigné de cinquante yardes de son extrémité sud-ouest.

BENDIDÉION.

A côté du théâtre de Munychie, sur une esplanade plus élevée, on voit les restes considérables d'un temple ou autre édifice public qui semble avoir été d'une largeur à peu près égale au théâtre. On peut supposer que ces deux constructions formaient ensemble un remarquable objet, surtout vu des bâtiments entrant dans le port de Munychie. Ce temple peut avoir été le Bendidéïon, ou temple d'Artémis de Thrace, car cette situation s'accorderait avec ce que dit Xénophon, si l'on suppose que de la rue [1] qui menait de l'Agora Hippodaméenne au temple de Diane de Munychie, à l'entrée du port, il y avait un embranchement vers le Bendidéïon et de là vers le centre de la péninsule de Munychie.

MUNYCHIE.

Les restes de murs existants et les excavations

[1] C'est dans cette même rue que Thrasybule, après être entré de nuit au Pirée à la suite de son brillant exploit près de Phylé, défit les trente tyrans. Les hoplites ennemis étaient si serrés qu'ils formaient une phalange de cinquante hommes de profondeur. Thrasybule, au contraire, fit placer ses soldats, beaucoup moins nombreux, sur dix de profondeur et de manière à dominer l'ennemi, vu l'élévation du terrain. Les flèches et autres projectiles que ses soldats lançaient firent un énorme ravage dans les rangs ennemis et les dispersèrent. La largeur de cette rue devait être au moins de cent pieds.

nombreuses dans les rochers prouvent suffisamment qu'Athènes maritime couvrait jadis les hauteurs de Phalère et la péninsule de Munychie.

PHALÈRE.

Phalère, ayant seul servi de port dans les temps primitifs d'Athènes, renfermait un plus grand nombre d'objets vénérés que le Pirée ou Munychie. Outre ceux dont parle Pausanias, il y avait le tombeau d'Aristide et d'autres monuments encore. Le port de Phalère ne conserve actuellement qu'une partie de ses travaux de défense.

FORTIFICATIONS.

Les fortifications des trois divisions de la ville maritime peuvent encore se retrouver en bien des endroits, et servent à l'explication de quelques événements de l'histoire athénienne, ainsi qu'à l'étude de la pratique générale de l'architecture chez les anciens. On eut occasion de reconnaître plus particulièrement la force des fortifications athéniennes dans le siége d'Athènes par Sylla; et quelques historiens qui racontent cet événement parlent de six ou sept différentes enceintes. Les restes existants viennent à l'appui de cette assertion.

Les Lacédémoniens pendant la guerre du Péloponnèse, Thrasybule sous les trente tyrans, et plus tard les successeurs d'Alexandre, trouvèrent dans Munychie leur seule garantie pour la soumission d'Athènes.

L'influence politique d'Athènes disparut avec la destruction des fortifications d'Athènes par Sylla (86 av. J.-C.). Mais l'importance de Munychie, quoique sans murailles, était encore reconnue par les Romains à l'époque où Athènes ayant embrassé la cause de Pompée, Q. Fufius Calenus fut envoyé par César en Grèce et occupa le Pirée afin de se préparer à attaquer cette ville. Il n'avait pas commencé le siége, lorsque la nouvelle de la défaite de Pompée à Pharsale amena la soumission immédiate des Athéniens à César, qui pardonna aux vivants par respect pour les morts : εἰπὼν ὅτι πολλὰ ἁμαρτάνοντες ὑπὸ τῶν νεκρῶν σώζοιντο (Dion Cassius).

HÉRAKLÉION.

(*Port Phoron.*)

A Port Phoron, dans la baie de Salamine, sur une hauteur qui est près de la mer, on voit les restes d'un temple. Il y a d'autres ruines antiques dans une petite plaine qui s'étend au pied du mont Ægaleos, près d'une ferme qu'on appelle *Kératsini*. On y voit

également des vestiges d'une ancienne chaussée semblable à celle de la Voie Sacrée. C'était probablement l'ancienne route aboutissant au bac de l'île, et les ruines du temple peuvent être celles de l'Héraklëïon (temple d'Hercule), commun aux quatre dèmes maritimes : Thimætades, Xypetæon, Pirée et Phalère.

C'est vers cet endroit, à l'occident, que Xerxès se serait placé, d'après Phanodémos, pour voir la bataille de Salamine..

SALAMINE.

Cette île s'appelait anciennement Kychréia et Skiras. Le premier nom lui venait d'un indigène, fils putatif de Neptune, le second d'un prophète qui, arrivant de Dodone à Athènes sous le règne d'Érechthée II, fut tué avec ce monarque en combattant contre Eumolpe et les Thraces qui occupaient alors Éleusis. L'île était néanmoins connue sous le nom de Salamine à une époque très-ancienne. Homère ne lui en donne pas d'autre, et d'après Pausanias, qui suit probablement la tradition athénienne, Salamis était le nom de la mère d'Asopos.

Salamine est très-aride; ce n'est que grâce à la part qu'elle eut dans le commerce d'Égine, une des plus riches républiques de la Grèce, qu'elle put trouver les moyens d'envoyer douze bâtiments à l'expédition de Troie.

A l'époque où (sous Solon ou Pisistrate) Salamine devint un dème de l'Attique, la population se fixa naturellement de préférence sur un point de la côte ayant un bon port et où le πορθμὸς (le bac) était étroit et bien abrité [1]. En même temps la grande baie de Salamine, tournée vers Corinthe et à l'ouest, était tout près. Le village de Coulouri se trouve à l'entrée de cette baie. L'île en tire son nom moderne. Il renferme, avec les villages qui en dépendent et qui sont appelés *Mulki* (ferme) et *Ambélakia* (petits vignobles), et avec le couvent de *Phanéroméni*, toute la population actuelle de l'île. La péninsule dont parle Strabon est ce promontoire resserré et pierreux qui abrite la baie d'Ambélakia à l'orient et s'appelle actuellement le cap de *Sainte-Barbara* (Ἁγία Βαρβάρα). Il forme avec le cap occidental de Port Phoron l'entrée orientale du détroit.

On peut inférer de ce que dit Pausanias que le temple de Kychréos n'était pas loin de ce promontoire. Quant au temple de Diane, il paraîtrait également, d'après lui, qu'il était vers le côté opposé de la baie d'Ambélakia.

Les murs de Salamine peuvent se retrouver sur

[1] On peut le traverser en une vingtaine de minutes pour visiter l'île, qui est assez bien cultivée et offre des points de vue gracieusement accidentés. Après une heure et demie de marche, on trouve l'ancien monastère de *Phanéroméni*.

une partie du cap Tropæa et dans divers endroits de la plaine qui borde la baie d'Ambélakia. Là, de même que dans les murs et les églises d'Ambélakia et de Koulouri, on voit beaucoup de ruines antiques.

BATAILLE DE SALAMINE.

M. le colonel Leake a consacré à cette bataille et à celle de Marathon un appendice plein d'une profonde érudition et rempli de détails du plus haut intérêt. Il y examine tout ce qui a précédé et suivi ce mémorable événement. En voici un extrait.

Après la bataille d'Artémision, où, comme dit justement Pindare, « les fils des Athéniens posèrent les bases resplendissantes de la liberté », les bâtiments qui avaient pris part à l'action mirent en toute hâte à la voile pour courir à la défense des États méridionaux menacés par les armées persanes après la défaite des Thermopyles. Ils passèrent le détroit de l'Eubée et arrivèrent sans délai à Salamine.

Le nombre des bâtiments grecs se composait alors de trois cent soixante et onze environ (par bâtiments on entend ici des trirèmes). Le catalogue suivant pourra donner une idée de l'importance maritime de chacun des États :

Athènes avait.	180	bâtiments.
Égine.	30	—

Corinthe avait.	40	bâtiments
Mégare.	20	—
Chalcis en Eubée.	20	—
Sparte.	16	—
Sicyone.	12	—
Épidaure.	10	—
Érétrie en Eubée.	7	—
Ambracie.	7	—
Leucade.	3	—
Trœzène.	5	—
Hermione.	3	—
Styra en Eubée.	2	—
Céos.	2	—
Naxos.	4	—
Cythnos.	2	—
Sériphos.	1	—
Siphnos.	1	—
Crotone en Italie.	1	—

La flotte persane ne tarda pas à les suivre à Salamine. Elle peut s'évaluer à environ mille bâtiments, desquels il faut déduire deux cents qui, d'après Plutarque, furent détachés pour occuper les détroits de Mégare et de Salamine.

Les Athéniens trouvèrent la plus grande difficulté à obtenir la coopération de leurs alliés toujours irrésolus et qui pensaient à leur propre salut plutôt qu'à la cause commune de la Grèce. A Artémision, Thémistocle ne put prévenir leur dispersion qu'en gagnant le Corinthien Adeimantos et le Spartiate Eurybiade, auquel on donna le commandement en chef de la flotte alliée, quoiqu'il n'y eût que dix bâtiments lacédémoniens à Artémision et seize à Salamine.

Les craintes et l'égoïsme des Péloponnésiens ayant encore ici pris le dessus, Thémistocle dut recourir à un stratagème d'une hardiesse extrême. Convaincu que, quelque divisés que fussent les Grecs, ils consentiraient sans peine à résister aux barbares, du moment où la bataille serait devenue inévitable, il dépêcha aux commandants persans son ami Sikinos [1], Perse de naissance, avec ordre de leur dire que Thémistocle, dans leur intérêt, leur faisait donner l'avis que les Grecs pensaient à prendre la fuite. Il leur conseillait par conséquent de les attaquer pendant qu'ils se trouvaient dans cet état de mésintelligence entre eux.

« Jamais, dit le colonel Leake, l'habileté d'un esprit supérieur à concilier des intérêts divers et à les faire plier à ses grands desseins ne fut plus manifeste que chez Thémistocle en cette occasion. Sans un pareil conseiller et un tel guide, la démocratie athénienne n'aurait pu obtenir cette unité d'action nécessaire au succès dans la guerre; encore moins Athènes aurait-elle pu acquérir une influence suffisante pour surmonter les délais, l'hésitation, ainsi que le manque d'accord et de discipline inhérents à

[1] Sikinos était, selon l'historien grec Aristodème, le *pédagogue de Thémistocle* (τὸν ἑαυτοῦ παιδαγωγὸν), c'est-à-dire l'esclave qui servait de gouverneur à ses enfants, ainsi que l'atteste formellement Hérodote (VIII, 75 et 110). Voy. C. Wescher, *Poliorcétique des Grecs*, page 349, ligne 2.

toute confédération, mais surtout à une confédération de républiques. Ce fut en grande partie aussi grâce aux conseils de Thémistocle, que les Athéniens se trouvèrent en état d'entreprendre la guerre contre les Perses. »

Les Perses, croyant à la sincérité de l'avis qui leur était donné de la part de Thémistocle, firent débarquer un corps considérable sur la petite île de Psyttalie (aujourd'hui Lipsokoutala) et avancer leur flotte de manière à cerner Salamine de tous côtés [1]. Le corps de la flotte dut se ranger dans le détroit entre Salamine et l'Attique, à partir de la péninsule de Munychie jusqu'au détroit aboutissant à la baie d'Éleusis. De cette manière, la pointe de Kynosoura et celle de Psyttalie étaient vis-à-vis du centre des Perses, et près de leur droite était le cap de Salamine, sur lequel, ainsi qu'on l'a vu d'après Pausanias, se trouvait un temple de Diane.

La flotte grecque s'étendait probablement depuis l'île d'Arpathoni jusqu'au cap Kynosoura, et avait l'avantage d'avoir ses flancs couverts par la côte. Ils

[1] « Xerxès, dit Aristodème, envoya les vaisseaux sur Salamine et fit cerner les Grecs... Une fois la bataille engagée, il fit passer un nombre suffisant de myriades (d'hommes) dans l'île voisine de Psyttalie, située près de Salamine. » Διέπεμψε τὰς ναῦς ἐπὶ Σαλαμῖνα καὶ ἐκυκλώσατο τοὺς Ἕλληνας... Συνεστηκυίας δὲ τῆς μάχης, ὁ Ξέρξης ἱκανὰς μυριάδας ἐπεβίβασεν εἰς τὴν πλησίον νησίδα παρακειμένην τῇ Σαλαμῖνι ὀνομαζομένην Ψυτάλειαν. (C. Wescher, *Poliorcétique des Grecs*, p. 349, l. 5-6; p. 350, l. 3-5.)

avaient ainsi la certitude de n'être attaqués qu'à front égal.

Hérodote confirme ce qui vient d'être dit à propos de la flotte persane.

Xerxès, persuadé que le manque de succès à Artémision était en grande partie dû à son absence, occupa en cette occasion une place sur la côte derrière sa flotte. Selon toutes les probabilités, ce dut être près du centre de la ligne.

Pendant que les Perses cernaient de toutes parts les Grecs, ces derniers passaient leur temps en querelles. Les Péloponnésiens étaient plus que jamais impatients de se retirer, ayant reçu la nouvelle que l'armée persane s'était mise en marche ce même soir pour l'isthme. Ce fut dans ce moment qu'Aristide, qui avait été banni d'Athènes à l'instigation de Thémistocle, et qui avait déjà appris le mauvais vouloir des Péloponnésiens, arriva d'Égine, et appelant Thémistocle hors du conseil, lui dit : « Nous avons été souvent opposés, rivalisons actuellement à qui pourra rendre le plus grand service à la patrie. Les Péloponnésiens peuvent se quereller autant que bon leur semble : il est trop tard. Partout les vaisseaux ennemis couvrent la mer autour de nous. Ni les Corinthiens ni Eurybiade ne peuvent échapper. Rentrez dans le conseil et communiquez-leur cette nouvelle. — Sachez, reprit Thémistocle, que les

Perses ont fait cela par mon avis. Il ne me restait pas d'autre chance de pousser les Grecs à se battre. Allez donc leur donner vous-même cette nouvelle, car ils ne me croiront pas si je la leur communique. » Aristide fit part alors au conseil de ce dont il avait été témoin et de la difficulté qu'il avait eue à se frayer un passage. Mais le conseil hésita à ajouter foi aux paroles d'un Athénien, jusqu'au moment où le fait fut confirmé par le commandant d'une trirème de Ténos qui avait déserté l'ennemi. Dès l'aube, les hoplites et les archers d'embarquement furent rassemblés; Thémistocle les harangua, après quoi ils montèrent à bord des trirèmes. Dans le même moment arriva d'Égine le bâtiment envoyé pour implorer l'assistance des Æacides.

Les Grecs présentèrent alors, ainsi que le dit Eschyle, aux Perses leur ligne de bataille dans l'ordre le plus parfait, et les échos de Salamine répétèrent le son des trompettes et du pæan (chant de guerre). Les Perses soutinrent d'abord l'attaque; mais enfin la multitude de leurs bâtiments s'embarrassa dans ce bras de mer étroit, et, au lieu de s'aider mutuellement, leurs rames furent enlevées par les proues de bronze de leurs propres bâtiments. Le désordre devint complet : la mer fut couverte de débris de bâtiments et de corps morts, jusque sur les rochers de la côte. Les bâtiments

persans qui purent s'échapper eurent recours à la fuite.

Ce fut vers la fin du combat qu'Aristide, à la tête d'un corps d'hoplites athéniens, passa dans l'île de Psyttalie et mit à mort les Perses qui y avaient été placés par Xerxès[1].

La perte de la flotte persane fut causée en grande partie par son importance et par la disproportion du nombre des bâtiments avec l'espace étroit où se donna la bataille. Lorsque le front des trois lignes où ils s'étaient rangés fut mis en désordre, il tomba sur les rangs de derrière au moment où leurs commandants faisaient des efforts pour donner des preuves de valeur au roi. De cette manière sa présence, sur laquelle il comptait pour s'assurer une victoire et réparer un précédent échec, ne contribua pas peu à cette défaite.

Égine partagea avec Athènes la principale gloire de la journée. Occupant l'extrémité orientale du détroit (πορθμὸς), ses bâtiments interceptèrent et dé-

[1] Aristodème raconte cet exploit d'Aristide dans les termes suivants : Ἀριστείδης δὲ Ἀθηναῖος, υἱὸς Λυσιμάχου, καλούμενος δίκαιος, ἐξωστρακισμένος ἐκ τῶν Ἀθηνῶν καὶ ὑπάρχων ἐν Αἰγίνῃ τότε, συμμαχῶν καὶ αὐτὸς τοῖς Ἕλλησιν, παρεγένετο πρὸς Θεμιστοκλέα, καὶ στρατὸν αὐτὸν ᾔτησεν εἰς τὸ ἀμύνασθαι τοὺς ἐν τῇ Ψυταλείᾳ. Ὁ δὲ, καίπερ ἐχθρὸς αὐτῷ γεγονὼς, ὅμως ἔδωκεν. Λαβὼν δὲ Ἀριστείδης ἐπέβη εἰς τὴν Ψυτάλειαν, καὶ πάντας τοὺς βαρβάρους ἐφόνευσεν. Καὶ μέγιστον τοῦτο ἔργον ἐπεδείξατο ὑπὲρ τῶν Ἑλλήνων. (C. Wescher, *Poliorcétique des Grecs*, page 350, lignes 7-14.)

truisirent un grand nombre de ceux des barbares au moment où ces derniers, en plein désordre devant les Athéniens, cherchaient à regagner la baie de Phalère [1]. Un grand nombre de bâtiments démantelés furent poussés par le vent jusqu'au cap Kolias (actuellement *Trispyrghi*). Il dut probablement en être de même sur la côte de la péninsule de Munychie.

Xerxès, alarmé des conséquences de la fuite, fit semblant de se fortifier à Salamine et de réparer la flotte pour la mettre en état de recommencer le combat. S'étant cependant, peu de jours après, concerté avec Mardonius et Artémise, il donna l'ordre à sa flotte de mettre à la voile et fit lui-même ses préparatifs de départ pour la Perse, laissant Mardonius avec 300,000 hommes en Grèce pour continuer la guerre par terre.

Les Grecs se mirent à la poursuite de la flotte; mais, arrivés à Andros et ne la voyant pas, ils résolurent en conseil de ne pas aller plus loin.

La position du roi de Perse pendant l'action sera toujours un objet intéressant de recherches pour le voyageur qui visite Salamine. Les multitudes assem-

[1] Aristodème dit, au sujet du rôle des Éginètes dans cette journée : Ἠρίστευσαν δὲ τῶν Ἑλλήνων ἐκπρεπέστερον μετὰ Ἀθηναίους Αἰγινῆται οἵτινες κατὰ τὸ στενὸν τοῦ πορθμοῦ κατατάξαντες ἑαυτοὺς πολλὰς τῶν βαρβάρων νῆας φευγούσας εἰς τὸ στενὸν παραδεχόμενοι ἐβύθιζον. (C. Wescher, *Poliorcétique des Grecs*, page 350, ligne 21 et suivantes.)

blées sur la côte et les flottes qui sont engagées dans les détroits, dont son imagination anime cette scène actuellement silencieuse et déserte, seront pour lui un tableau imparfait s'il ne peut se rendre compte de la colline où le monarque était assis sur son trône aux pieds d'argent [1]. Il se le représentera entouré des grands officiers de sa maison, le parasol impérial porté sur sa tête et ses secrétaires à ses côtés prenant note des noms de ceux qui se distinguaient dans l'action.

On croit généralement que Xerxès se plaça sur le sommet du mont Ægaléos. Cette montagne est située, en effet, sur le détroit, de manière à en dominer la vue, de même que celles de l'Attique, de la Mégaride et de Corinthe.

Ce que dit Eschyle est trop vague pour décider la question; mais l'historien contemporain Hérodote dit avec raison et probabilité que Xerxès était assis *sous* le mont Ægaléos (ὑπὸ τῷ οὔρεϊ). Le seul auteur qui a plus particulièrement désigné cette position est Phanodémos, qui la représente comme au

[1] C'est ce spectacle que se représentait probablement lord Byron au moment où il écrivait les vers suivants de l'hymne grec dans *Don Juan* (ch III, st. LXXXVI) : « Un roi s'assit sur la croupe du rocher qui domine Salamine, fille des mers. A ses pieds étaient des milliers de guerriers. Tout lui appartenait. Il les compta à la pointe du jour : au coucher du soleil où étaient-ils? et où sont-ils? Et où es-tu, ô ma patrie? »

delà d'Hérakléïon, près de la partie la plus resserrée des détroits. Elle est assez éloignée de la plage pour offrir une hauteur suffisante. La situation entre les deux extrémités de la ligne de bataille, dont l'une était à l'île Arpathoni et l'autre vers la péninsule de Munychie, la rendait la plus convenable pour l'objet que se proposait Xerxès [1].

[1] Au témoignage de Phanodème, cité par Plutarque (*Thémist.*, 13) s'ajoute maintenant celui de l'historien grec Aristodème, dont les fragments inédits ont été recueillis et publiés récemment par M. C. Wescher (1867) : « Xerxès, dit le nouvel historien, vint à *Hérakléïon*, » καὶ ἧκεν κατὰ τὸ Ἡράκλειον..... (*Voy.* C. Wescher, *Poliorcétique des Grecs*, p. 349, l. 9. — Comparez les savantes observations de M. Dehèque sur ce passage dans le *Compte rendu des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, mai 1868, t. IV, p. 200.) — Le témoignage d'Aristodème mérite considération, car cet abréviateur eut à sa disposition des sources aujourd'hui inconnues. Selon lui, c'est des sommets du Parnès, dont les dernières ramifications se prolongent effectivement jusque assez près d'Éleusis, que Xerxès contemplait la bataille navale : καθεζόμενος ἐπὶ τοῦ Πάρνηθος ὄρους — ἐγγὺς δὲ ἦν τοῦτο — ἑώρα τὴν ναυμαχίαν. (C. Wescher, *Poliorcétique des Grecs*, p. 349, l. 10-11.) Il serait curieux et instructif de comparer le récit entier d'Aristodème avec la description topographique du colonel Leake.

SECTION TROISIÈME.

GÉOGRAPHIE DE L'ATTIQUE. — SES DIVISIONS NATURELLES. — NOMS DES PRINCIPALES MONTAGNES. — PLAINES. — RIVIÈRES. — DIVISIONS POLITIQUES. — TRIBUS. — DISTRICTS OU RÉGIONS. — DÈMES LES PLUS CONNUS.

L'Attique tire son nom d'Ἀκτή (promontoire), comme étant la péninsule avancée de cette partie de la Grèce située au nord de Corinthe. Ainsi l'Argolide était l'Ἀκτή du Péloponnèse, et la péninsule du mont Athos celle de la Thrace.

La péninsule de l'Attique se joint, vers l'ouest, à une autre qui s'étend jusqu'à Corinthe. L'une et l'autre sont protégées au nord par de hautes montagnes qui s'étendent du golfe de Corinthe au canal de l'Eubée et se prolongent jusqu'au milieu des plaines de la Béotie. La nature avait fait ainsi de l'Attique le plus important de ces petits États entre lesquels le sud de la Grèce était alors divisé.

CITHÆRON, PARNÈS, HYMETTOS.

Les deux principales montagnes de la chaîne attico-béotienne s'appelaient Cithæron et Parnès [1].

[1] Les montagnes de l'Attique sont remarquables non-seulement

Au sud s'étendait la péninsule d'Éleusis et de la Mégaride jusqu'à l'isthme (ὁ Ἰσθμός). Il y a quatre montagnes remarquables dans les limites de l'Attique. Deux de ces montagnes la divisent au nord et au sud en trois grandes vallées : à l'ouest, la plaine d'Éleusis ou Thria; au centre, le Πεδίον ou plaine d'Athènes, et à l'est, cette partie encore appelée *Mésoghia* (l'ancienne Mésogée), c'est-à-dire les *terres intérieures*. Une rangée de collines qui, partant de la mer, vient aboutir au nord du mont Hymette et se confond avec lui, sépare ces deux divisions.

ÆGALÉOS.

La montagne qui sépare la plaine d'Athènes de celle d'Éleusis s'appelait Ægaléos.

PŒCILON.

Le versant maritime d'Ægaléos s'appelait, de même que son dème, Corydalos. *Pœcilon* était le nom du défilé qui de la plaine d'Athènes mène à celle d'Éleusis.

par la grandeur et la pureté de leurs lignes, mais par leurs belles couleurs et leur *ton chaud*. Au coucher du soleil surtout, les teintes de l'Hymette, et du côté opposé celles du Cithæron, des monts Géraniens, de l'Acro-Corinthe et de la côte du Péloponnèse, produisent un effet difficile à décrire, tant il est pittoresque et varié.

PENTÉLICON ET LAURION.

Deux autres montagnes remarquables sont le Pentélique et Laurion. L'une s'élève à l'est d'Athènes et aboutit à l'ouest au Parnès ; l'autre, au sud-est de l'Attique, était renommée par ses mines d'argent.

BRILESSOS.

Le *Pentélique* de l'époque romaine paraît avoir été connu précédemment sous le nom de Brilessos.

PHELLÉ.

C'est cette haute chaîne de montagnes que la plaine de Marathon sépare du Parnès et du Pentélique.

APHIDNA ET MARATHON.

Ce sont les seules plaines ou vallées parmi ces hauteurs.

KÉPHISSOS.

Des rivières de l'Attique, le Céphise de la plaine d'Athènes est le seul qui ne soit point un torrent. Il tarit en été et n'arrive que rarement à la mer. Mais,

ainsi que d'autres ruisseaux des climats chauds et secs, il est très-abondant à sa source. Une partie de ses eaux sert à alimenter les fontaines d'Athènes, et l'autre est détournée au passage pour des irrigations. Sa source principale (*Képhalari*) est à Képhissia, au pied du Pentélique.

ILISSOS.

Il en a été déjà question précédemment.

RUISSEAUX DE MARATHON.

Le plus considérable est le torrent de Marathon, qui tombe du côté oriental du Parnès et au sud du Phellé. Un second ruisseau débouche à la mer à Raphina. Le troisième est celui de Vraona, qui se jette dans la baie de Livadhi, au pied septentrional du mont Pérati. L'un de ces derniers s'appelait anciennement Érasinos.

KÉPHISSOS D'ÉLEUSIS.

Deux torrents traversent la plaine d'Éleusis. L'un s'appelle Ianoula, et a sa source sur le Parnès, près de Philé; l'autre provient du Cithæron, et se jette à la mer en passant par la plaine d'Éleusis.

TRIBUS.

On dit que, depuis les temps les plus reculés de l'histoire d'Athènes jusqu'à l'exclusion des Pisistratides, la population était divisée en quatre φυλαὶ ou tribus. Elles s'appelèrent d'abord Cécropia, Autochthon, Actæa, Paralia; puis Cranaïs, Atthis, Mesogæa, Diacris; plus tard Dias, Athénaïs, Posidonias, Héphæstias; et enfin Géléontes, Ægicores, Argades et Hoplites. Clisthènes, qui se mit à la tête de la république lors de l'expulsion des fils de Pisistrate (510 av. J.-C.), crut qu'il réconcilierait la population divisée en augmentant de dix le nombre déjà existant des tribus. Il leur donna des noms de héros athéniens : Érechthée, Ægée, Pandion, Léos, Acamas, OEnée, Cécrops, Hippothoon, Ajax, Antiochos. Les hommes libres ou citoyens de l'Attique continuèrent à s'inscrire dans ces tribus pendant les deux siècles les plus glorieux de la république. A la délivrance d'Athènes par Cassandre (307 av. J.-C.), époque où Démétrios et son père Antigone furent honorés du titre de *Dieux sauveurs*, on fonda deux nouvelles tribus auxquelles on donna leurs noms. La tribu Antigonis prit (260 av. J.-C.) le nom de Ptolémaïs, en l'honneur de Ptolémée Philadelphe, qui était venu avec sa flotte au secours des Athéniens et avait fait construire dans Athènes un gymnase.

Environ soixante ans plus tard, lorsque Attale devint l'allié d'Athènes contre Philippe et les Rhodiens, la tribu Démétrias prit le nom d'Attalis. Enfin, sous le règne d'Hadrien, on créa la tribu Hadrianis, en l'honneur de cet empereur.

Il exista encore, jusqu'à une époque récente, une autre division de la population, tant sous le rapport politique que sous celui de la géographie : 1° les Ἀστοὶ ou Ἀστεῖς (ceux de la Ville); 2° les Πεδιεῖς (ceux de la Plaine); 3° les Παραλιεῖς ou Παράλιοι (ceux du Rivage); 4° les Μεσόγειοι ou Μεσογαιεῖς (ceux de l'Intérieur); 5° les Διάκριοι ou Διακρεῖς (ceux de la Diacrie). Les premiers habitaient la ville, les seconds la plaine environnante jusqu'aux montagnes et à la mer, les troisièmes la côte méridionale et occidentale, les quatrièmes le pays entre l'Hymette, le Pentélique et la Paralie; les derniers enfin occupaient toutes les hauteurs au nord-est jusqu'aux frontières de la Béotie. C'est ce qu'on appelait les Χῶραι ou districts de l'Attique.

DÈMES.

Chaque Φυλὴ se divisait en Δῆμοι (communes) dont le nombre total était (200 av. J.-C.) de cent soixante-dix [1]. Il paraît qu'on en ajouta ensuite quatre. Cet

[1] Ce nombre, d'après Ross (*Die Demen von Attika*, Halle, 1846), n'est que de cent soixante et un. M. Hanriot (*Topographie des*

arrangement, qui eut lieu sous Clisthènes, fut maintenu pendant tout le cours de l'indépendance d'Athènes avec peu de changements, à l'exception de ceux que devait amener l'adjonction de trois tribus. Des considérations de localité y avaient servi de base. Ainsi on trouve dans la tribu Æantis : Rhamnonte, Marathon, Tricorythos et OEnoé. Aphidna et Titacides, qui étaient dans la Diacrie, appartenaient à la même tribu. Dans l'Antiochis : Myrrhinonte, Pallène, Sémachos, Pentélé et Anaphlystos. Dans la Pandionis : Thoræ, Ægilia, Amphitrope, Bésa. D'un autre côté Probalinthos, qui était une des villes de la Tétrapolis de Marathon, appartenait à la Pandionis. Des quatre dèmes attenants, appelés *Tetracomi*, le Pirée et Thymœtades étaient de la tribu Hippothoontis, le Phalère de l'Æantis, et Xypète de Cécropis. Le Corydallos, au contraire, dème situé non loin du Pirée, était de la même tribu que celui-ci. Néanmoins, la tribu ne peut que faiblement indiquer la position du dème.

Chaque citoyen de l'Attique était inscrit dans un des dèmes, et l'indication de son domicile était jointe, dans toutes les occasions marquantes, à son

Dèmes de l'Attique, 1853) le porte à cent soixante-deux. M. Dehèque, dans une communication récente (1868) à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, propose, d'après les inscriptions et d'après un ancien manuscrit publié par M. Wescher, d'admettre cent soixante-trois dèmes, en ajoutant à la liste le dème d'Héraclée.

nom et à celui de son père. C'est à cet usage que nous devons la connaissance de la plupart des dèmes. On en trouve d'autres dans les anciens auteurs, surtout dans les lexiques d'Harpocration, d'Étienne de Byzance, d'Hésychios, de Suidas et autres. On peut dire ainsi que nous connaissons à peu près les noms de tous les dèmes.

Il serait difficile de fixer la position de la plupart de ces dèmes. Beaucoup d'entre eux n'étaient que des divisions communales, à peu près comme les *paroisses* modernes. Il y a dans presque toutes les parties de l'Attique des restes d'anciens édifices et d'anciens puits dont la margelle est rayée par la corde du seau. Quoique cette circonstance serve à constater la position des anciens dèmes, on ne peut cependant pas en déterminer dans bien des cas les noms.

Comme il n'y avait pas de peuple en Grèce aussi habitué que celui d'Athènes à ériger des inscriptions lapidaires, il n'y a pas de doute qu'à mesure que l'Attique sera plus explorée, on pourra constater un plus grand nombre de positions de dèmes.

Les noms modernes de l'Attique étant moins souvent d'origine slave que ceux d'autres parties de la Grèce, on reconnaît dans les noms existants un certain nombre d'anciens noms plus ou moins corrompus. Cependant en Attique, de même que par-

tout ailleurs en Grèce, on peut souvent observer que là où le nom ancien a survécu, il n'est point donné à la position qu'il occupait anciennement. Cela vient de ce que, pour divers motifs, les habitants se sont transférés dans un endroit plus convenable. On n'a cependant pas changé de quartier, ce qui sert au moins de preuve de l'identité des ruines environnantes. On peut croire, par la même raison, que les inscriptions transportées pour servir à des bâtisses ou pour être conservées dans les églises, ne sont pas loin de leur ancien emplacement. Lorsqu'on trouve pourtant sur ces inscriptions le nom d'un dème, on ne peut pas toujours le considérer comme une preuve de voisinage, par la raison que les noms de tous les dèmes de l'Attique peuvent se trouver sur les monuments funéraires d'Athènes. Dans tous les cas, il y a deux espèces de ces monuments qui se trouvent rarement loin du dème auquel appartenait le *Démote*. Ce sont de simples stèles ou de simples dédicaces. Ainsi lorsque sur une plaque de marbre funéraire antique on lit : Τιμοκλῆς Ναυσικλῆους Παιανιεὺς (Timoclès, fils de Nausiclès Pæanéen), ou Ἀρχέπολις Κυθήριος ἀνέθηκεν (dédié par le Kythéréen Archépolis), il faut supposer que Pæania et Kythéros n'étaient pas éloignés de l'endroit où les marbres ont été trouvés. On doit croire, d'un autre côté, que les citoyens de l'Attique étaient en général enterrés

dans leurs propres dèmes, et qu'en proportion un bien petit nombre de démotes auraient élevé des monuments dans un démos qui n'était pas le leur.

Avant Thésée, l'Attique était divisée, de même que d'autres États ioniens, en douze villes confédérées. Leurs noms étaient : Kékropia, Tétrapolis, Épacria, Dékéleia, Éleusis, Aphidna, Thoricos, Brauron, Kythéros, Sphettos, Képhisia, Phaléros.

DÉKÉLEIA.

Décélie était sur la route d'Athènes à Oropos. Elle était éloignée d'Athènes de cent vingt stades, et à peu près à une pareille distance de la Béotie. On voyait de là Athènes [1]. Avant la bataille de Platée, Mardonius passa par la route de Décélie pour se rendre d'Athènes en Béotie. Dans la dix-neuvième année de la guerre du Péloponnèse, les Lacédémoniens se fortifièrent dans Décélie. Ils évitèrent, par l'occupation de cette forteresse, de quitter l'Attique à la fin de chaque été, et se maintinrent pendant tout l'hiver dans une position d'où ils pouvaient aisément ravager une grande partie de l'Attique. Ils

[1] Décélie est une fortification qui fut construite au-dessus de la plaine et des terres les plus fertiles de la contrée, dans le but de nuire à l'ennemi. On pouvait l'apercevoir de la ville d'Athènes. (Thucyd., VII, 49.)

empêchèrent ainsi les Athéniens de cultiver leurs terres et les contraignirent de faire venir leurs provisions par mer, au lieu de se servir de la voie directe de terre par Oropos [1]. Cette occupation de Décélie amena une suite de difficultés pécuniaires et de désastres militaires qui furent cause, huit années plus tard, de la prise d'Athènes. La garnison de Décélie fut alors retirée.

Il est difficile de douter, après cela, que Décélie n'ait pas été au village actuel de Tatoÿ ou dans les environs, où l'on distingue de l'Acropolis une montagne à pic au n° 17 E [2]. Elle domine le défilé qui conduit du côté oriental du Parnès à Oropos, ainsi qu'à Tanagra. Une fontaine, près de laquelle on voit de nombreux restes d'antiquités, indique probablement le sommet à pic. Elle était si élevée qu'Agis, dans la vingt et unième année de la guerre du Péloponnèse, distingua les bâtiments athéniens chargés de blé qui entraient au Pirée. La distance directe de ce point à l'Acropolis d'Athènes est de douze milles géographiques, ou quelque chose de

[1] Oropos est sur les confins de l'Attique et de la Béotie, en face de l'Eubée. On y passe pour aller à Chalcis par la route de Tatoÿ et Haghios-Merkourios. Le village d'Oropos appartient actuellement à M. J. Papparigopoulo, consul de Russie à Athènes.

[2] Tatoÿ est actuellement la propriété de M. le colonel Ch. Soutzo. On s'y rend d'Athènes à cheval en trois heures. Les environs de Tatoÿ sont boisés, et la vue en est imposante. (Les distances que nous indiquons sont toutes calculées à un bon pas de cheval.)

moins que onze à partir des murs de la ville. Elle correspond suffisamment aux cent vingt stades de Thucydide, et, d'après la proportion ordinaire des stades aux milles géographiques, elle ne laisse que peu ou point de doute sur la position de Décélie.

ACHARNES.

Acharnes était le principal démos de la plaine d'Athènes et le plus grand de l'Attique. Il était situé à soixante stades au nord de la ville, et par conséquent non loin du pied du Parnès. C'était probablement au voisinage des bois de cette montagne que les Acharniens devaient leur commerce de charbon, qui leur avait fait une réputation parmi les anciens Athéniens. Leur plaine était la plus fertile de l'Attique. Ils étaient renommés pour leur courage militaire, auquel se joignait probablement la rudesse des manières. Leur démos était si considérable qu'il fournit au commencement de la guerre du Péloponnèse trois mille hoplites, ou le dixième de toute l'infanterie régulière. Les Acharniens avaient des sanctuaires ou autels d'Apollon Ἀγυιεὺς (Protecteur des chemins), d'Hercule, de Minerve-Hygie, de Minerve-Hippia, de Bacchus-Kissos, ainsi nommé par les Acharniens parce que, d'après eux, le lierre (Κισσὸς) poussa d'abord dans leur démos.

Deux circonstances importantes de l'histoire ancienne servent à indiquer la position du bourg d'Acharnes, sinon l'emplacement exact de la ville. La plus ancienne ne permet pas de douter que ce bourg ne fût séparé de la plaine (Πεδίον) d'Athènes, de manière à procurer une forte position défensive à un corps d'occupation.

Lorsque, dans la première année de la guerre du Péloponnèse, Archidamos assit son camp à Acharnes, il s'y tint toujours prêt à livrer bataille, sans descendre dans la plaine pour provoquer les Athéniens au combat. Il espérait les réduire à se soumettre en ravageant le pays et en les tenant renfermés dans la ville. Archidamos s'était avancé jusqu'à Acharnes, en passant par Œnoé, forteresse située sur les confins de la Béotie, près d'Éleuthères. Il passa de là dans les plaines d'Éleusis et de Thria, qu'il ravagea. Après avoir défait aux Rhiti un corps de cavalerie athénienne qui lui opposa de la résistance, il continua sa marche vers Acharnes à travers Cécropia, laissant Ægaléos à droite. Si Cécropia était la partie de la plaine qui entoure Athènes et qui a dû prendre son nom d'une des douze villes primitives de l'Attique, il faut supposer qu'Archidamos, après avoir défait les cavaliers athéniens, passa le défilé de Daphné (ou mont Pœcile) et arriva le long des montagnes dans la plaine d'Acharnes.

Lors du célèbre coup de main qui délivra Athènes de l'influence de Lacédémone et de la tyrannie des Trente, le premier mouvement de Thrasybule fut de partir de Thèbes avec soixante-dix hommes environ et de surprendre Phylé, comme le point le plus favorable pour ses opérations futures en Attique. Les Trente, ayant échoué dans leur tentative pour reprendre Phylé, formèrent un camp de cavalerie et d'infanterie à Acharnes. Ils envoyèrent alors quelques hommes au Pirée et prirent des mesures cruelles et perfides contre leurs adversaires à Éleusis, dont ils voulaient occuper la forteresse comme lieu de retraite. Thrasybule, après avoir réuni environ sept cents hommes à Phylé, attaqua inopinément les Athéniens dans leur camp d'Acharnes et les défit totalement. Partant aussitôt après avec la même promptitude pour le Pirée, il y prit une telle position qu'il fut à même d'opérer une révolution subite à Athènes.

La partie de la plaine d'Athènes (Πεδίον) qui est renfermée entre le pied des montagnes de Chassia et un prolongement de l'est au nord du mont Ægaléos, semble avoir servi de limite au démos d'Acharnes. Chassia, qui est immédiatement au-dessus de la plaine au nord-ouest du Parnès, a succédé à l'importance [1]

[1] C'est à Chassia que se forma en 1821 le premier corps insurrectionnel qui vint cerner Athènes. Son valeureux chef, le capitaine Mélétis, périt victime d'un guet-apens.

d'Acharnes, de même qu'à la plus grande partie de son commerce de charbon. Des découvertes futures détermineront probablement la position exacte d'Acharnes. Quelques ruines helléniques, qui se trouvent à trois quarts de mille à l'ouest de Ménidi et ne sont pas à plus de soixante stades de l'ancienne porte acharnienne d'Athènes, ont été généralement considérées comme celles d'Acharnes. *Ménidi* a toute l'apparence d'être une corruption de Παιονίδαι. L'accent est le même dans les deux mots, et la conversion du Π en M, de même que la fusion des deux voyelles en une, est commune dans la formation des mots de la langue moderne dérivés de l'ancien grec.

Dans le défilé qui sépare la plaine d'Acharnes de celle de Thria (Éleusis), on trouve les ruines d'un rempart de sept pieds et demi d'épaisseur. C'était probablement un mur de défense contre les incursions de la cavalerie. Il y a, à des distances inégales, des percées pratiquées dans le mur pour le passage des piétons, qui sont défendues par des saillies presque en demi-cercle.

CHASSIA.

Le premier village qu'on rencontre en montant sur le Parnès par le défilé de Phylé est Chassia

(Χασσιά), le plus considérable de ceux de l'Attique. On a supposé, d'après la similitude de nom, que Chassia occupe la position du démos des Chastiens (Χαστιεῖς). C'est possible, quoiqu'il soit à propos de remarquer que Chassia est un nom moderne qui se trouve dans bien des endroits de la Grèce. On voit près du monastère d'Haghia-Trias (la Sainte-Trinité) les fondements d'une tour, à la jonction de la route de traverse qui conduit de là à Tatoÿ ou Décélie. Un peu avant d'arriver à Phylé, on trouve les fondements d'une autre tour. Ces constructions prouvent avec quel soin les Athéniens avaient fortifié ce défilé.

PHYLÉ.

Le nom de Phylé (Φυλή) qu'a conservé ce château en prouve l'identité. La distance de plus de cent vingt stades d'Athènes, et ce que disent de sa situation escarpée les anciens qui parlent du célèbre exploit de Thrasybule, en est également une confirmation. Les chemins qui aboutissent aux deux portes servent à expliquer la manière dont les Grecs ménageaient les abords de leurs forteresses, afin d'exposer le flanc droit ou découvert de l'ennemi. Le défilé, étant très-étroit, était suffisamment gardé par cette petite forteresse, qui rappelle un des événements les plus mémorables de l'histoire d'Athènes. Une vue magni-

fique de la plaine et de la ville d'Athènes, de l'Hymette et du golfe Saronique, ne la recommande pas moins à l'attention du voyageur [1].

ALOPÈCE.

D'après Hérodote et Eschine, il semble que le démos d'Alopèce était situé dans la vallée de l'Ilissos, à un mille et demi de distance des anciens murs d'Athènes, non loin d'*Ambélokipo*. Il y a dans ce dernier village des restes d'un ancien édifice sur lequel a été bâtie une église. Ils peuvent avoir appartenu au temple de Vénus à Alopèce; il en est question dans une inscription.

SPHETTOS.

La seule circonstance qui indique la position de Sphettos se rattache à un événement des temps héroïques dont parlent Plutarque et Philochoros, archéo-

[1] On peut se rendre d'Athènes à Phylé en trois heures et demie à cheval. Au témoignage du colonel Leake sur la beauté du site ajoutons celui de lord Byron : « Du fort de Phylé (*Child-Harold*, ch. II, N. D.), dont il subsiste encore d'abondantes ruines, nous vîmes successivement briller devant nos yeux la plaine d'Athènes, le Pentélique, l'Hymette, la mer Égée et l'Acropolis, paysage qui surpasse même, à mon avis, le site de Constantinople. Celui de la Troade avec le mont Ida, l'Hellespont, et, dans le lointain, le mont Athos, ne peut l'égaler, quoique son horizon soit plus étendu. »

logue athénien des plus dignes de foi. Il est cependant à remarquer que les indications de localités que l'on puise dans l'histoire ancienne proviennent pour la plupart de personnes qui, les connaissant bien, supposent à leurs lecteurs le même degré de connaissance. Dans le partage des terres fait par les fils de Pandion II, Ægée eut la ville et la plaine de Cécrops, conjointement avec l'autorité suprême. La Mégaride échut en partage à Nisos, la Diacrie à Lycos, et à Pallas la partie méridionale de l'Attique, ou les *Paralia,* y compris la Mésogée. Pallas, trouvant que le retour à Athènes de Thésée, fils d'Ægée, rendait illusoire ce prétendu héritage, déclara la guerre à ces princes et marcha de Sphettos contre Athènes par la route Sphettienne. Il plaça secrètement un corps de troupes à Gargettos, sous le commandement de ses deux fils, auxquels il donna l'ordre, aussitôt que les Athéniens marcheraient contre lui et lui livreraient bataille, de courir sur Athènes pour s'en emparer. Le stratagème de Pallas ne profita cependant qu'à ses ennemis. Son héraut, du dème Agnos [1], le trahit et dévoila son plan à Thésée, qui attaqua immédiatement et défit les troupes campées à Gargettos, ce qui amena la dispersion des

[1] Une inscription trouvée à Markopoulo, au sud de Sphettos, ferait croire qu'Agnos était anciennement dans cette partie de la Mésogée.

Pallantides. La hauteur du mont Hymette, qui sépare Athènes de la Mésogée, est trop escarpée pour faire croire qu'un chemin la traversait. Il faut donc supposer que la route Sphettienne la contournait au nord ou au sud, ou bien qu'elle passait au milieu du défilé qui sépare le grand et le petit Hymette. Dans la première supposition, la route Sphettienne aurait abouti à la porte Dioméienne, au nord d'Athènes; dans la seconde, elle aurait abouti à la porte de Phalère. On sait que Pallène était au nord-est de la ville. La fable qui dit que Minerve était allée à Pallène à la recherche d'une montagne pour servir d'ouvrage avancé à l'Acropole, et qu'elle laissa tomber le Lycabette en revenant à Athènes, le prouve. On sait aussi que Pallène était sur la route en venant de Marathon, aux deux tiers de la distance. La route Sphettienne traversait donc le bassin entre l'Hymette et le Pentélique, et Pallène était dans ce bassin. Dans cet endroit, en allant vers le mont Pentélique, se trouve un petit village appelé Garito, qui se rapproche de la prononciation moderne de Γαργηττός [1]. C'est ici ou dans les environs qu'on peut

[1] La rencontre fréquente du nom de Gargettos dans les anciens auteurs et les inscriptions prouve l'importance de ce dème. Le fameux Épicure, un de ses citoyens, désigne Gargettos comme ville et chef-lieu (Πόλις καὶ Δῆμος). A Charvati, deux milles au sud-est de Garito, on voit sur une pierre tumulaire l'inscription suivante : Νίκων Κτέωνος Γαργήττιος. Κτέων Νίκωνος Γαργήττιος. Νίκων Κτέωνος Γαργήττιος (*Nicon, fils de Cléon, de Gargettos*, etc.). C'est le grand-

retrouver une position convenable pour la mise à exécution des projets de Pallas, en supposant qu'il attendît l'attaque de Thésée à l'extrémité septentrionale de l'Hymette, à deux ou trois milles au sud de Gargettos. Si la route Sphettienne eût abouti à Athènes au sud, il aurait été absurde pour Pallas de faire stationner ses fils à six ou huit milles au nord, tandis qu'il s'avançait dans la plaine par l'extrémité opposée. Je suis donc disposé à placer Sphettos au nord de la Mésogée.

Il est possible que le nom du village de *Spata*, près duquel il y a des restes considérables d'un démos, soit une corruption de cette ancienne dénomination. Sa position dans la Mésogée semble confirmer ce fait, que la route Sphettienne contournait l'extrémité septentrionale de l'Hymette.

NYMPHÆON.

Au sud de l'Hymette et à une distance de trois

père, le fils et le petit-fils. M. de Roujoux, consul de France, est le propriétaire actuel du village de Charvati (1848). Ce village est avantageusement situé, et l'on y jouit d'une vue étendue de la plaine de la Mésogée et de la mer. A en juger par les ruines encore existantes, la Mésogée était jadis très-peuplée ; c'était aussi la partie la plus fertile de l'Attique. Non loin de Charvati, à Chanza, près de la route de Sounion, on voit un lion colossal antique en marbre d'un bon travail. Il servait probablement de trophée en souvenir d'une victoire. Les voyageurs le visitent ordinairement. La distance est d'environ deux ou trois heures, en passant par Charvati.

milles de Vari, on trouve la grotte ou Nymphæon d'Archédémos, dont Chandler a parlé le premier. D'après les niches, sculptures et inscriptions que l'on y voit encore, cette grotte semble avoir contenu les autels des Grâces, d'Apollon, de Pan et des divinités terrestres. Les bassins creusés dans le rocher servaient probablement aux libations. Il y a aussi une figure en relief, d'un style grossier et archaïque, tenant un instrument dans les deux mains. Il semblerait, d'après une inscription trouvée non loin de l'entrée de la grotte, que l'individu qu'on a voulu représenter était Archédémos de Phères, qui, devenu *Nympholepte* (possédé par les Nymphes), creusa cette grotte à leur instigation. Son nom est répété six fois dans diverses parties de la grotte. Quelques-unes des inscriptions sont d'une date plus récente que les autres, et l'on a fait usage de deux dialectes différents. Dans l'un, on a écrit *Archédémos;* et dans l'autre, *Archédamos*.

L'inscription dont il a été parlé d'abord est d'une date postérieure, et se compose de deux vers dans le dialecte attique :

Ἀρχέδημος ὁ Φηραῖος ὁ νυμφόληπτος
φραδαῖσι Νυμφῶν τ' ἄντρον ἐξηργάσατο.

Archédémos de Phères, possédé par les Nymphes, a creusé cette grotte de l'avis des Nymphes.

Les inscriptions primitives sont probablement

contemporaines de la figure grossière d'Archédémos et d'une date antérieure à l'introduction des voyelles longues à Athènes, époque à laquelle l'H n'était pas employée comme ἦτα, mais pour marquer l'aspiration. L'emploi des deux dialectes peut s'expliquer par l'origine d'Archédémos, qui, étant de Phères en Thessalie et ayant été inscrit dans le démos athénien de Cholleides, a voulu rappeler son travail tant dans le dialecte de l'Attique qu'en celui de son ancienne patrie. Si, comme on doit le supposer, Archédémos a dédié son Nymphæon dans la circonscription de son démos, il faut croire que celui de Cholleides était en cet endroit [1].

PROSPALTA.

D'après les ruines existantes et une inscription trouvée au village de *Kératia*, il semble que c'était l'ancien emplacement de Prospalta. *Méronda* occupe probablement aussi celui de Myrrhinonte.

[1] Olympiodore, un des biographes de Platon, dit que pendant sa jeunesse le grand philosophe fut conduit par ses parents sur le mont Hymette afin de sacrifier aux divinités tutélaires de l'endroit, Pan, Apollon et les Nymphes. Il est donc probable que l'événement s'est passé dans cette même grotte d'Archédémos. La distance d'Athènes au Nymphæon est d'environ trois heures. On passe par l'ancienne route du cap Colonne.

THORICOS.

A l'exception du changement de l'ο en ε, usité chez les Grecs anciens et modernes, Thoricos (aujourd'hui Θεριχό) a conservé son nom. Il garde également des vestiges de son importance parmi les villes athéniennes dont il faisait partie. Dans la vingt-quatrième année de la guerre du Péloponnèse, cette importance lui valut ses fortifications, dont les restes entourent encore une petite plaine qui se termine à Porto-Mandri. Une colline au-dessus de *Frango-Limiona*, qu'un cap sépare de Porto-Mandri, paraît avoir servi d'acropole. On voit au-dessous, vers le nord, les ruines d'un théâtre d'une forme particulière.

Dans la plaine, à l'ouest de ce curieux monument, on voit les restes d'une colonnade carrée dont la longueur, au gradin le plus élevé du stylobate, était de cent cinq pieds sur quarante-huit de large. Les colonnes sont d'ordre dorique, cannelées de deux ou trois pouces au sommet et à la base du fût. Leur diamètre à la base est de trois pieds quatre pouces, et un quart de moins au sommet. La hauteur, le chapiteau compris, était de dix-huit pieds et demi. Il y avait quatorze colonnes sur les côtés longs de l'édifice, et sept sur les autres. Il n'y a pas d'apparence de cella à l'intérieur des colonnes. Les seuls

restes de l'édifice *in situ* sont les parties basses de seize colonnes. Un large entre-colonnement au centre de chacun des côtés longs du péristyle et les restes de quelques colonnes dans la plate-forme, différentes des autres, tendent à faire croire que c'était une *stoa* dans l'agora de Thoricos, et que ses dimensions étaient de cent pieds (*hékatompédos*). D'après M. Bedford, la marche supérieure du stylobate, sur le côté long, est de cent pieds huit pouces et un dixième. Le Parthénon, selon les mesures de Stuart, est de cent un pieds un pouce et sept dixièmes. Tous les édifices de Thoricos, et les fortifications mêmes, sont construits d'un marbre blanc grossier tiré des montagnes des environs, semblable à celui du temple de Sounion.

La vallée de Thoricos présente un contraste remarquable avec la sécheresse des environs [1].

MONTAGNE DE LAURION.

La côte de l'Attique, au nord du cap Colonne, est pierreuse et nue. Les collines sont pour la plupart couvertes de broussailles. La partie méridionale de cette chaîne, qui s'étend depuis la baie de Sounion

[1] C'est à une heure environ de Thoricos, dans un endroit appelé *Pétrakia*, que se trouve l'emplacement auquel Pline fait allusion lorsqu'il dit, en parlant des mines d'argent de Thoricos, qu'elles fournissent des *émeraudes*. Le souvenir de ces émeraudes est conservé par le nom de *Petrakia* que porte le ravin. (Plin., XXXVII, 18, 1 et 3.)

jusqu'à Thoricos, est la célèbre montagne de Laurion. C'est de là qu'on tira la plus grande partie de l'argent monnayé en grande quantité dans l'Attique pendant plusieurs siècles. Les mines finirent par être dans un tel état d'épuisement qu'on fondit une seconde fois les scories. On en voit encore de nombreux restes, ainsi que les puits d'où l'on tirait le minerai.

Du temps de Pisistrate, les Athéniens extrayaient de l'argent du Laurion. Ils en partagèrent entre eux les revenus (Λαυριωτικὴ πρόσοδος) jusqu'au moment où Thémistocle leur persuada de le destiner à l'entretien de la marine. Le produit des mines continua à faire partie du revenu public pendant la guerre du Péloponnèse. Lorsque, du temps de Xénophon, les mines furent affermées par des particuliers, leur produit avait diminué beaucoup. Sous Auguste, les mines furent abandonnées; il en fut de même sous les Antonins.

Stuart a déjà reconnu la position de Laurion d'après le nom corrompu de *Légrana* ou *Alégrana*. C'est le nom que porte un monastère situé dans le centre de l'angle formé par Sounion. La première corruption doit avoir été de Λαύριον en Λάγριον (comparez Εὔριπος et Ἔγριπος)[1].

[1] Après tant de siècles, les riches mines de Laurion sont de nouveau exploitées (1868). Une compagnie française a obtenu une con-

SOUNION.

Sounion occupait le promontoire méridional de l'Attique, actuellement appelé *cap Colonne* à cause des colonnes restantes du temple qui était autrefois au sommet. Ce promontoire est élevé et escarpé de tous côtés, excepté au sud-ouest, où est une petite baie avec un îlot à l'embouchure. Le temple était sur l'extrémité la plus élevée.

cession pour la fonte des *scories* partout répandues sur le sol, et a fait construire une usine importante. Les discussions soulevées par l'incertitude des titres ont opposé quelques obstacles à ces travaux, mais les difficultés ont été levées; l'usine fonctionne, et un village s'est formé presque immédiatement aux alentours. Déjà dans l'antiquité, des différends s'élevèrent plus d'une fois entre les concessionnaires. Aussi avait-il fallu créer toute une législation et des tribunaux spéciaux pour les juger.

Dans son remarquable *Traité sur les revenus* (Περὶ πόρων), dont les hommes d'État de la Grèce moderne ne sauraient trop méditer ni les professeurs de l'université d'Athènes trop enseigner les doctrines libérales et sensées, Xénophon parle de la richesse des mines de Laurion. Nicias, le général athénien, y occupa mille ouvriers qu'il avait fait venir de la Thrace. Ils lui rapportaient, *tous frais déduits*, une mine d'argent par jour, ou environ cent cinquante francs.

On a récemment analysé, à Paris même, des échantillons du minerai de Laurion. C'est de la *galène argentifère*. On a obtenu pour 100 kilogrammes de matière :

Plomb d'œuvre.	75 k° 950
Argent.	00 k° 375

L'exploitation des mines, l'aliénation des forêts domaniales, le dessèchement des marais, le défrichement des terres incultes, trop nombreuses en Grèce, contribueraient à répandre l'aisance dans les classes populaires et à adoucir les mœurs. La richesse des populations est la véritable base de celle des gouvernements.

Sounion était une des principales forteresses de l'Attique. Elle paraît cependant être restée sans fortifications jusqu'à la dix-neuvième année de la guerre du Péloponnèse, ou du moins les avoir eu démantelées. Ce fut alors, d'après Thucydide, qu'une forteresse fut construite pour protéger les bâtiments chargés de provisions pour Athènes. On peut retracer le circuit entier des murailles. Elles sont construites en pierres de l'espèce la plus régulière de maçonnerie hellénique, et flanquées de tours carrées. Le temple était un hexastyle dorique; mais il n'existe plus aucune des colonnes de la façade. Le nombre primitif de celles des côtés est incertain. Neuf colonnes du côté méridional et trois du nord sont encore debout; elles sont surmontées de leurs architraves. Il existe deux autres colonnes du pronaos et une des antes; elles sont également surmontées de leurs architraves. Les colonnes du péristyle sont de trois pieds quatre pouces de diamètre à la base, et de deux pieds sept pouces sous le chapiteau. L'entre-colonnement au bas est de quatre pieds onze pouces. Le marbre a éprouvé, par l'exposition du temple, une forte corrosion. Il provient probablement, ainsi que celui de Thoricos, des carrières voisines. Le grain en est moins uni et la surface plus rude que celui du Pentélique. L'entablement du péristyle du temple était orné de sculptures : on en a

trouvé des restes. Au nord du temple et presque en ligne de sa façade orientale, on voit des fondements du Propylæon, ou entrée dans l'enceinte sacrée. Il était d'environ cinquante pieds de long sur trente de large. Il présentait de chaque côté deux colonnes doriques entre des antes surmontées d'un fronton. Les colonnes étaient de dix-sept pieds de haut, y compris le chapiteau. Leur diamètre à la base était de deux pieds dix pouces, et l'entre-colonnement de huit pieds huit pouces. On devrait s'attendre à trouver ici, d'après la position de Sounion et deux passages d'Aristophane, les restes d'un temple de Neptune. Il n'y a cependant pas de traces d'un troisième édifice, et de même que dans le temple de Minerve-Polias à Athènes, Neptune n'avait ici qu'un autel. Il n'y a pas à douter, d'après le texte de Pausanias et d'après ce fait que Sounion était particulièrement consacré à Minerve, que les ruines existantes n'aient appartenu à un temple de cette divinité.

Le temple actuel paraît probablement dater de cette période brillante des arts comprise entre la guerre persique et celle du Péloponnèse (soit environ vers le milieu du cinquième siècle av. J.-C.). Ce fut alors que le Parthénon et le temple de Némésis à Rhamnonte furent également construits [1].

[1] On peut se rendre par mer ou par terre à Sunium. La distance par cette dernière voie est d'environ douze heures, en passant par

HÉPHÆSTIA.

Les Héphæstiades prenaient ce nom d'un temple de Vulcain qu'ils possédaient. Araki [1], village moderne situé à deux ou trois milles à l'ouest de Képhisia et de Marousi, tire probablement son nom de l'Ἡράκλειον, ou temple d'Hercule à Héphæstia. Il semblerait indiquer, par conséquent, la position de ce dème. Les noms Héphæstiades, Athmonéens, Æthalides et Dædalides semblent, de même que le nom moderne de *Chalkomatadès* donné à ces environs, leur venir des fonderies de cuivre. Il est par

Thoricos. Les colonnes, d'une blancheur éclatante, se voient à une grande distance de la mer; leur effet est magique. Assis sur les ruines du temple, le spectateur voit étendues devant lui les nombreuses îles de l'Archipel et sa mer d'azur. C'est sous ce même portique que Platon enseigna autrefois à ses disciples les lois de la Sagesse divine. « Ce magnifique spectacle, dit M. Michaud (*Corresp. d'Or.*, t. I[er], p. 197), que le voyageur contemple dans une espèce de recueillement, n'a pas besoin de l'éloquence des paroles. Cette grande et belle nature, ces ruines qui ont conservé leur caractère religieux, élevaient nos pensées vers le Créateur de l'univers, et chacun de nous croyait assister à une leçon de Platon. » — En suivant, à son retour de Sunium, la route qui traverse la Mésogée, le voyageur songera aux Hermès qui, dans l'antiquité, bordaient cette route, et sur chacun desquels était gravée, au dire de Platon, une inscription en vers renfermant une sentence morale. Ce souvenir a été rappelé avec bonheur par M. Léon Terrier dans son Mémoire sur les ruines de Sunium. (*Archives des missions scient. et litt.*, 2[e] série, t. III, p. 128.)

[1] On y a, depuis quelques années, établi un essai de colonie bavaroise. Les colons s'occupent de la culture des vignes, et récoltent un vin blanc renommé à Athènes.

conséquent probable que ce genre de manufacture fut usité dans toute cette partie de la plaine d'Athènes, depuis les anciens temps jusqu'à une époque rapprochée. Les Æthalides et les Dædalides étaient des dèmes situés non loin d'Athmone et d'Héphæstia.

ATHMONE.

Stuart a été le premier à croire que le village de Marousi, qui est situé à un mille et demi avant d'arriver à Képhisia, est la position d'*Athmonon* ou *Athmonia.* Ce dème n'était pas, à ce qu'il paraît, à une grande distance d'Athènes. Les *Amarysia,* fêtes en l'honneur de Diane Amarysienne, dont le temple était à Athmone, étaient célébrées par tous les Athéniens. Il se peut donc qu'avec le temps on ait substitué le nom de la déesse à celui du dème. Une très-ancienne inscription trouvée près de Marousi indique qu'il y avait autrefois une enceinte consacrée à Diane Amarysienne [1].

KÉPHISIA.

Le principal dème, dans la partie supérieure de la plaine d'Athènes, était Képhisia ou Képhissia. Il

[1] Ὅρος Ἀρτέμιδος τεμένος (pour τεμένους) Ἀμαρυσίας (*Corp. inscr. græc.* 528), c'est-à-dire : « Borne de l'enceinte de Diane Amarysienne. » (Voir, sur cet ὅρος et sur d'autres semblables, C. Wescher, *Étude sur le monument bilingue de Delphes*, p. 85, note 2.)

était situé au pied du mont Pentélique, presque vis-à-vis d'Acharnes. Le nom moderne diffère seulement de l'ancien par le changement du φ en son relatif β, Κηβεισία ou Κηβησία (prononcez *Kivisia*) au lieu de Κηφισία. Képhisia étant une des rares positions d'Athènes où il y a de l'ombrage et des eaux abondantes, servait de retraite aux Turcs aisés. Les Grecs et les Romains y étaient autrefois fêtés dans la *villa* de l'illustre rhéteur athénien Hérode Atticus. Il l'avait ornée de jardins, de statues et d'édifices qui en faisaient la retraite la plus agréable dans un des siècles les plus policés d'Athènes. On voit des restes de fondements et autres ruines antiques dans le village de Képhisia [1].

MARATHON.

Un promontoire allongé au nord, et actuellement connu sous le nom de *Stomi*, sert de principal abri à la rade de Marathon. D'après Hésychios, il s'appelait anciennement *Kynosoura* (Κυνόσουρα). Au sud, les extrémités des montagnes aboutissent à la mer, au bout d'une plaine étroite de trois milles de long, qui est comme une prolongation de celle de Mara-

[1] De notre temps encore, Képhisia sert en été de rendez-vous à divers membres du corps diplomatique et aux personnes aisées de la société. La distance d'Athènes est d'environ deux heures.

thon. L'inclinaison de ces montagnes est si graduelle qu'elles ne sont pas un très-grand obstacle aux communications entre *Marathoni* (le district de Marathon) et la Mésogée.

Vers l'intérieur, la plaine se termine en vallées, dont chacune aboutit à un défilé traversant les monticules qui ferment dans cette direction le bassin de Marathon. Le village de Vrana est dans la vallée méridionale. Il est situé sur une hauteur, au pied du mont *Aphorismos*, qui est une des collines inférieures du *Brilessos*. Argaliki est l'autre branche au sud-est. Dans la vallée du nord se trouvent les villages de Séféri et de Bey. Ces derniers sont situés à l'entrée, et plus haut se trouve *Marathona*, le plus grand village des environs. Une montagne très-escarpée, mais d'une petite élévation, appelée *Kotroni*, divise ces deux vallées. Au nord et au nord-est, la plaine s'étend à une distance de deux ou trois milles du rivage. La partie septentrionale est séparée du reste par un grand marais qui s'étend des rochers du cap Kynosoura au mont *Koraki* ou *Stavrokoraki*. Cette colline abrupte, qui s'élève au nord de la plaine, ne laisse qu'un passage étroit entre son versant et le bord du marais. Le village de *Souli inférieur* (Κάτω-Σοῦλι) est à l'entrée de cette vallée, presque au commencement du défilé. Le *Souli supérieur* est un plus grand village sur la

montagne voisine, sur la route qui conduit à *Grammatiko* [1]. Quatre routes débouchent du district de Marathon. L'une va vers la Mésogée, le long de la plaine étroite dont il a été déjà question; elle passe à travers une des extrémités du versant sud-est de Brilessos, qu'on appelle *Mavronoro*. L'autre conduit de Vrana, à travers le mont Aphorismos, vers le village de *Stamata inférieur*, et de là dans la partie septentrionale d'Athènes [2]. La troisième mène de l'extrémité de la vallée de Marathon, à travers une prolongation de la même montagne, vers le district d'*Aphidna*. La quatrième, partant de la plaine de Souli, dans le territoire de *Rhamnonte*, traverse un passage étroit qui se termine du côté de la mer au cap Kynosoura.

Trois emplacements de l'arrondissement de Marathon conservent des restes d'anciens dèmes :

1. VRANA. — Il est situé sur un tertre fortifié par le lit tortueux d'un torrent qui se précipite de la vallée élevée de Rapendosia, entre le *Pentélique* et Argaliki. On voit un peu au-dessous de Vrana quatre *tumuli* en terre, dont l'un est plus grand que les

[1] Peut-être l'ancienne *Hécalé*, où l'on célébrait dês fêtes en l'honneur de Thésée sous le nom d'*Hécalésia*.

[2] C'est la route la plus courte d'Athènes à Marathon. La distance est de cinq heures environ. On peut cependant aller en voiture jusqu'à Képhisia, et prendre là ses chevaux pour continuer la route. De cette manière, la course à cheval se réduit à trois heures et démie.

deux autres. Dans un défilé derrière le monticule de Kotroni, qui conduit de la vallée de Vrana dans celle de Marathona, il existe des ruines d'une ancienne porte. Elle s'élevait précisément dans le creux qui formait un passage naturel pour l'ancienne route, et semble faire partie d'un mur ordinaire de cinq pieds d'épaisseur dont on retrouve le circuit sur une longueur de près de trois milles. Ce mur entourait toute la partie supérieure de la vallée de Vrana, avec une portion de la pente du mont Aphorismos, derrière ce village. Ces ruines sont connues sous le nom de ἡ Μάνδρα τῆς Γραίας (*la bergerie de la Vieille*). Lorsque pour la première fois je visitai, en 1802, Marathon, j'observai les restes de trois statues près des ruines de la porte, et je pus déchiffrer sur ces deux fragments les mots Ὁμόνοια Ἀθανάτη (*Concorde immortelle*) et Πύλη (*Porte*). J'ai appris de M. Fauvel que l'inscription complète était conçue ainsi :

ΟΜΟΝΟΙΑΣ ΑΘΑΝΑΤΗΣ
ΠΥΛΗ
ΗΡΩΔΟΥ Ο ΧΩΡΟΣ
ΕΙΣ ΟΝ ΕΙΣΕΡΧ

Philostrate parle de l'attachement d'Hérode Atticus pour Marathon, son dème natal, ainsi que pour Képhisia. Il fait également mention des regrets d'Hérode à l'occasion de la mort de trois esclaves favoris

qu'il avait élevés et auxquels il avait donné les noms d'Achille, de Memnon et de Pollux. Il leur érigea des statues sous l'emblème de chasseurs, et il semble évident que les trois statues entre Vrana et Inoï représentaient ces trois favoris d'Hérode.

L'une des inscriptions d'Hérode en l'honneur de Pollux ou *Polydeukion* (car tel paraît être d'après elle son véritable nom) fut trouvée, vers 1750, sur un Hermès sans tête, dans une église ruinée à Képhisia, par M. Dawkins, qui en fit don à l'université d'Oxford. Chandler dit que le compagnon de M. Dawkins, M. Wood, vit un autre marbre relatif au même objet à Képhisia, et un troisième à Souli, près de Marathon.

Comme la porte paraît avoir servi d'entrée dans l'enceinte que j'ai décrite à l'entrée de la vallée de Vrana, il est presque certain que le mur de cette enceinte est un ouvrage d'Hérode. De même, l'espace qu'elle renferme est ce *territoire d'Hérode* (Ἡρώδου ὁ χῶρος) dont il est question dans l'inscription au-dessus de la porte, ainsi que dans celle qui a été publiée d'après les marbres d'Oxford. Il semblerait, d'après Pline, que Marathon n'était plus une ville ni même un village, un siècle avant Hérode. Toute cette partie peut donc avoir été la propriété particulière d'Hérode. On ne comprend pas bien pourquoi il a fait enclore un si grand morceau de

terrain. Les mots εἰς ὃν εἰσερχ [όμενος] (dans lequel on entre) prouvent que l'inscription contenait quelques recommandations à l'adresse de ceux qui entraient dans l'enceinte. Philostrate dit qu'Hérode mourut à Marathon, qu'il avait donné l'ordre à ses affranchis de l'y enterrer, mais que les Éphèbes d'Athènes transportèrent son corps sur leurs épaules dans la ville, où il fut enterré dans le stade Panathénaïque, l'un des plus grands monuments de sa munificence.

A trois quarts de mille au sud-est des *Tumuli* de Vrana, à un endroit où un torrent tombe du sommet d'Argaliki dans la plaine, il y a un tertre sur lequel on aperçoit des ruines de murs helléniques. Elles occupent un petit espace carré qui servait probablement de *Péribolos* à un temple appartenant au dème qui était à Vrana.

En face et au pied du mont Kotroni, il y a également des traces d'une ancienne route.

2. Inoï. — Il y avait à l'entrée de la vallée de Marathon un des quatre dèmes de la *Tétrapolis*. En cet endroit, près d'une belle source d'eau, on voit des traces d'édifices helléniques. Cette position s'appelle *Inoï*. La prononciation moderne d'Οἰνόη prouve que c'est là que fut jadis OEnoé, un des quatre dèmes de cet arrondissement.

Il y avait en Attique deux dèmes du nom d'OEnoé. L'un était de la tribu Hippothoontis, près d'Éleu-

thères; l'autre était à Marathon, de la tribu Æantis.

La position retirée d'Œnoé, à l'extrémité de la vallée de Marathon, peut justifier l'omission de Strabon, qui, en faisant l'énumération des dèmes voisins de la côte, a négligé avec quelque raison de parler d'un endroit situé à l'autre extrémité de Marathon et à quatre milles de la mer.

3. — Le troisième emplacement où l'on trouve les restes évidents d'un ancien dème est dans la plaine de Souli, sur un tertre isolé, non loin du défilé qui conduit à *Ovrio-Kastro*, l'ancienne Rhamnonte. Ces ruines paraissent être celles de Tricorythos ou Tricorinthos, l'une des quatre divisions de l'arrondissement de Marathon.

L'ordre des noms de Strabon ayant été trouvé exact sur une grande partie de la côte de l'Attique, de Phalère à Marathon, il est naturel de présumer que Probalinthos, dème de la Tétrapole, qu'il nomme le premier, occupait l'extrémité méridionale de la plaine de Marathon. En cet endroit, ainsi qu'il a été dit plus haut, une langue étroite de cette plaine s'étend au bas du Brilessos et le sépare du rivage. La position de ce dème était probablement à quelques sources qui sont au pied du mont Argaliki [1] et

[1] Non loin de là, M. Finlay a trouvé un fragment de marbre avec deux noms et la désinence ΑΛΙΣΙΟΣ, probablement la terminaison de Προβαλίσιος (Probalisien, ou habitant de Probalinthe).

se jettent de là à la mer. Il existe un peu au-dessus de cette embouchure, au milieu du marais, un tertre actuellement appelé *τὸ νησί* (l'île). J'y ai trouvé divers cippes régulièrement alignés, des restes d'un sarcophage, des fragments d'une statue de femme assise sur un siége, quelques fûts de colonnes et une architrave corinthienne. On a également découvert ici quelques bustes d'un travail fini, tels que ceux de Socrate, de Lucius Vérus, de Marc Aurèle et d'un quatrième personnage que, d'après ses compagnons, on a supposé être Hérode Atticus [1].

Ces restes, conjointement avec la position de l'endroit, sont de nature à faire croire que les Probalisiens avaient un temple qu'Hérode avait probablement réparé et décoré. Peut-être était-ce le temple de Minerve *Hellotis*, épithète qui avait été, dit-on, donnée à la déesse à cause des marais de Marathon, où son temple avait été bâti.

Si les positions d'OEnoé, Tricorythos et Probalinthos peuvent être considérées comme fixées, il s'ensuivra que Marathon doit avoir été à Vrana, quoique le nom moderne de Marathona s'applique à une autre position. Il est en effet impossible de supposer que deux des dèmes de la Tétrapole eussent été dans la vallée étroite de *Charadra*, ou torrent

[1] *Catalogue d'antiquités de feu M. le comte de Choiseul-Gouffier*, par Dubois.

de Marathon, et si près l'un de l'autre que Marathon et Inoï.

On objectera peut-être que, si l'on vient à supposer que le nom de Marathon a passé de la vallée de *Vrana* à celle de la moderne *Marathona*, par la même raison on peut prétendre que le nom d'*Inoï* ou d'Œnoé ne s'applique pas actuellement à la position de l'ancien dème de ce nom, mais qu'il a été transféré dans la position actuelle de la ville qui était à Vrana. En d'autres termes, il faudrait considérer le nom moderne de *Marathona* comme une preuve suffisante de l'ancienne position de Marathon, ainsi que l'est *Inoï* pour Œnoé. Le cas n'est cependant pas tout à fait semblable. Inoï ne paraît jamais avoir été un village dans les temps modernes. C'est seulement un nom donné à quelques ruines et aux champs d'alentour. D'après Pline, Œnoé n'existait plus de son temps, ce qui explique le silence de Pausanias. Depuis Hérodote jusqu'à Pausanias, tout l'arrondissement de la Tétrapole était connu sous le nom de Marathon. Il est donc facile de concevoir qu'à l'époque où Marathon et Œnoé cessèrent d'exister, tandis qu'on continuait de donner le premier nom à tout le district, il peut avec le temps s'être borné à la situation où les habitants se seraient fixés de préférence. En même temps il peut s'être formé sur l'ancien site de Marathon un établissement sous

le nom slave de Vrana [1], fondé par une colonie slave à l'époque où ces populations occupaient diverses parties de la Grèce. Il est également à propos de faire remarquer que, même actuellement, le nom de Marathon comprend non-seulement le village de ce nom, mais encore Bey, Séféri, et généralement tout le district.

Vrana est assurément la position où un voyageur accoutumé à observer les positions des villes grecques placerait le plus probablement le chef-lieu de l'arrondissement de Marathon. Adossé à une montagne boisée, naturellement fortifié par un torrent qui l'entoure à demi, dominant les défilés qui débouchent sur la plaine d'Athènes, et aboutissant à la partie la plus centrale de la plaine et de la baie de Marathon, placé enfin à une distance suffisante de la mer pour être à l'abri d'un coup de main de ce côté, Vrana réunit toutes les qualités que les anciens

[1] A l'exception de ce nom et peut-être de ceux de Bey et Séféri, tous les noms modernes du district de Marathon sont d'origine grecque, par exemple Ἀργαλήκι, Ἀφορισμὸς, Σοῦλι, Στόμι, Σταυροκοράκι, Σορός. Le nom de Σοῦλι se rencontre fréquemment en Grèce. Il semble, ainsi que le célèbre Souli en Épire (qui vient des *Selli* d'Homère), être un dérivé du mot Ἑλλὰς, nom le plus généralement donné à la Grèce. Des trois hameaux, Vrana, Séféri et Bey, le plus grand, qui est Vrana, a une douzaine de maisons. Ce nom, qui signifie *forteresse*, peut dater du dixième siècle, époque à laquelle eurent lieu les plus grandes migrations de Bulgares en Grèce. *Séféri* (bataille) et *Bey* semblent être turcs et d'une origine plus récente, à moins que le premier ne soit une corruption de Ζέφυρος.

Grecs se proposaient dans la position de leurs villes. Aucun autre endroit, du moins, ne possède ces avantages. Il n'y en a pas non plus où il se trouve de ces *tumuli* artificiels qu'on observe en Grèce près des villes qui florissaient anciennement [1]. Ils semblent donc indiquer, dans ce cas, que Vrana est situé sur l'emplacement de l'ancienne capitale de l'arrondissement de Marathon. Si le mur qui entourait la partie supérieure de la vallée de Vrana est l'œuvre d'Hérode, on ne peut pas croire qu'il l'ait fait construire ailleurs qu'à Marathon, son dème favori, où il avait fixé sa résidence et dans lequel il était inscrit.

Si, d'un autre côté, on suppose que Marathon était dans la vallée du village moderne de Marathona, il faudrait le placer à Inoï, car c'est en cet endroit que sont les restes d'une fontaine et les débris d'antiquités qui fixent l'ancien site. A Marathona, au contraire, il n'y a pas de traces d'antiquités helléniques; et sa situation au milieu de la vallée, aux bords d'un torrent, est dénuée de tous ces avantages de position qu'on reconnaît généralement dans les anciens sites. On peut enfin observer, en quatre autres endroits, des ruines qui, à en juger

[1] Si ces *tumuli* ne sont pas d'une très-ancienne date, ils sont probablement de l'époque d'Hérode, et serviraient également à prouver que Vrana est le site de *Marathon*.

par celles qu'on rencontre dans d'autres parties de l'Attique, suffisent à elles seules pour faire croire que ce sont les restes des quatre dèmes de ce district.

On peut comparer la description que fait Pausanias de ces endroits avec leur apparence actuelle.

« Marathon, dit-il, est à une égale distance d'Athènes et de Carystos, ville de l'Eubée; c'est là qu'abordèrent les barbares quand ils envahirent l'Attique; ils y furent défaits, et perdirent même quelques-uns de leurs vaisseaux en se retirant. Les Athéniens qui furent tués en cette occasion ont été enterrés à Marathon même, et des cippes placés sur leur tombeau indiquent le nom de chacun d'eux et celui de leurs tribus. Un tombeau particulier a été érigé aux Platéens de la Béotie, et aux esclaves qui, pour la première fois, combattirent en cette occasion. Miltiade, fils de Cimon, y a aussi son tombeau. On entend toutes les nuits à Marathon des hennissements de chevaux, et un bruit pareil à celui que font des combattants. Ceux qui n'y viennent que par pure curiosité ne s'en trouvent pas bien, mais ceux qui, n'ayant entendu parler de rien, passent là par hasard, n'ont rien à craindre du courroux des esprits.

» Les Marathoniens donnent le nom de héros à ceux qui ont péri dans ce combat, et les honorent comme tels, ainsi que le héros Marathon, de qui leur bourg a pris son nom, et Hercule, auquel ils

ont, disent-ils, rendu les honneurs avant tous les autres Grecs. Ils racontent aussi qu'un personnage, qui avait l'air et le costume d'un paysan, se trouva au combat et tua beaucoup de Mèdes avec un soc de charrue. Il disparut ensuite, et Apollon, consulté à son sujet par les Athéniens, leur ordonna, sans autre explication, de rendre des honneurs au héros Échetlæos. On a érigé sur le champ de bataille même un trophée en marbre blanc. Les Athéniens donnèrent aussi, à ce qu'ils disent, la sépulture aux Mèdes, regardant comme un devoir sacré de couvrir de terre les corps humains. Je n'ai cependant pas pu trouver leur tombeau (τάφον), et on ne remarque aucun amas de terre (χῶμα) ni aucun autre signe (σημεῖον) qui puisse le faire reconnaître; on les jeta sans doute pêle-mêle dans une grande fosse.

» Vous verrez à Marathon la fontaine Macaria... Il y a aussi à Marathon un lac très-marécageux, où beaucoup de barbares se précipitèrent en fuyant, faute de connaître le pays, et c'est là, dit-on, qu'eut lieu le plus grand carnage. Au delà de ce lac (ὑπὲρ τὴν λίμνην) sont les mangeoires en marbre des chevaux d'Artapherne, et on voit sur le rocher des vestiges de sa tente. Il sort de ce lac un fleuve dont l'eau, dans le voisinage même du lac, est très-bonne pour abreuver les bestiaux, mais vers son embouchure dans la mer elle devient salée et se

remplit de poissons de mer. Un peu plus loin que la plaine, vous trouvez la montagne de Pan et une grotte qui mérite d'être vue. L'entrée en est fort étroite, mais en avançant vous trouvez des chambres (οἶκοι) et des bains, et ce qu'on nomme le troupeau (αἰπόλιον) de Pan; ce sont des rochers qui ont pour la plupart la figure de chèvres. »

Il ne faut certes pas s'attendre à découvrir la plupart des monuments de l'art dont il est question dans cet extrait, mais on retrouve, à l'aide de recherches diligentes, les œuvres moins périssables de la nature dont parle Pausanias.

Le lac marécageux et le ruisseau qui, devenant salé à son embouchure, renferme des poissons de mer, sont tels que Pausanias les désigne. Le marais, qui est d'environ six milles de circonférence, est plus profond vers le pied du mont Koraki, où diverses sources jaillissent sous les rochers, à droite de la route qui conduit de la grande plaine à *Kato-Souli*. Un peu au-dessous de ces sources, il y a quelques mares profondes, alimentées par d'autres sources souterraines. Les autres parties deviennent presque sèches en été. Ces mares et ces sources, au contraire, sont permanentes, et entretiennent une belle végétation, ce qui rend l'endroit très-convenable pour le pâturage du bétail, lorsque la verdure a disparu des plaines de l'Attique. On y

retrouve un léger courant d'eau qui a sa source au pied du mont Koraki et aboutit à un petit lac salé, alimenté par des sources souterraines. Les sources jaillissent sous une arête de rochers qui se prolonge depuis le cap Stomi. L'un et l'autre sont connus sous le nom de *Drakonéria*[1]. Le lac se jette à la mer précisément à l'angle où se termine le rivage sablonneux de la baie et où les rochers du cap Kynosoura commencent à border le rivage. Les marais d'eaux douces et stagnantes alimentent une pêcherie d'anguilles, et celui d'eau salée; des poissons de mer.

FONTAINE MACARIA.

Pausanias, en parlant de la fontaine Macaria immédiatement avant le marais, ferait croire que Macaria est cette fontaine à l'entrée du marais, dans le défilé du mont Koraki, qui conduit à Souli. C'est en effet la source d'eau la plus considérable dans l'arrondissement de Marathon (ἐν τῷ Μαραθῶνι). Strabon confirme également cette opinion.

ÉTABLES D'ARTAPHERNE.

A l'est du grand marais, il y a une petite caverne

[1] Littéralement les *eaux monstres*. Les Grecs modernes donnent le nom de δράκων non-seulement à des objets monstrueux ou étonnants, mais encore à ceux sur lesquels on débite des histoires merveilleuses. Tel est le cas pour ce lac.

du côté de Drakonéria, qui, en certains endroits, semble avoir été artistement travaillée.

La position correspond à l'endroit qui, au dire de Pausanias, était appelé *Mangeoires d'Artapherne.* Les généraux persans étaient probablement campés dans la plaine attenante de Tricorythos. Cette plaine était garantie contre une surprise par la grande mare, le défilé de Macaria et les montagnes d'alentour. Elle ouvrait, d'un côté, une communication facile par Rhamnonte avec la garnison persane campée à Érétrie; de l'autre, elle communiquait avec la plage de Marathon et les bâtiments dans la baie, ce qui la rendait très-propre pour être le quartier général de l'armée d'invasion. De toutes les montagnes qui entourent la plaine de Marathon, Stavrokoraki pourrait être considérée, avec le plus de probabilité, comme la montagne de Pan; c'est là qu'on devrait rechercher la caverne spacieuse, mais étroite à son entrée, dont parle Pausanias.

Les monuments antiques de l'art à Marathon se divisent en ceux qui existaient avant la bataille, ou ceux qui auraient été érigés à la suite de ce mémorable événement. On doit s'attendre à trouver les premiers sur les anciens sites ou auprès, et les autres sur les positions les plus remarquables de l'action[1].

[1] Le plus remarquable des monuments découverts à Marathon est le bas-relief archaïque déposé au musée du temple de Thésée et

J'ai déjà eu occasion de parler, d'après l'ancienne position des quatre dèmes, de la plupart de leurs antiquités.

Si l'on peut se permettre des conjectures par rapport aux quatre *tumuli* près de Vrana, on pourrait peut-être appeler le plus grand le tombeau de Xuthos, fils d'Hellen. Érechthée II donna en effet en dot à sa fille, qui épousa Xuthos, le district d'Hyttenia. Ce fut en cet endroit que ce dernier fonda les quatre villes auxquelles il donna le nom de *Tétrapolis*.

HÉRACLÉION.

L'emplacement de Marathon ayant été fixé à Vrana, il est probable que le *Péribolos* d'un temple dont il existe des restes au pied du mont Argaliki, à l'entrée de la vallée de Vrana, appartenait au temple d'Hercule, principale divinité de Marathon. Il paraît, d'après Hérodote, que les Athéniens, avant d'occuper la position étendue qu'ils prirent le jour de la bataille, étaient campés sur un terrain consacré à Hercule. On verra plus bas que, selon

connu sous le nom de *Guerrier de Marathon*. D'après l'inscription qui accompagne le bas-relief, ce guerrier s'appelait *Aristion*. Le socle du monument porte la signature de l'artiste *Aristoclès*. C'est sans doute un monument funéraire élevé à la suite de la bataille. Le marbre sculpté porte encore des traces de peinture. (Voy. RHANGABÉ, *Antiquités helléniques*, t. Ier, p. 18.)

toutes les probabilités, la première position de l'armée était précisément dans cette partie de la vallée.

TOMBEAU DES ATHÉNIENS.

Un *tumulus* remarquable, qui s'élève à un demi-mille de la mer vers le milieu de la plaine, indique la position probable d'un des monuments érigés après la bataille. Pausanias, après avoir parlé du tombeau des Athéniens, dit qu'il ne put voir ni amas de terre, ni monument qui fît reconnaître le lieu d'enterrement des Perses. Il croit, par conséquent, qu'on les jeta dans des fosses; et, lorsqu'il parle du tombeau des Athéniens, il n'y a pas de doute que c'est cette éminence qu'il a voulu désigner.

Cet amas de terre couvre donc les restes des cent quatre-vingt-douze héros qui achetèrent de leur sang une des plus remarquables victoires dont parle l'histoire, à cause de la disproportion dans le nombre des deux armées. Cette victoire ne fut égalée dans ses immenses résultats que par celle de Salamine, et l'on peut dire qu'elle détermina la marche des arts, de la politique et de la civilisation de l'Europe, depuis lors jusqu'à nos jours. Le *tumulus* est connu sous le nom de *Soros* (la tombe)[1]. Cette dénomina-

[1] Ce mot, qui signifie littéralement *amas*, provient de la forme primitive de la tombe. Plus tard on le donna aux monuments funé-

tion lui a été probablement donnée par les populations de l'Attique, depuis qu'il existe. Sa hauteur est de trente pieds environ, et sa circonférence de deux cents yardes. Il est composé d'une terre légère, entremêlée de sable. J'y ai trouvé plusieurs bouts de flèches en bronze d'environ un pouce de long, d'une forme trilatérale, percés à une des extrémités d'un trou rond, pour être fixés à la flèche. Il y avait encore, en plus grand nombre, des fragments de pierre noire à fusil grossièrement travaillés, qui étaient généralement plus longs que les bouts de flèches en bronze. Ils avaient été probablement lancés par les archers persans : ramassés après l'action, ils furent jetés dans la tombe des Athéniens, comme une offrande aux morts glorieux, qui reçurent ainsi les prémices des honneurs que les habitants de Marathon leur rendirent toujours par la suite [1].

raires d'une autre espèce, même à ceux qui ne ressemblent en aucune manière aux *tumuli*, c'est-à-dire à la tombe de marbre ou sarcophage.

[1] Hérodote observe que, dans l'expédition de Xerxès, les Éthiopiens faisaient usage de courtes flèches avec des bouts de cette même pierre dure sur laquelle ils gravaient des sceaux. Cela prouve au moins que l'usage de garnir de pierres les bouts de flèches était commun chez quelques-uns des anciens peuples de l'Orient. Il est donc probable que les archers de Datis ont fait usage de pareilles armes. On en a observé dans divers emplacements anciens en Attique. Elles étaient si abondantes dans certains endroits qu'il eût été difficile de dire si c'étaient des bouts de flèches ou tout simplement un effet de la nature.

Il y a autour du *tumulus* des vestiges de divers monuments anciens. A une très-petite distance se trouve un amas de terre et de pierres, non pas très-considérable il est vrai, mais ayant toute l'apparence d'un ouvrage artificiel. C'était probablement le tombeau des Platéens et des esclaves d'Athènes.

Il existe à cinq cents yardes au nord du grand *tumulus*, une ruine qui se nomme *Pyrgos* (Πύργος). Elle se compose des fondements d'un édifice carré construit de gros blocs de marbre blanc. On a supposé, avec quelque raison, que c'était le monument érigé en l'honneur de Miltiade. Le nom moderne de *Pyrgos* (tour) peut lui avoir été donné avant qu'il eût perdu sa forme quadrilatère. Peut-être aussi a-t-il été postérieurement reconstruit en forme de tour. Il était probablement formé, dans l'origine, d'une base cubique surmontée d'une *stèle* ou colonne courte[1], comme celles dont on faisait généralement usage pour les monuments funéraires grecs.

PROBALINTHOS.

Non loin de cet endroit, à l'ouest, une inon-

[1] Les στῆλαι étaient susceptibles d'une variété infinie de formes et d'ornements. Lorsqu'elles étaient cylindriques, elles n'étaient jamais de la proportion des colonnes en usage dans les édifices, mais beaucoup plus courtes. Il est donc douteux que l'art grec dans sa pureté ait jamais toléré un monument tel qu'une simple colonne de proportions architectoniques.

dation fit découvrir, peu avant ma seconde excursion à Marathon, les fondements de quelques maisons, avec divers vases d'une ancienne époque et de très-grande dimension, qui y étaient enfouis. C'étaient probablement les restes de l'habitation de quelque cultivateur de cette riche plaine. Dans la même direction du *tumulus* et à mi-chemin de là, au pied du mont Argaliki, on voit les fondements d'un édifice dans un endroit appelé *Valari*, probablement une corruption de Probalinthos. Il y a dans le nombre une grande architrave sur laquelle se trouvent des lettres grecques. Elle faisait, à ce ce qu'il paraît, autrefois partie d'une église. On l'aura probablement transportée en cet endroit des ruines du marais voisin, où elle a appartenu peut-être au temple de Minerve Hellotis.

Il y a des restes d'antiquités sur la rive gauche du ruisseau de Marathona, dans la direction du *tumulus* et du défilé de *Kato-Souli*. On a signalé également, près de l'angle sud-ouest du grand marais et à un quart de mille de la mer, à l'église de *Panaghia Misosporétissa*[2], une colonne ionique de deux pieds et demi de diamètre et de la meilleure époque de l'art. Elle est située près de l'endroit où l'on

[1] Ἡ Παναγία ἡ Μισο-σπορέτισσα (*la Vierge des mi-semailles*) est ainsi appelée à cause de la fête célébrée vers le milieu de l'époque des semailles, au commencement d'octobre.

peut supposer qu'était le trophée de marbre blanc érigé par les Athéniens après la bataille, lequel, d'après Pausanias, existait encore de son temps. C'est en effet précisément en cet endroit qu'eut lieu le principal carnage des barbares, et que furent couronnés de succès les efforts des Athéniens, qui les repoussèrent vers la plage et dans les marais.

On doit supposer qu'Icaria, Sémachos et Plothæ, étaient des dèmes de la partie méridionale de la Diacrie, voisins de l'arrondissement de Marathon.

BATAILLE DE MARATHON.

Dans un appendice (tome II, pages 203-227) *non moins remarquable que celui qui a pour sujet la bataille de Salamine, le colonel Leake parle longuement de la bataille de Marathon. Nous lui emprunterons seulement ce qui concerne le nombre probable des deux armées, le chiffre des morts restés sur le champ de bataille, et les positions respectives des combattants.*

Le chiffre de l'armée perse, au moment de son départ des côtes d'Asie, peut s'évaluer à 177,000 hommes. En déduisant les désertions, les maladies, les accidents de mer, les garnisons laissées à Naxos, Érétrie et autres places sur la route, on peut estimer le nombre des Perses sur le champ de bataille de

Marathon à environ 26,000 hommes d'infanterie régulière et 3,000 de cavalerie, chaque cavalier étant suivi de son aide [1]. On peut encore ajouter autant d'archers que l'espace de terrain pouvait en contenir.

Le nombre des Grecs était d'environ 10,000 hommes, y compris peut-être les 1,000 Platéens, tous *hoplites* ou hommes pesamment chargés. On peut ajouter, d'après l'usage grec, surtout pour la bataille de Platée, presque autant d'hommes armés à la légère.

D'après Hérodote, auteur contemporain, le nombre des barbares qui périrent à la bataille de Marathon fut de 6,400, et celui des Athéniens de 192.

Le camp athénien était, selon le témoignage des anciens, établi dans une enceinte consacrée à Hercule.

Leur ligne, le jour de la bataille, s'étendait de manière à présenter un front égal à celui des Perses, et les barbares, après avoir été défaits, furent repoussés dans les marais et sur leurs navires.

Ce même jour, Miltiade fit partir ses troupes de la vallée de Vrana (probablement des environs des ruines qui se voient au pied du mont Argaliki) et

[1] Hérodote, après avoir dit que ce fut à cause de la cavalerie qu'on débarqua à Marathon, n'en parle plus ensuite. Il semble donc qu'elle ne prit point part à la bataille. En effet, son absence en cette occasion donna lieu au proverbe athénien : Χωρὶς ἱππεῖς (*sans cavaliers*). On disait de plus que des Ioniens, montés sur des arbres, firent signe aux Athéniens qu'il n'y avait pas de cavalerie.

prit une position dans la plaine, peut-être depuis le pied du mont Argaliki jusqu'à celui du Koraki. C'était, du reste, de cette manière qu'il pouvait en garantir les flancs après s'être aventuré dans la plaine. Cette position, dont la longueur était de deux milles (Hérodote parle de huit stades), était cependant trop étendue pour 10,000 hommes. En accordant, en effet, à chaque homme un espace de deux pieds, leur profondeur ne pouvait être que de deux. Quoique cet arrangement fût contraire à l'ordre usité parmi les Grecs, il suffisait cependant pour l'ennemi qu'ils avaient à combattre. D'après les règlements de Cyrus l'Ancien, quatre était la plus grande profondeur qu'on exigeât chez les Perses. Les troupes légères des Athéniens, de leur côté, quoiqu'elles ne pussent pas rivaliser dans un combat corps à corps avec les meilleures troupes de l'infanterie des barbares, devaient du moins donner une apparence de profondeur à la ligne athénienne. Le point le plus important de la nouvelle position, c'était que les flancs ne fussent pas tournés par l'ennemi. Ce danger était à redouter, vu le petit nombre des troupes et nonobstant la protection des montagnes escarpées aux extrémités de la ligne.

Miltiade, pour cette raison, adopta la mesure hardie d'affaiblir le centre de son armée afin d'en renforcer les ailes. Il en résulta que, quoique le

centre ne pût pas rompre la ligne opposée de l'ennemi où étaient les fantassins d'élite et se trouvât dans la nécessité de reculer en s'appuyant probablement sur les troupes légères, les ailes plus pesantes des Grecs fondirent avec succès sur la droite et sur la gauche des Perses.

Dès que les ailes des Perses furent rompues, le centre des Athéniens cessa de céder à l'ennemi et se rallia pour aider à la défaite. Alors la confusion devint générale parmi les barbares, qui n'avaient jamais été bien disciplinés, et leur nombre considérable ne servit qu'à leur destruction.

« Si, dit le colonel Leake, les considérations auxquelles je me suis livré tendent à diminuer les difficultés de l'exploit des Athéniens [1], elles n'en atténueront pas la gloire. Notre juste admiration doit porter sur ce fait que la bataille de Marathon n'est point une fable, mais une action racontée par un auteur contemporain dont le récit doit paraître réel et probable, lorsqu'on examine le terrain sur lequel la bataille s'est livrée.

» La véritable gloire d'Athènes consiste en ce que, sans une stricte discipline et sans habitudes régulières d'obéissance, ses troupes se sont sponta-

[1] Le nombre des Perses qui formaient l'expédition et le chiffre des morts ont été beaucoup exagérés par divers auteurs grecs et romains bien postérieurs à Hérodote.

nément soumises aux sages conceptions de leur chef. Cette poignée d'hommes non-seulement ne redouta point mais attaqua au contraire, sans attendre les renforts qu'on savait en route, les forces vraiment supérieures d'une nation en face de laquelle les Grecs ne s'étaient jamais trouvés sans crainte [1]. »

D'après M. G. Finlay (*Transactions of the Royal Society of London*, tome III, page 363), la bataille doit avoir été livrée à l'angle sud-ouest de la plaine, vis-à-vis la route maritime de la ville, comme le seul point praticable pour la cavalerie, sur laquelle les Perses paraissaient compter principalement. Cette route aurait donc formé le plus grand point d'attaque de l'ennemi et celui que les Grecs se seraient le plus spécialement efforcés de défendre.

Comme complément à ces informations sur une question historique aussi intéressante, nous donnerons l'opinion de M. le général sir R. Church, qui a fréquemment examiné le champ de bataille. Selon lui, l'armée persane avait le dos appuyé sur sa flotte et le flanc droit sur le marais de Souli. Elle faisait face à la grande vallée qui débouche sur la petite

[1] « Ils furent, du moins à ma connaissance, les premiers Grecs qui eussent risqué une attaque à la course; ils furent les premiers Grecs qui osèrent envisager l'habillement mède et les hommes qui le portaient. Jusque-là le nom seul de Mède avait été pour tous les Grecs un objet de terreur. » (Hérodote, VI, c. 112.)

vallée dans laquelle se trouve le village actuel de Marathon, afin de se tenir prête à marcher sur Athènes, soit par cette route si elle restait libre, soit par la route de Vrana sur l'autre versant du Pentélique, soit par la troisième route qui se dirige sur Athènes, entre le Pentélique et la mer. Quant à l'armée grecque, il place l'aile gauche avec les Platéens sur la colline de Bey, afin de fermer la route par le village actuel de Marathon; le centre, plus faible en nombre, sur la colline de Vrana; et l'aile droite sur les versants du mont Argaliki, afin de fermer la troisième route entre le Pentélique et la mer.

RHAMNONTE.

Après avoir terminé ses observations sur Marathon, Pausanias parle de Rhamnonte.

« Rhamnonte, dit-il, est à soixante stades tout au plus de Marathon, en suivant la route qui conduit à Oropos le long de la côte. Les maisons des habitants sont sur le bord de la mer. Le temple de Némésis est peu au-dessus, à quelque distance du rivage. Il n'y a pas de divinité plus implacable pour ceux qui abusent insolemment de leur pouvoir, et son courroux se manifesta, à ce qu'il me semble, d'une manière bien évidente envers les barbares qui débarquèrent à Marathon. N'imaginant pas qu'Athènes pût

leur résister, ils avaient apporté, pour ériger un trophée, un bloc de marbre de Paros dont Phidias se servit pour faire la statue de Némésis. Elle a sur la tête une couronne ornée de petites figures représentant des cerfs et des Victoires; elle tient de la main gauche une branche de pommier, et de la droite un vase sur lequel sont sculptés des Éthiopiens. Je ne conçois guère pourquoi Phidias les a placés là, et je n'ai point été satisfait de l'explication que m'ont donnée ceux qui croient le savoir..... Cette statue de Némésis est sans ailes, ainsi que les autres anciennes statues de cette déesse. J'ai cependant appris dans la suite que les Némésis en bois qu'on a dans la plus haute vénération à Smyrne sont ailées. Cette déesse, exerçant principalement son empire sur ceux qui deviennent amoureux, les Smyrnéens ont cru devoir lui donner des ailes comme à l'Amour. Je vais passer aux bas-reliefs sculptés sur la base de cette statue. Je dirai d'abord, pour en faciliter l'intelligence, qu'Hélène était, suivant les Grecs, fille de Némésis, et que Léda fut sa nourrice et l'éleva; mais ils s'accordent tous à lui donner pour père Jupiter et non Tyndare. Phidias, se conformant à cette tradition, a représenté sur cette base : Léda conduisant Hélène à Némésis, Tyndare et ses fils, un homme avec un cheval debout auprès d'eux et qu'on nomme *Hippeus*; Agamemnon; Ménélas; Pyrrhus, fils d'Achille

et premier mari d'Hermione, fille d'Hélène. Il n'y a pas mis Oreste, à cause de l'attentat que celui-ci commit sur sa mère; Hermione cependant n'avait pas cessé de vivre avec lui, et en eut même un enfant. On voit encore sur cette base Épochos et un autre jeune homme; ils étaient frères d'Œnoé, qui a donné son nom à l'un des bourgs de l'Attique. C'est tout ce que j'ai pu apprendre à leur sujet. »

Les montagnes d'alentour séparaient le territoire de Rhamnonte, aussi bien que celui de Marathon, du reste de l'Attique. La partie propre à la culture était une plaine de trois milles de long séparée de la mer par une arête de collines pierreuses. Une montagne nommée *Dhimiko*, qui se joint aux collines qui entourent la plaine de Marathon et la vallée d'Œnoé, la défendait du côté opposé, c'est-à-dire vers le couchant. Le défilé dont il a été déjà question, et qui y aboutit de la plaine de Tricorythos, est à l'extrémité méridionale de la vallée de Rhamnonte. A son extrémité opposée ou septentrionale, sur une éminence dominant un ravin étroit d'environ un mille et demi de long qui se termine en une petite baie, on voit les restes de l'Hiéron de Némésis. Au nord de la baie sont ceux du démos fortifié de Rhamnonte, qui était considéré comme une des principales forteresses de l'Attique. On l'appelle actuelle-

ment Ovrio-Castro [1]. L'enceinte était d'environ un mille. Elle se composait d'une petite citadelle carrée sur le sommet d'une colline se joignant, par une arête étroite, aux montagnes qui l'enserrent du côté de terre. La place était défendue au nord par un torrent. Au sud, une petite plaine s'étend jusqu'à la mer. On peut voir encore les traces des murailles et des tours. Elles étaient construites ou du moins recouvertes en marbre blanc d'une forme régulière et finie; mais les principaux restes sont ceux d'une porte, avec les murs attenants, qui formait l'entrée

1 Ὀβριό Κάστρο est une corruption d'Ἑβραῖον Κάστρον (château juif). Ce nom se donne assez souvent en Grèce aux ruines helléniques. Il s'applique aux personnes ou aux choses en état de vagabondage ou de désolation. La vallée de Rhamnonte est très-pittoresque; elle offre au paysagiste de quoi exercer ses pinceaux. M. Wordsworth (*Attica and Athens*, p. 32-43) lui a consacré quelques belles pages, auxquelles nous empruntons le passage suivant: « La beauté du site, dit-il, sa position naturelle et l'intérêt qui s'y rattache, sont les caractères les plus frappants de Rhamnonte... Si Nicolas Poussin avait quitté l'Italie pour voyager en Grèce et se fût adonné aux paysages grecs, il aurait immédiatement choisi Rhamnonte pour y exercer ses pinceaux. Peut-être y aurait-il fait figurer un personnage qui tenait de près à ce démos, qui en prenait le nom, et qui était à la fois connu par son génie, sa vie politique et ses malheurs. L'orateur Antiphon, de Rhamnonte, y aurait été à sa place. Si le peintre s'était encore permis une autre licence, il aurait probablement montré, s'avançant dans la vallée, l'élève d'Antiphon, l'historien de la guerre du Péloponnèse. Mais il aurait dû laisser à l'imagination du spectateur le soin de se représenter Thucydide, venant alors d'Athènes après avoir foulé la plaine de Marathon, pour entendre dans un pareil endroit les paroles d'un tel maître. » La distance de Marathon à Rhamnonte est d'environ deux heures.

principale de la forteresse sur l'arête étroite dont j'ai parlé. Il y a également des restes d'une muraille qui défendait la communication du côté de la terre entre l'Hiéron et la forteresse.

L'Hiéron de Némésis se composait d'une vaste plate-forme artificielle qu'un mur soutenait au versant. Deux temples s'élevaient au centre de la plate-forme. Le plus grand était un périptère hexastyle de soixante et onze pieds de long et trente-trois de large sur le stylobate. Il se composait, selon l'usage, d'un pronaos, d'une cella et d'un posticon. Il y avait, sur les côtés, douze colonnes cannelées seulement au sommet et à la base. Leur diamètre était de deux pieds quatre pouces au bas du fût, et leur hauteur de treize pieds six pouces. Toutes les colonnes sont renversées, sauf les débris de sept d'entre elles sur le côté méridional et d'une seule dans le pronaos. Le reste de l'édifice est un amas confus, parmi lequel on voit quelques fragments d'une statue colossale dont la dimension correspond à celle de la Némésis de Rhamnonte décrite par Hésychios et Zénobios. Le faîte était en marbre du Pentélique, et on voit des restes d'ornements peints sur des fragments de la corniche.

La statue colossale ne paraît pas conforme à la description de Pausanias en tant qu'elle n'est pas de marbre de Paros, mais du même marbre de l'At-

tique dont le temple et le péribolos de l'Hiéron sont construits. Il faut en excepter seulement les colonnes et les antes du petit temple. On doit donc supposer que la statue originale en marbre de Paros a été enlevée et qu'une autre a été mise à sa place. Au reste, après les actes de rapine des Romains, ces substitutions étaient fréquentes en Grèce. D'un autre côté, l'histoire du bloc de marbre apporté par les Perses n'était probablement qu'un conte populaire ou une invention des prêtres de Némésis qui a induit Pausanias en erreur. On peut donc sans hésitation mettre toute cette histoire en doute.

On a trouvé, parmi les ruines du temple de Némésis, divers fragments en haut-relief. Ils sont de marbre blanc, d'environ un pied de haut, et d'un travail si parfait qu'on peut facilement croire qu'ils faisaient partie de cette composition en relief qui était sur la base de la statue de Némésis, et qui, aussi bien que la statue elle-même, était l'œuvre de Phidias [1].

Le plus petit temple était de trente-trois pieds de long sur vingt et un de large. Il se composait seulement d'une cella avec un portique, au-devant duquel il y avait

[1] Strabon et Pline diffèrent en ceci de Pausanias. Ils disent que la statue était l'œuvre d'Agathocrite de Paros, disciple de Phidias. Antigone de Carysto assure que les mots Ἀγαθόκριτος Πάριος ἐποίησεν (Agathocrite de Paros *fecit*) étaient sculptés sur la branche du pommier que la déesse tenait en main.

deux colonnes doriques cannelées de deux pieds sept pouces de diamètre entre les antes. Les murs étaient de maçonnerie polygone. Il y avait de chaque côté de ce temple un siége de marbre. Sur l'un de ceux-ci, au-dessus de l'endroit où l'on s'assied, on lit : Θέμιδι Σώστρατος ἀνέθηκεν (*dédié par Sostratos à Thémis*). Sur le rebord de derrière, au haut du siége, on lit : Ἐπὶ ἱερείας Φιλοστράτ... (*sous le sacerdoce de Philostrat...*). On lit de la même manière sur l'autre siége : Νεμέσει Σώστρατος ἀνέθηκεν (*dédié à Némésis par Sostratos*); et Ἐπὶ ἱερείας Καλλίστ... (*sous le sacerdoce de Callist...*). La dédicace d'un de ces siéges à Thémis a fait supposer que le petit temple était dédié à Thémis, et le grand à Némésis. Parmi les ruines du plus petit temple on a trouvé un fragment, auquel il manquait la tête et les épaules, d'une statue de grandeur humaine enveloppée d'une draperie serrée et roide comme celles de l'école d'Égine. Cette statue est actuellement dans le Musée Britannique. Son antiquité évidente, comparativement aux sculptures trouvées dans le grand temple, la maçonnerie polygone du plus petit temple, et ses colonnes qui sont cannelées, tandis que celles du grand ne le sont pas, tout semble démontrer que le petit était le plus ancien des deux et antérieur aux guerres médiques. Il faut cependant supposer, dans ce cas, d'après la forme des lettres et les voyelles longues employées

dans l'inscription sur les siéges, que ceux-ci ont été ajoutés longtemps après la construction de l'édifice. Ils datent probablement de la même époque que les colonnes du portique qui auront été détruites pendant ces guerres. Il y a, en effet, cette grande différence entre la cella et la façade que la première est en marbre, et la dernière d'une pierre plus molle et plus grossière. Il est à remarquer que les murs de ces édifices n'étaient pas parallèles. Ils sont cependant si près l'un de l'autre que l'angle nord-est du plus petit temple touche presque aux côtés longs du plus grand. C'est là un exemple frappant de cette négligence de stricte symétrie qu'on observe souvent dans les édifices grecs.

MONASTÈRE DE DAPHNI.

A l'extrémité occidentale d'un plateau qui forme la partie la plus étroite et la plus élevée du défilé à travers la rangée de l'*Ægaléos*, se trouve le monastère de Daphni.

La construction de l'église ainsi que le cloître qui l'entoure et surtout un beffroi élevé, surmonté d'un petit dôme, qui y est attenant, sont dans le genre des églises bâties en Syrie du temps des croisades.

Il semblerait donc que le monastère de Daphni,

tel qu'il existe actuellement, fut bâti, ou du moins grandement réparé, par un des princes français d'Athènes[1]. L'église et le cloître sont presque entiè-

[1] D'après M. Buchon (*la Grèce continentale et la Morée*, p. 131), ce monastère est le même que l'abbaye de Delfina, de l'ordre de Cîteaux, dans le duché d'Athènes. « Sa situation, dit-il, dans le duché d'Athènes, son voisinage à deux lieues de la capitale du duché, de manière que le corps de Gui de la Roche eût pu aisément y être transporté le lendemain (d'après l'acte du 5 octobre 1308 déposé dans les archives de Mons en Hainaut), et l'analogie des noms, n'avaient pas été de vaines présomptions. J'y reconnus d'abord les vestiges d'un cloître ouvert et à colonnes, selon la forme latine. Sur le devant du narthex extérieur, ajouté par les Francs, sont les restes d'un vaste portail gothique flanqué des deux côtés de quatre longues fenêtres en ogive jointes deux à deux. Je pénétrai dans l'intérieur de l'église par une petite porte extérieure, puis par une seconde porte armoriée de l'écusson des seigneurs d'Athènes. A droite et à gauche étaient des colonnes antiques, mais encombrées de paille. Du narthex intérieur on entre dans l'église, qui a de fort belles proportions, avec des arcs cintrés, comme dans les églises normandes byzantines de Sicile. La voûte est ornée d'un Christ bénissant de la droite, avec un livre dans la main gauche, qui rappelle celui de l'église de Cefalù en Sicile, plus encore que celui de Monreale, et est exécuté en mosaïque. Après avoir fait vider la chapelle à gauche, qui était plus sombre mais moins encombrée, j'aperçus le long du mur qui soutenait le côté de l'église un tombeau de marbre sans couvercle, sans inscription, sans armoirie. Au-dessous de ce sarcophage je remarquai une ouverture et des degrés par lesquels je descendis, à travers des décombres, jusqu'à un caveau sépulcral qui règne tout le long du narthex intérieur de l'église. En retournant, je tournai autour du tombeau ouvert, pour examiner s'il ne se trouverait pas quelque inscription qui m'eût échappé, et j'aperçus une petite porte. Là était un second tombeau de marbre, ouvert aussi; mais en l'examinant avec des bougies, j'aperçus un écusson sculpté sur le long côté. C'était une croix avec des fleurs de lis dans les deux cantons supérieurs de la croix, telle que la portèrent parfois les ducs d'Athènes, telle que la portait

rement formés de blocs carrés de marbre qui faisaient partie de quelque édifice hellénique. Jusqu'en 1801, il y avait trois colonnes ioniques qui étaient encastrées dans les murs de l'église. Cette même année, elles furent emportées par lord Elgin. Les chapiteaux de ces colonnes, une base et une partie des fûts, sont actuellement dans le Musée Britannique. Il ne fut pas possible, à l'époque où l'on abattit les colonnes, de retracer le plan du temple, mais il est évident, d'après leur hauteur, que le temple devait être d'une grande dimension.

C'était, sans aucun doute, le temple d'Apollon sur le Pœcile dont parle Pausanias[1]. En effet, en suivant la descente du défilé vers la baie d'Éleusis, on aperçoit des restes de la Voie Sacrée sur les rochers

Gui de la Roche, dont je cherchais la sépulture. A tant de signes réunis, je me crois fondé à penser que c'est bien là l'antique monastère des Bénédictins mentionné dans l'acte de Mons, qui servait de sépulture aux ducs d'Athènes de la maison française de la Roche, et que les deux sarcophages de marbre, dont l'un porte l'écusson fleurdelisé, sont les tombeaux de deux de ces ducs. »

[1] Il se peut que le nom moderne de Daphni ou *Dhafni* soit venu d'un bois sacré de lauriers (Δάφνη) qui était remarquable en cet endroit, à l'époque où l'on substitua les noms nouveaux à ceux dérivés de la mythologie ancienne. La distance d'Athènes à Daphni est d'environ une heure et un quart. Au retour, en débouchant du défilé, on a une vue des plus majestueuses sur la plaine et la ville d'Athènes. « Mon étoile, dit à propos de cette vue M. de Chateaubriand (*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, t. Ier, p. 120), m'avait amené par le véritable chemin pour voir Athènes dans toute sa gloire. »

à droite d'un torrent qui descend de Daphni. Ils se prolongent pendant la distance d'un mille, jusqu'aux fondements d'un autre temple à côté de la Voie Sacrée. Ces ruines correspondent avec la position d'un temple de Vénus dont parle Pausanias, avant de faire mention des *Rhiti*. D'après quelques fragments, il paraît que ce temple était d'ordre dorique. Il s'élevait du côté nord de la vallée, au-dessous de quelques rochers dont la façade a été aplanie perpendiculairement, et à la surface desquels on a creusé de nombreuses niches.

TEMPLE DE VÉNUS.

Dans une excavation au pied de ces rochers on trouva des tourterelles de marbre blanc, qui semblent être tombées des niches votives. On voit en outre sous les niches des restes de diverses inscriptions qui prouvent que c'était un temple de Vénus. Dans l'une d'elles on distingue encore les mots : Φίλῃ Ἀφροδίτῃ. C'était par conséquent ici que s'élevait le temple de Vénus appelé *Philéon*, ou temple de Vénus *Phila*, construit par un des flatteurs de Démétrius Poliorcète, en l'honneur de Phila sa femme. On y voit quelques restes d'un mur en pierres non taillées. Il faisait partie de l'enceinte du temple et paraît être très-ancien. Les pierres ressem-

blent aux masses irrégulières des murs de Tirynthe. On peut ainsi se faire une idée du sens que Pausanias attachait aux mots ἀργοὶ λίθοι (*pierres non travaillées*), qu'on rencontre souvent dans ses ouvrages.

VOIE SACRÉE.

On reconnaît en débouchant à la pointe de la baie, peu avant d'arriver aux réservoirs appelés *Rhiti* [1], puis entre les deux moulins, l'ancienne chaussée de la *Voie Sacrée.* La route moderne laisse à droite les réservoirs et les moulins.

TOMBEAU DE STRATON.

A un mille environ au delà des *Rhiti,* on retrouve les vestiges de l'ancienne chaussée de la Voie Sacrée; à droite, on voit les ruines d'un ancien monument. Il paraît avoir été formé jadis d'un tertre conique entouré de marbre, sur lequel s'élevait une stèle funéraire. On voit encore sur le marbre quelques décorations de sculpture et une inscription qui prouve que c'était le tombeau de

[1] Les *Rhiti* (Ῥειτοὶ) sont des sources salées jaillissant au pied du mont Ægaléos. D'après Pausanias, elles étaient consacrées à Cérès, et les prêtres seuls pouvaient pêcher les poissons qui se nourrissaient dans leurs eaux.

Straton, *démote* (citoyen) de *Kydathénæon*, et de son fils. Pausanias ne parle pas de ce monument, quoique la construction et l'inscription aient toute l'apparence d'être antérieures à son époque. Il ne fait pas non plus mention d'un autre monument, dont divers blocs de marbre servent à indiquer la position, à gauche de la Voie Sacrée, près de la mer. Il ne faut pas s'étonner de ces omissions, car il est évident, d'après les restes nombreux d'anciens sépulcres existant de chaque côté de la Voie Sacrée, que Pausanias, ainsi qu'il le dit en plus d'un endroit de ses œuvres, s'est de préférence attaché à ceux de ces monuments qui lui paraissaient offrir le plus d'intérêt. On doit croire que l'ouvrage de Polémon sur la Voie Sacrée contenait une description détaillée des monuments qui s'y trouvaient de son temps.

THRIA.

La plaine à travers laquelle passait la Voie Sacrée s'appelait anciennement Thria (τὸ Θριάσιον Πεδίον). Ce nom lui venait principalement, mais surtout pour la partie centrale et pour le côté de l'orient vers la mer, du dème dont elle dépendait. On peut en conclure que c'était un des dèmes les plus considérables de l'Attique. Lorsque les Perses s'emparèrent pour la seconde fois d'Athènes sous le commandement de

Mardonius et que les Athéniens se furent retirés à Salamine, ceux-ci dépêchèrent une ambassade à Lacédémone pour les prier d'envoyer des troupes à leur secours. Ils leur proposèrent en même temps de livrer bataille à l'ennemi dans la plaine de Thria.

Quelques débris d'antiquités sur une éminence appelée *Magoula*, sur le Sarandaforo ou *Céphise Éleusinien*, à une distance de trois mille d'Éleusis, peuvent indiquer probablement la position de la ville de Thria.

Magoula est un nom souvent donné en Grèce aux emplacements qui conservent des antiquités, surtout lorsqu'elles sont sur une éminence dans la plaine.

Les villages modernes qui se partagent les plaines de Thria et d'Éleusis sont : Éleusis vers la mer; Stéphani sur le mont Pœcile; Chassia sur le Parnès, et Koundoura dans l'*Oneïa*. Stéphani, Chassia et Koundoura ont des *kalyvia*, ou hameaux dépendants du village, dans la plaine.

BAIE D'ÉLEUSIS.

Parmi les magnifiques baies qui ornent les côtes sinueuses de la Grèce, il n'y en a pas de plus remarquable que celle d'Éleusis. Fermée à l'orient, au nord et à l'ouest, par les pentes majestueuses de la côte de l'Attique, elle est bornée au sud par le ver-

sant septentrional de l'île de Salamine. Cette île, qu'un détroit sinueux sépare seul, à ses deux extrémités, de la terre ferme, paraît être une continuation des montagnes de l'Attique qui entourent le côté opposé de l'amphithéâtre. La baie d'Éleusis ressemble ainsi à un beau lac.

ÉLEUSIS.

Cette ville était avantageusement située sur une hauteur, à une petite distance de la plage, à laquelle on ne peut aborder que par des détroits resserrés aux deux extrémités de l'île de Salamine. Sa position était importante, parce qu'elle dominait la route la plus courte et la plus facile d'Athènes à l'Isthme, par le défilé qui passe au pied du mont Kérata et qui court le long de la côte jusqu'à Mégare. Elle avait cependant l'inconvénient de manquer d'eau potable.

Il paraît que sous les Romains, et peut-être du temps d'Adrien, on remédia à cet inconvénient. On voit les restes d'un aqueduc bâti sur des arches, qui s'étendent le long de la plaine d'Éleusis, dans une direction au nord-est, vers le centre de la chaîne de montagnes qui joint le Parnès au Cithéron.

Il y a aussi, dans la plaine, à un mille et demi d'Éleusis, les ruines d'un réservoir appartenant à

cet aqueduc. Ces travaux indiquent l'importance d'Éleusis sous l'empire romain, époque à laquelle il était de mode, parmi les hautes classes de la société à Rome, de venir passer quelque temps à Athènes pour l'étude de la philosophie et pour l'initiation aux mystères d'Éleusis. Éleusis devint ainsi, à cette époque, une des villes les plus fréquentées de la Grèce. Elle ne fut peut-être jamais aussi peuplée que sous les empereurs des deux premiers siècles de notre ère. Pendant les deux siècles suivants, ses *Mystères* furent le principal soutien du polythéisme en déclin, et le seul lien de nationalité qui unît encore les Grecs. Mais l'incursion désastreuse des Goths en l'année 396, l'extinction du paganisme, et la ruine du commerce maritime, finirent par priver Éleusis de tous ses moyens de prospérité. Il ne lui resta que les avantages inhérents à une plaine fertile, et sa position près d'une baie magnifique, sur la route d'Athènes à l'Isthme.

Une grande tour ou château, sur le côté méridional du village, ainsi qu'une autre tour de la même époque qui s'élève sur des fondements helléniques dans une partie de l'ancienne citadelle, donnent une idée de l'état d'Éleusis au moyen âge, sous l'empire de Byzance. Mais les ravages auxquels la ville fut exposée pendant la décadence de l'empire romain lui furent si funestes, qu'en 1676 Wheler

et Spon trouvèrent Éleusis dans le dernier état d'abandon. Vers le milieu du dernier siècle, c'était encore un lieu inhabité, et actuellement il y a une centaine de chaumières qui s'élèvent précisément sur les fondements de vastes édifices publics. Les habitants actuels d'Éleusis cultivent les champs de blé jadis consacrés à Cérès, et font un commerce d'exportation de goudron et de bois de pin tirés des montagnes voisines.

Le nom du village, qui avait subi les modifications usitées dans le langage vulgaire, a repris dans ces dernières années son ancienne forme, ἡ Ἐλευσίς[1].

Éleusis était bâtie à l'extrémité d'une petite colline couverte de rochers, d'un mille de long, qui s'étend en ligne parallèle au rivage. Elle est séparée, à l'ouest, des plans inclinés du mont Kérata, par un embranchement resserré de la plaine.

L'extrémité orientale de la colline avait été artificiellement nivelée pour recevoir l'Hiéron de Cérès et autres édifices sacrés. On voit au-dessus les vestiges d'une Acropolis. La ville d'Éleusis occupait un espace triangulaire d'environ cinq cents yardes de chaque côté, qui s'étend entre la colline et le rivage. Du

[1] Le nom vulgaire est *Lepsina*, par suite de trois changements : 1° suppression de la syllabe initiale ; 2° contraction de la diphthongue ευ, prononcée *ef*, avec la sifflante σ ; 3° emploi de l'accusatif substitué au nominatif (Ἐλευσῖνα-Λευσῖνα-Λεψῖνα). Dans l'ancienne orthographe athénienne, la lettre double Ψ égalait ΦΣ. *Note de M. Wescher.*

côté de l'orient on retrouve les traces du mur de la ville sur le sommet d'une digue artificielle qui traverse le terrain marécageux; il part des hauteurs près de l'Hiéron, où s'élève la forteresse moderne dont il a été déjà question. Ce mur, selon l'habitude des Grecs, se prolongeait jusqu'à la mer, de manière à former un môle avec un port entièrement artificiel. On en voit encore les restes, ainsi que celles de deux jetées qui se prolongent à environ cent yardes dans la mer. Il y a le long de la côte et dans d'autres parties de la ville beaucoup de ruines d'anciennes bâtisses, mais ce ne sont que de simples fondements. Les ruines seules de l'Hiéron sont d'une certaine importance.

Pausanias (*Attic.*, c. 38.) ne parle que très-succinctement d'Éleusis : « Les Éleusiniens, dit-il, ont chez eux le temple de Triptolème, ceux de Diane Propylæa et de Neptune surnommé le Père. Ils vous montrent le puits Callichoros, autour duquel les femmes d'Éleusis formèrent le premier chœur de danse et de chant en l'honneur de Cérès; le champ dit Rharion [1], le premier, dit-on, qui ait reçu des semences et produit des fruits; aussi l'orge qu'on y recueille est-elle employée à faire de la farine pour répandre sur la tête des victimes et des gâteaux pour les sacrifices. On vous montre ici l'aire qui

[1] De Rharos, grand-père de Triptolème.

porte le nom de Triptolème, et l'autel de ce héros. Quant à ce qui est dans l'intérieur des murs de l'édifice sacré, un songe m'a défendu de le décrire, les non-initiés à qui il n'est pas permis de voir cet intérieur ne devant pas même connaître ce qu'il renferme. »

La plaine de Rharion semble avoir été dans le voisinage immédiat d'Éleusis, mais il serait difficile d'en déterminer le côté.

Le puits Callichoros peut avoir été celui qu'on voit non loin du côté nord de la colline d'Éleusis, dans la fourche des deux routes qui conduisent à Mégare et à Éleuthères. Il y a tout près les fondements d'un mur et d'un portique.

Les édifices sacrés, qui s'élevaient à l'extrémité orientale de la colline, cachaient à ceux qui arrivaient d'Athènes la plus grande partie de la ville. A une petite distance, ils présentaient une suite d'objets majestueux, propres à rehausser la grandeur solennelle des cérémonies, et à inspirer de l'effroi ainsi que du respect aux *mystes* au moment de leur initiation.

Le premier objet qui frappe le voyageur qui arrive d'Athènes est un vaste amas de ruines que les travaux de la dernière commission des *Dilettanti* ont fait reconnaître comme un *Propylée,* presque semblable, quant au plan et aux dimensions, à celui

de l'Acropolis d'Athènes. En avant, vers le centre d'une plate-forme pavée, on a trouvé les restes d'un petit temple de quarante pieds de long sur vingt de large, élevé sur cinq marches et consistant en une simple cella, avec deux colonnes entre des antes aux deux bouts. La position de ce temple sur la plate-forme du propylée semble ne laisser que peu de doute que c'était le temple de Diane *Propylæa*. Le Péribolos qui confinait au Propylée formait l'enceinte extérieure de l'Hiéron. A cinquante pieds du Propylée, l'angle nord-est de l'enceinte intérieure avait la forme d'un pentagone irrégulier. Son entrée était à l'angle dont il vient d'être question, où le rocher taillé horizontalement et verticalement pouvait contenir un propylée plus petit que le premier. Il formait une entrée de trente-deux pieds de large, entre deux murs parallèles de cinquante pieds de long. Vers l'extrémité intérieure, cette ouverture était resserrée par des murs obliques qui aboutissaient à une porte de douze pieds de large, décorée avec antes et placée vis-à-vis de deux colonnes ioniques. Entre la façade intérieure de ce Propylée et l'emplacement du grand temple, se trouvait, avant 1801, le buste colossal en marbre du Pentélique surmonté d'une corbeille, qui est actuellement déposé dans la bibliothèque publique de Cambridge. On a supposé que c'était un fragment de la statue de Cérès,

qui était adorée dans le temple. Mais, à en juger par la position où ce fragment a été trouvé et par l'état inachevé de la surface sculptée dans le peu d'endroits où l'on en distingue les traces, la statue dont il faisait partie était une *Cistophore* (porteuse de corbeilles). Elle devait servir à quelque décoration d'architrave, comme les Caryatides de l'Érechthéïon, ou les figures de la Stoa persique à Sparte, ou les Titans du temple de Jupiter à Agrigente. On n'a malheureusement pas d'indications précises sur ce point. Le silence gardé par les anciens à propos du temple mystique a été, en effet, si grand qu'on ignore complètement le matériel et les dimensions de la statue de Cérès : on ne sait même pas si l'adoration de cette statue faisait partie des mystères.

Il y avait à Mégalopolis un Hiéron de la déesse semblable à celui d'Éleusis qui, outre la Cella mystique, renfermait, dans le Péribolos, les temples de Jupiter, de Vénus et de *Koré* (Proserpine), ainsi que diverses statues dressées dans ces temples et dans la partie découverte de l'Hiéron. Pausanias se borne à dire de ce temple mystique, qu'il était de larges dimensions et qu'on y célébrait les mystères.

Le côté nord-ouest de l'enceinte pentagone de l'Hiéron d'Éleusis était formé par une excavation perpendiculaire dans le rocher. Elle présentait une plate-forme de trente-six pieds de large, comprise

entre le rocher perpendiculaire et le posticum du temple.

D'après Strabon, le μυστικὸς σηκὸς ou τελεστήριον, c'est-à-dire le temple lui-même, le plus vaste qui ait été érigé par les Grecs en l'honneur de leurs idoles, pouvait contenir autant de monde qu'un théâtre. Le plan de cet édifice avait été fait sous l'administration de Périclès par les architectes du Parthénon, mais il ne fut probablement exécuté qu'en partie seulement, avant la guerre du Péloponnèse. Trois architectes successifs furent employés à sa construction, et son portique ne fut achevé que sous Démétrius de Phalère, époque à laquelle Philon fut le quatrième ou cinquième architecte de ce temple. Lorsqu'il fut terminé, on le considéra comme un des quatre plus beaux modèles d'architecture grecque en marbre. Il était tourné au sud-est, et se composait (si la commission est exacte dans ses conclusions) d'une cella de cent soixante-six pieds carrés à l'intérieur. Malheureusement le centre du village moderne occupe exactement la position de cet édifice, et quelques chaumières sont bâties sur un talus formé de ses ruines. La commission, par conséquent, ne put pas obtenir tous les détails qu'une fouille plus complète des ruines pourrait procurer[1].

[1] Le désir exprimé ici par le colonel Leake est aujourd'hui en partie réalisé. Les fouilles de la société des *Dilettanti* ont été

En comparant les fragments qu'elle trouva avec la description de Plutarque, elle se crut autorisée à conclure que la toiture de la cella était recouverte de tuiles de marbre comme les temples d'Athènes. Cette toiture était portée par vingt-huit colonnes doriques, d'un diamètre (mesuré sous le chapiteau) de trois pieds deux pouces. Les colonnes étaient disposées le long de la cella en deux rangées, l'une près de la façade, l'autre au fond. Elles étaient surmontées par des rangées de colonnes plus petites, comme au Parthénon, ainsi qu'on le voit encore à Pæstum. Il y avait en face de la cella un magnifique portique de douze colonnes doriques de six pieds et demi, au diamètre le plus bas du fût, mais cannelées seulement en un filet étroit au haut et à la base du fût. La plate-forme située derrière le temple

reprises et complétées en 1860, aux frais du gouvernement français et avec l'appui du gouvernement grec, par M. François Lenormant. Cette nouvelle exploration a mis au jour, entre autres fragments curieux, l'inscription dédicatoire du *Propylon d'Appius*. Cette inscription latine, gravée sur les débris de l'architrave des *petits Propylées*, nous apprend que cet édifice a été construit conformément à un vœu d'*Appius Claudius Pulcher*, frère aîné du célèbre démagogue Clodius. Le fait est mentionné par Cicéron dans une de ses lettres à Atticus (vi, 1) : *Audio Appium* προπύλαιον *Eleusine facere*. La date de l'inscription est, d'après le savant commentaire de M. Henzen (*Bull. de l'Inst. arch.*, 1860, p. 225-233), l'année 705 de Rome, c'est-à-dire l'année même de la bataille de Pharsale (49 av. J. C.). — Voir, pour plus de détails, l'ouvrage de M. Fr. Lenormant intitulé : *Recherches archéologiques à Éleusis*, p. 390 et suiv. (Paris, 1862.)

s'élevait de vingt pieds au-dessus du niveau des dalles du portique. Des marches conduisaient sur cette plate-forme, à l'extérieur de l'angle nord-ouest du temple. Non loin de là, un autre escalier aboutissait de cette même plate-forme à un portail orné de deux colonnes, qui formait probablement un petit vestibule de communication entre l'Hiéron et l'Acropolis.

La commission ne put découvrir aucune ruine qu'on pût attribuer au temple de Triptolème ou à celui de Neptune. Ces édifices étaient probablement situés entre l'enceinte extérieure et l'enceinte intérieure de l'Hiéron. Cette dernière paraît en effet être ce mur du sanctuaire (τὸ τεῖχος τοῦ ἱεροῦ) dont parle Pausanias, et où les *mystes* seuls, c'est-à-dire les initiés, avaient le droit de pénétrer.

Une bonne chaussée conduit actuellement à Éleusis; on peut s'y rendre en voiture ou à cheval. De cette dernière manière, on y va en trois heures environ.

OENOÉ.

OEnoé, de la tribu Hippothoontis, était le dème le plus occidental de l'Attique, vers la Béotie. A l'époque où Cléomène, roi de Sparte, marcha de l'Isthme sur Éleusis, en l'année 507 avant notre ère, Hysiæ et OEnoé étaient les dèmes frontières de ce

côté. Ils furent pris alors par les Béotiens, et Hysiæ semble depuis cette époque être rentrée dans son ancienne condition de ville béotienne. Éleuthères, jadis ville de la Béotie, s'était volontairement réunie à Athènes, quoiqu'elle ne se reconnût probablement jamais comme un dème athénien. En effet, si l'on prend pour frontière la chaîne du Cithéron, Éleuthères appartenait tout aussi naturellement à l'Attique qu'Hysiæ à la Béotie. Le bourg d'Œnoé était situé dans une vallée étroite à la montée du Cithéron, qui conduit de la plaine d'Éleuthères à celle de Platée. Il était près de l'endroit où la route de Mégare à Thèbes rejoignait celle d'Athènes à Éleusis. C'était par conséquent une position essentielle pour assurer les communications des Athéniens avec Platée, de même qu'avec Éleuthères et Éleusis. C'est pourquoi elle fut fortifiée dès avant la guerre du Péloponnèse[1] et devint une des plus importantes défenses de la frontière de l'Attique. Ses ruines portent actuellement le nom de *Ghyfto-Kastro*[2]; elles sont un des plus beaux spécimens existants des anciennes forteresses helléniques[3]. A la distance d'environ

[1] « Œnoé, située sur les confins de l'Attique et de la Béotie, était fortifiée, et en temps de guerre elle servait de place forte aux Athéniens. » (Thucydide, II, 18.)

[2] C'est-à-dire *Camp des Bohémiens* (Γύφτες-Αἰγύπτιοι), d'après une note de M. Wescher.

[3] La chaussée qui conduit à Éleusis se prolonge jusqu'à Thèbes

quatre milles au sud-ouest, on voit les ruines d'Éleuthères, auxquelles on donne aujourd'hui le nom de Myoupoli.

PYTHION.

On peut remarquer que la position d'OEnoé correspond entièrement avec celle du *Pythion*, ou temple d'Apollon Pythien à OEnoé, sur l'ὁδὸς Πυθιὰς ou Voie Sacrée d'Athènes à Delphes par Panopæa. Ce que dit Thucydide à propos de l'échec que les Corinthiens éprouvèrent dans leur marche de Décélie sur l'Isthme, à la suite d'une sortie que les Athéniens firent d'OEnoé, ne confirme pas moins cette donnée topographique [1]. En effet, ce château était situé si près du côté droit de la route que suivaient les Co-

par OEnoé. Cette forteresse, dont le circuit entier existe encore, flanqué de nombreuses tours carrées ou oblongues, est des plus intéressantes non-seulement par sa position pittoresque, mais encore par la beauté de ses fortifications. On s'y rend avec une voiture en cinq heures environ, ou en six heures et demie à cheval.

[1] « Aristarchos, qui était général, prenant à la hâte quelques archers des plus barbares, s'avance vers OEnoé. C'était un fort des Athéniens sur les confins de la Béotie... Les Corinthiens, avec l'aide des volontaires béotiens qu'ils avaient appelés, l'assiégèrent alors pour se venger de la perte de leurs gens, tués par la garnison d'OEnoé à leur retour de Décélie. Aristarchos, après s'être concerté avec eux (les Béotiens), trompa la garnison d'OEnoé... Voilà comment les Béotiens prirent possession d'OEnoé, qui se rendit à eux, et comment cessèrent l'oligarchie et la sédition à Athènes. » (Thucyd., VIII, 98.)

rinthiens, qu'il présentait de grandes facilités à la garnison pour une semblable tentative. Il fut, bientôt après, assiégé par les Corinthiens et les Béotiens, et leur fut livré par la trahison d'un des partisans de la faction oligarchique d'Athènes. OEnoé fut probablement reprise peu après par les Athéniens, quoique l'historien ne fasse pas mention de cette circonstance, car elle continua d'être un dème jusque sous l'empire romain.

On donnait à OEnoé l'épithète de *sacrée* à cause de la sainteté du Pythion. Ses rapports primitifs avec Athènes, racontés par l'historien, démontrent l'antiquité de son origine. D'après Philochoros, c'était la limite septentrionale du royaume de Nisos à l'époque où la Mégaride et l'Attique étaient divisées entre les quatre fils de Pandion. C'est de là que les *Pythaïstes* (les devins du temple pythien), en déclarant les pronostics favorables, faisaient partir les *théories* ou missions sacrées pour Delphes. Il en était de même des *Déliastes* à Marathon, d'où les *théories* se mettaient en route pour le port de Prasiæ (aujourd'hui *Porto-Raphti*), afin de s'y embarquer pour Délos.

Il ne saurait y avoir de doute, dit ailleurs le colonel Leake (*Voyage de la Grèce du nord,* tome II, page 375), que Myoupoli et Ghyfto-Kastro ne soient l'ancienne Éleuthères et l'ancienne OEnoé. En effet, la plaine qui s'étend entre Ghyfto-Kastro et Myoupoli

est la seule vallée considérable entre Platée et Mégare, et les deux ruines, sur ses confins, sont situées conformément au mot σύγχορτα (voisines), qui se trouve dans les vers de Sophocle cités par Strabon :

. . . . . Οἰνόης
σύγχορτα ναίειν πεδία ταῖς Ἐλευθεραῖς

« Habiter les plaines d'Œnoé voisines d'Eleuthères. »

Dans les deux occasions, *ajoute M. Leake,* où Thucydide parle d'Œnoé, il la représente comme une forteresse des Athéniens sur les confins de la Béotie. Il suffira d'observer la situation de Ghyfto-Kastro pour être convaincu qu'aucune autre position dans ce voisinage ne pouvait avoir la même importance pour les Athéniens. Ce château fort garantissait la soumission ou l'alliance d'Éleuthères vis-à-vis de Platée, et servait de retranchement avancé à l'entrée de l'Attique. Si, d'un autre côté, l'ennemi arrivait de la plaine de *Parasopia* par le monastère d'*Haghios-Mélétios*, il se trouvait placé entre deux forteresses. En un mot, Œnoé servait de complément nécessaire au système de défense de la frontière de l'Attique.

MÉLÆNÆ.

Le dème de Mélænæ était évidemment dans cette même partie de l'Attique.

On voit au monastère d'Haghios-Mělétios, situé sur le versant méridional de la chaîne qui joint le Parnès au Cithéron et dans une position tournée vers celle d'Œnoé, des restes de murs helléniques, signe d'un emplacement antique. Les bosquets et les cours d'eau qui entretiennent la verdure de ce délicieux endroit s'accordent avec l'épithète de *verdoyante* donnée par le poëte latin Stace à Mélænæ [1]. La désignation de Mélænæ comme forteresse sur la frontière ne s'adapte pas moins à la position indiquée. Elle servait en effet à compléter une chaîne de forteresses construites pour la défense des défilés de l'Attique vers la Béotie, et comprenant Œnoé, Harma, Phylé, Décélie et Sphendale [2].

[1] *Icarii Celeique domus viridesque Melænæ*. (Stat. *Theb.*, XII, 619.)

[2] Sphendale était un dème très-important situé au nord-ouest de l'Attique. M. Leake croit que sa situation n'était pas éloignée de l'église d'*Haghios Merkourios*, qui donne son nom au défilé conduisant par Décélie, à travers la chaîne du Parnès, aux confins de la plaine de Tanagre.

FIN DE LA TOPOGRAPHIE D'ATHÈNES.

RENSEIGNEMENTS.

COURS DES MONNAIES. — HOTELS. — VOITURES DE REMISE. — CHEVAUX DE SELLE, ETC.

Preque toutes les monnaies circulent en Grèce.
Voici le cours des principales :

1 fr.	1 drachme		11 leptas ou cent.	
5 fr.	5	—	58	—
20 fr.	22	—	32	—
1 shilling.	1	—	29	—
1 £.	28	—	12	—
1 ducat d'or.	13	—	6	—
1 talari à colonne (*colonnate*) ou mexicain.	6	—	0	—
1 talari à la reine (*Marie-Thérèse*).	5	—	78	—
1 zwanziger.	0	—	95	—
1 rouble argent.	4	—	41	—

N. B *Les millièmes ont été omis partout.*
A partir du 1er janvier 1859, la drachme égalera 1 franc.

Il y a un certain nombre d'hôtels à Athènes; mais ceux principalement fréquentés par les étrangers sont :

L'*hôtel d'Angleterre*, l'*hôtel de la Grande-Bretagne*, l'*hôtel des Étrangers*, l'*hôtel de la Couronne*. Au Pirée, l'*hôtel de Saint-Pétersbourg*.

Le prix des chambres varie de 3 à 5 drachmes par jour. Celui du dîner à la *table d'hôte*, en cas ordinaire, varie de 6 drachmes à 2 drachmes 50, vin compris; celui du déjeuner varie de 3 drachmes 50 à 1 drachme 50.

Pour la plus grande commodité du voyageur, les propriétaires de l'hôtel d'Angleterre reçoivent chez eux moyennant une somme fixe de dix drachmes par jour; le voyageur est ainsi exempt des ennuis qu'on éprouve ordinairement dans le règlement des comptes.

On se procure une bonne voiture de remise moyennant 500 drachmes par mois, le cocher compris. Prix à la journée, 20 drachmes; par heure, 2 à 3 drachmes.

Un cheval de selle, 5 drachmes par jour; une course, 3 drachmes.

Le prix d'un valet de place par jour est de 3 à 5 drachmes.

Il y a des valets de place ou *agoyates* qui servent de guides aux voyageurs dans l'intérieur de la Grèce, et qui, moyennant 20 à 25 drachmes par jour, pourvoient, en cas ordinaire, à tous les frais de voyage, nourriture, logement, etc.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.






LENOX LIBRARY
AUCTOR PRETIOSA FACIT
Bancroft Collection.
Purchased in 1893.

